This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

A.1016.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MISCELLANEOUS

WORKS

OF

EDWARD GIBBON, Esquire.

WITH

MEMOIRS OF HIS LIFE AND WRITINGS,

COMPOSED BY HIMSELF:

ILLUSTRATED FROM HIS LETTERS,

WITH OCCASIONAL NOTES AND NARRATIVE

By JOHN LORD SHEFFIELD.

VOL. IV.

BASIL:

Printed and sold by J. J. TOURNEISEN.

MDCCXCVI.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES

DANS

LE QUATRIÈME VOLUME.

III. RECUEIL de mes OBSERVATIONS, & *Pièces détachées* sur différents Sujets, Page 1

1. Le Catalogue détaillé des Armées que les Anciens mettoient en Campagne eſt-il une partie eſſentielle du Poëme épique? 1
2. Examen du Catalogue de Silius Italicus, 6
3. ——— du Voyage d'Horace à Brundusium, & de celui de Cicéron en Cilicie, 8
4. Sur les Faſtes d'Ovide, 24
5. Diſſertation ſur les Médailles, 28
6. Sur une Lettre addreſſée par le Chevalier L. G. Aretino à Mr. Cocchi, relativement à quelques Evénements dans la Gaule Ciſalpine; A. U. C. 529, 32
7. Sur les Triomphes des Romains, 40
8. Détails d'un MS. de l'Abbé G. V. Gravina, *del Governo Civile di Roma*, 73

IV. *Outlines of the Hiſtory of the World*, 75

1. The ninth Century, 75
2. The tenth Century, 78
3. The eleventh Century, 82

Digitized by Google

4. The twelfth Century, 87
5. The thirteenth Century, 92
6. The fourteenth Century, 102
7. The fifteenth Century, 112
V. *Eſſay ſur l'Etude de la Littérature*, 127
VI. *Critical Obſervations on the Deſign of the Sixth book*, of the Æneid. 199
VII. *A Diſſertation on the Subject of* l'Homme au Maſque de Fer. 239
VIII. *Mémoire juſtificatif pour ſervir de Réponſe*, &c. 246

RECUEIL

Digitized by Google

RECUEIL
DE MES
OBSERVATIONS,
ET
PIÈCES DÉTACHÉES,
SUR
DIFFÉRENS SUJETS.

N° I.

Le 23 Décembre 1763.

Tous les poëtes épiques ont paru croire qu'un catalogue détaillé des armées qu'ils mettoient en campagne, & des héros qu'elles avoient à leur tête; faisoit un partie essentielle & nécessaire de leurs poëmes. Un commentateur est obligé de les justifier, mais quel lecteur les a lus avec plaisir? Ils refroidissent l'intérêt, ils ralentissent l'action au moment que l'attention est la plus attachée. Toutes les beautés de détail, tous les ornemens de la poésie, nous garantissent à peine de l'ennui. On le sent un peu cet ennui, lorsqu'on parcourt un pareil dénombrement dans un ouvrage historique: mais on le pardonne parcequ'il est nécessaire. Dans l'histoire, c'est ordinairement le nombre & la qualité des troupes, qui donnent la victoire, Dans l'épopée, c'est toujours la protection des dieux & la valeur merveilleuse d'un

Digitized by Google

héros. Achille eſt invincible ; mais les Myrmidons ſont à peine connus. Homère a fait un catalogue des Grecs : je le ſais; mais Homère peut n'avoir pas eu raiſon. Il peut ne l'avoir eue que pour lui ſeul. Son exemple particulier fait-il une loi générale ? En ce cas tout poëme épique doit être un ſiége ; il doit finir ſans que la place ſoit ni priſe, ni délivrée. Une preuve frappante que tous les poëtes ont ſenti eux-mêmes qu'ils ſuivoient l'uſage, plutôt que la raiſon ; c'eſt qu'ils ont toujours traité ces catalogues comme des hors-d'œuvre, que les héros du catalogue ſont rarement ceux de l'hiſtoire, & que les premiers, après avoir brillé un inſtant à la revue, diſparoiſſoient pour faire place aux perſonnages plus eſſentiels. Le poëte n'a pas beſoin d'une reſſource auſſi froide & auſſi uſée, pour faire connoître à ſes lecteurs les véritables héros de ſon épopée.

Un critique peut condamner ces catalogues poétiques ; mais malheur à ce critique, s'il eſt inſenſible à toutes les beautés que Virgile a ſu mettre dans le ſien, à la vivacité du coloris, au nombre & à la différence des tableaux, & à cette harmonie douce & ſoutenue qui ſatisfait toujours l'oreille & l'eſprit. L'armée des Etruſques n'eſt pas inférieure à celle de Turnus : comme elle, c'eſt l'élite de pluſieurs peuples belliqueux raſſemblés ſous les étendards des héros & des demi-dieux. Mais elle a ſur les *Rutuli* un avantage, tel qu'il convenoit aux amis d'Enée. Elle a pour elle la juſtice & les dieux. Chaque lecteur, en déteſtant les forfaits de Mezence, applaudit aux efforts d'un nation libre & généreuſe, qui a oſé détrôner ſon tyran, & qui cherche à le punir. J'ai toujours été étonné que le

Digitized by Google

courtiſan d'Auguſte ait ſongé à cet épiſode, qui auroit mieux convenu à l'ami de Brutus. Tout y reſpire les idées républicaines les plus fortes, & peut-être les plus outrées. Mezence étoit ſouverain légitime & héréditaire d'un pays dont il devint le tyran. Son peuple auſſi-tôt le précipite du trône, & ſe regardant déſormais comme libre; il ne ſonge pas un inſtant aux droits d'un fils infortuné & vertueux. Mezence trouve un aſyle chez les *Rutuli*, mais ſes ſujets furieux implorent les ſecours de leurs alliés. Toute l'Etrurie les armes à la main, veut enlever ſon roi à ſes défenſeurs, pour le conduire au ſupplice; & cette fureur des Etruſques eſt approuvée des loix, des dieux & du poëte:

Ergo omnis furiis ſurrexit Etruria juſtis,
Regem ad ſupplicium præſenti Marte repoſcunt.

VIRGIL, Æneid viii. 494.

Si je voulois établir la thèſe générale & illimitée du droit qu'ont les ſujets de punir les crimes de leurs princes, je ne choiſirois que cet exemple qui ne permet plus de reſtriction ni de modification. Parmi les anciens eux mêmes je le crois unique dans la théorie, comme la mort d'Agis l'eſt dans la pratique. Auguſte devoit lire en tremblant l'un & l'autre; & ſi Virgile avoit eu le temps de réciter le huitième livre de l'Enéide, je ne ſais pas ſi on l'auroit recompenſé comme l'éloge de Marcellus.

Ma ſurpriſe augmente, lorſque je penſe que l'hiſtoire de Mezence eſt de l'invention du poëte; qu'il n'entroit point dans la première ordonnance de ſon

Digitized by Google

poëme ; & qu'il l'ignoroit lui-même quand il compoſoit le ſeptième livre. Il paroit que Virgile, après avoir conçu l'idée générale du but où il tendoit, s'abandonnoit à ſon génie pour lui fournir des moyens pour y arriver, & que revêtiſſant l'eſprit & la ſituation de ſon héros, il cherchoit des difficultés pour les ſurmonter, ſans ſavoir préciſement comment il les ſurmonteroit; qu'en un mot dans le temps qu'il faiſoit débarquer Enée ſur les bords du Tybre, il ignoroit le détail des événemens qui conduiroient à la mort de Turnus. Je dis le détail des événemens : le perſonnage de Mezence dépend de celui d'Evandre & de Pallas, & la mort de celui-ci eſt eſſentiellement liée avec celle de Turnus. Cette méthode de travailler n'a-t-elle pas ſes avantages? On a donné des applaudiſſemens à celle de Richardſon, qui n'en eſt que l'imitation. La vérité & la hardieſſe valent bien le timide embarras d'un poëte qui même en formant le nœud, ne s'occupe que du dénouement. L'exemple de Virgile vaut bien celui de Chapelain, qui avoit écrit toute la Pucelle en proſe, avant de la traduire en vers. Je ſens que Virgile auroit revu ſon travail, s'il avoit vécu, pour en former un tout ſimple & uniforme, & qu'il auroit effacé avec ſoin toutes les traces auxquelles un lecteur attentif pourroit reconnoître des pièces détachées, qui n'étoient point faites les unes pour les autres. En voici deux or trois.

1. Mezence paroit à la tête des guerriers qui ſuivent Turnus: mais il y paroit en roi maître de ſes états. Il arrive des côtes Tyrrheniennes avec des troupes nombreuſes, & ſon fils, le vaillant Lauſaus, le ſuit avec mille guerriers de la ville de *Cære*. 2. Meſſapus,

Digitized by Google

roi des *Falisci*, eſt Toſcan. *Feſcennium*, *Soracte*, la forêt Ciminienne, ſont parmi les lieux les plus célèbres de l'Etrurie. Ce prince Etruſque auroit-il abandonné le corps de la nation entière, raſſemblé par les crimes de Mezence ? Se feroit-il trouvé dans le camp des ennemis, auroit-il amené au ſecours de Turnus des peuples énervés par la molleſſe, & qui ne connoiſſoient plus la guerre que pour la déteſter ? Le poëte n'auroit-il pas donné à une démarche ſi ſingulière des motifs vraiſemblables ? Auroit-il dit que toute l'Etrurie s'étoit ſoulevée contre Mezence ? 3. Cet Aventinus du Mont Aventin, le fils d'Hercule, eſt un perſonnage pittoreſque dans le catalogue ; mais il ne peut ſubſiſter avec Evandre. L'un & l'autre regnoient dans les mêmes lieux, & en même temps. On dira peut-être que l'un de ces princes occupoit le Mont Palatin pendant que l'autre dominoit ſur l'Aventin. Non ; — Evandre montre à Enée cet Aventin, qui n'étoit qu'un rocher déſert [1], ſitué dans ſon petit royaume, qui n'étoit borné que par le Tybre & les *Rutuli* [2].

Je crois que Virgile auroit encore corrigé quelques fautes qu'on apperçoit avec peine dans le catalogue de guerriers Toſcans. Il ſavoit bien que lorſqu'un poëte parle d'une ſcience, il doit en parler avec préciſion, & il ſe ſeroit rappellé, que la géographie ne nuit point à la poéſie. 1. Sur les douze cités de l'Etrurie, qui compoſoient le corps de la nation, il en auroit nommé plus de deux, *Cluſium* & *Cære*, & il ſe ſeroit moins appeſanti ſur une foule de lieux ſubalternes & obſcurs, dont les habitans ne pouvoient que ſuivre les étendards de leurs maîtres. 2. Il auroit

Digitized by Google

penſé peut-être que ſept ou huit beaux vers ne valoient pas la peine qu'il fit paroître les Liguriens, nation étrangère & ennemie, dans une guerre civile, qui ne pouvoit intéreſſer que le corps Etruſque. 3. Je vois le camp des Toſcans aſſis ſur les bords de la mer, aux environs de *Cære*; je vois leurs vaiſſeaux, & tous les préparatifs d'une expédition éloignée. Il s'embarquent en effet, mais ce n'eſt que pour une navigation de trente milles. Ils la préfèrent cette navigation à une marche aiſée de deux jours, qui les auroit conduit aux terres d'Evandre leur allié. Ils y auroient paſſé le Tibre, & ſe feroient vus ſur la frontière des *Rutuli*. 4. Cette expédition navale me ſurprend, mais celle des troupes de Mantoue ne ſe conçoit pas. Cinq cens guerriers, qui s'embarquent ſur le *Mincius*, ne peuvent ſe trouver dans les mers de l'Etrurie, ſans avoir fait le tour de l'Italie entière. Virgile aimoit ſa patrie, mais il auroit facilement trouvé le moyen de l'amener au ſecours d'Enée, ſans choquer la vraiſemblance ou la géographie.

N° II.

Le 24th Décembre 1763, à LAUSANNE.

JE vais dire quatre mots du catalogue de Silius Italicus. 1. Il me conviendroit mal de parler de l'ordonnance générale d'un poëme, dont je n'ai lu qu'un morceau détaché; mais ce morceau me fait ſentir que Pline avoit très bien connu ſon contemporain, quand il a décidé qu'il devoit plus à l'art qu'à la nature. Cet art paroit moins dans le ſtyle qui eſt aiſé & coulant, que dans les idées qui ſont d'un homme qui ſe donne

Digitized by Google

la torture pour être ſublime, & qui lutte contre ſon génie en faveur de ſon ſujet. Je croirois volontiers que Silius auroit mieux fait de prendre Ovide pour ſon modèle que Virgile. Dans tous les endroits où il ne fait pas violence à ſon eſprit, je vois une imagination riche, aiſée, & naturelle. Avec ce caractère, je m'étonne qu'il ait préféré l'épopée à l'élégie. La plus part de ceux qui ont échoué dans la haute poéſie, avoient l'eſprit dur & l'imagination déréglée. Comme malheureuſement ils avoient auſſi peu de goût que de talent, il leur étoit facile de prendre ces qualités pour la force, l'élévation & un génie créateur. Ces défauts y avoient du moins quelques rapports. 2. Virgile étoit libre ; Silius étoit eſclave. L'un pouvoit choiſir ſur tous les peuples de l'Italie, ceux qui lui convenoient le mieux ; l'autre ne pouvoit en omettre aucun. Il ſe voyoit dans la dure néceſſité d'écrire une géographie poétique de tout ce pays, depuis le Détroit de *Rhegium* juſqu'aux Alpes. Cette contrainte ne ſe fait que trop ſentir dans ſon ouvrage. 3. Silius a voulu ſuivre ſon grand modèle avec un reſpect trop ſuperſtitieux. L'Italie ne renfermoit plus dans ſon ſein, une multitude de nations différentes, dont les armes, les mœurs, & juſqu'à la langue, répandoient ſur le poëme une variété intéreſſante, pendant que leurs chefs & leurs fondateurs fourniſſoient au poëte des écarts agréables dans le pays des fictions. Toutes ces nations devenues Romaines ne connoiſſoient plus que les loix, les drapeaux & la diſcipline de la république, & ce grand corps préſentoit plus d'objets à la ſpéculation du philoſophe qu'aux deſcriptions du poëte. Le nôtre, après avoir cherché des traits caractériſtiques qui ne ſub-

Digitized by Google

ſiſtoient, & qui ne convenoient plus aux nations qu'il décrit, ſe jete à tout inſtant ſur ceux des pays qu'ils habitoient. Ses tableaux ſont vifs & variés, mais ils ſont aſſez peu à leur place. La nation qui vient ſe mêler aux combats, peut influer ſur l'action du poëme. Le pays qu'elle a laiſſé, ne peut qu'être étranger à l'épopée. 4. Silius auroit du ſe ſouvenir qu'*Aquilina* ne ſubſiſtoit point dans la ſeconde guerre Punique [1], & que nous ne la connoiſſons que depuis la colonie Latine que le ſénat y plaça contre les Gaulois, plus de trente ans après la bataille de Cannes [2].

N° III.

Le 25 Decembre 1763, à LAUSANNE.

UN chapitre à faire dans l'Hiſtoire des grands Chemins de l'Empire, par Bergier, c'étoit l'uſage que les Romains en faiſoient. Il a bien parlé des poſtes qui n'étoient utiles qu'à un petit nombre de perſonnes; mais il reſtoit encore bien des choſes à dire. Une recherche critique ſur les journées ordinaires des voyageurs, auroit été intéreſſante par les lumières qu'elle auroit répandu ſur la vie privée des Romains, & ſouvent même ſur la géographie & la chronologie. Je ſais que les différences d'âge, de condition & de circonſtances, ne peuvent manquer d'y mettre de l'incertitude; mais les moyens qui ſont les mêmes, réduiront ces différences dans de certaines limites.

Auguſte voyageoit avec une lenteur ſingulière dans les environs de Rome; une promenade à Tibur (20 milles Romains [1]), ou à Preneſte (25 milles [2]), étoit pour lui un voyage de deux jours, ou plutôt de

Digitized by Google

deux nuits [7]. Mais la situation d'Auguste étoit aussi singulière que son goût. Une santé languissante depuis sa jeunesse, l'obligeoit aux ménagemens les plus excessifs, & l'on peut soupçonner que l'inclination lui faisoit encore outrer les conseils de la raison. On voit par son fidelle biographe, que ce prince s'étoit bientôt rassasié de la débauche, qu'il mépriſa toujours le luxe, mais qu'il conservoit un grand penchant pour la molleſſe. Ajoutons encore qu'il voyageoit en litière, porté par des esclaves, & qu'il marchoit avec beaucoup de lenteur pour ne pas dérober un instant au travail. La douceur de la voiture lui permettoit de lire, d'écrire, & de vaquer aux affaires, comme dans son cabinet [8]. Un pareil exemple ne tire point à conséquence.

Il en est de même de ces courses rapides & surprenantes dont les anciens nous ont conservé la mémoire. Quelle différence entre la marche d'Auguste & celle de son fils Tibere, qui fit deux cens milles en vingt-quatre heures quand il alla fermer les yeux à son frère Drusus [9]; ou du Dictateur César, qui couroit cent milles par jour avec des voitures de louage [10]! Stace nous parle d'une viteſſe aussi extraordinaire, quand il dit qu'un voyageur pouvoit partir de Rome le matin, & coucher à *Baiæ* ou *Puteoli*; cette journée est bien forte, puisqu'elle est de 141 milles Romains [11], ou de 127 milles d'Angleterre.

Nil obstat cupidis; nihil moratur
Qui primo Tiberim reliquit ortu
Primo vespere naviget Lucrinum [12].

Je sens que le poëte veut faire l'éloge du beau chemin que Domitien avoit fait construire de Sinueſſe à

Digitized by Google

Cumes, qui avoit affermi les sables de *Liternum* & contenu les débordemens du *Vulturnus*. Les trente milles qu'il parcouroit, & qui consumoient un jour entier, étoient devenus l'affaire de deux petites heures. Peut-être qu'il faut rabattre quelque chose pour l'adulation d'un poëte qui vouloit faire sa cour. Cependant la possibilité du voyage devoit être reconnue. Ce n'est pas sur des objets aussi simples, aussi publics & aussi précis que l'on ose mentir.

Je conçois jusqu'à quel point les chemins des Romains avoient facilité les voyages, quand je me rappelle la marche du courier qui apporta à Rome, la première nouvelle de la défaite de Persée. Le jour de la bataille est fixé par une éclipse de Lune, qui arriva le jour précédant le troisième des Nones de Septembre, c'est à dire, le 21 de Juin de l'année Julienne Proleptique [14]. Ce courier arriva dans le Cirque, le second jour des jeux Romains, & le treizième jour après la défaite [15]. Ces deux caractères montrent que pour avoir les treize jours, il faut compter l'un & l'autre, puisqu'ils nous indiquent le seizième des calendes d'Octobre [16], le 4 Juillet. On peut donc leur donner douze jours complets. La navigation de *Dyrrachium* à *Brundusium* pouvoit lui en emporter deux, puisqu'elle étoit de 1300 stades, ou 225 milles [17]; & que Ptolémée compte la navigation ordinaire d'un vaisseau à 1000 stades par jour [18]. Il reste à distribuer dix jours sur la route de *Pella* à *Dyrrachium*, qui étoit de 253 milles [19], & sur celle de *Brundusium* à Rome, qui étoit de 368 milles [20]. Ce total de 621 milles, ne lui donne guères que soixante milles par jour. C'étoit néanmoins un seul courier qui apportoit dans la plus

Digitized by Google

belle saison de l'année, la nouvelle d'une grande victoire. Aussi devança-t-il de plusieurs jours les députés du consul, qui faisoient eux mêmes toute la diligence possible. Mais la voie Egnatienne n'étoit pas encore faite: la voie Appienne ne s'étendoit que jusqu'à Capoue, & les Grecs ne se sont jamais occupés de la construction des grands chemin [20].

Parmi les voyages plus ordinaires des Romains, qui n'alloient ni en courier, ni en malade, j'en trouve deux que nous connoissons avec quelque détail: le voyage d'Horace à *Brundusium* par *Canusium*, & celui de Ciceron au même endroit, par la route de *Venusia* & *Tarentum*. L'un & l'autre m'arrêteront quelques instans. Commençons par le Journal d'Horace.

1. Horace ne pensoit point à nous instruire, mais à nous amuser; il marque assez confusément ses journées, & on les devine plutôt qu'on ne les connoit. Il s'attache aux lieux qu'il a trouvés en chemin, à proportion des objets qu'il y a vus, plutôt que du temps qu'il s'y est arrêté. Les commentateurs veulent qu'Horace ait été quinze, ou dix-sept jours en chemin [21]; mais le principe sur lequel ils se fondent, qu'Horace a couché dans tous les endroits dont il fait mention, me paroit des plus foibles. Il est bien plus naturel de ne faire attention qu'aux circonstances caractèristiques de soir, de matin, de repas, &c. qui se trouvent dispersées dans la satyre. Voici le journal que j'en voudrois tirer. Premier jour, Horace partit de Rome evec le rhéteur Heliodore, pour aller coucher à Aricie, *seize milles:*

Egressum magnâ me accepit Aricia Româ,
Hospitio modico [22].

Digitized by Google

Deuxième jour, il arriva à *Forum Appii*, à l'entrée de la nuit; *vingt-sept milles.*

——— Jam nox inducere terris
Umbras, & cœlo diffundere signa parabat.

Il voyageoit sur le canal pendant la nuit, & prit terre vers la quatrième heure (dix heures du matin du troisième jour). Après avoir pris un repas leger à *Feronia*, il marcha *trois milles* pour gagner Terracine, qui étoit à dix-huit milles de *Forum Appii.* Je ne voit point qu'il se soit arrêté à Terracine, ni à *Fundi.* Aussi étoit-il bien fatigué lorsqu'il arriva à *Formiæ*, qui étoit à trente-deux milles de *Feronia.*

In Mamurrarum lassi deinde urbe manemus,
Murenâ præbente domum, Capitone culinam.

Le quatrième jour, Mecene & sa suite arrivèrent de bonne heure à Sinuesse, éloignée de *Formiæ; dix-huit milles.*

Postera lux oritur multo gratissima: namque
Plotius & Varius Sinuessæ Virgiliusque
Occurrunt.

Les commentateurs ont senti eux mêmes que nos voyageurs ne firent que manger un morceau à Sinuesse, & qu'il poussèrent jusqu'au pont de la Campanie, *Pons Campanius*, sur le *Savo*, à huit milles de Sinuesse, & à seize de Capoue [21].

Proxima Campano ponti quæ villula, tectum
Præbuit: & parochi quæ debent ligna salemque.

Le cinquième jour, leurs mulets les menèrent à Capoue de très bonne heure.

Hinc muli Capuæ clitellas tempore ponunt.

Je vois que les poëtes se couchèrent, & que Mecene alla jouer à la paume, ce qui annonce l'heure des

Digitized by Google

exercices, qui finiſſoient avant deux heures après midi; mais Horace ne parle, ni du bain, ni du ſouper qui les ſuivoient à l'ordinaire. Je penſe qu'au lieu de ſe mettre à table, ils remontèrent en voiture, & firent encore vingt-un milles pour aller ſouper & coucher chez Cocceius, l'un de la compagnie, qui avoit une maiſon ſur les hauteurs au deſſus de Caudium.

Hinc nos Cocceii recipit pleniſſima villa,
Quæ ſuper eſt Caudi cauponas. ———
* * * * * * * * * * * *
Prorſus jucundè cœnam produximus illam.

Le ſixième jour, ils ne firent qu'une très petite journée du château de Cocceius à *Beneventum*: elle n'étoit que de *onze milles*. On peut ſupçonner que la gaieté & la bonne chère les fit veiller un peu tard chez Cocceius, & qu'il ne les laiſſa partir qu'après le diner du lendemain; c'eſt pourquoi je ne compterai ici qu'une demi-journée. Nous avons donc 164 milles Romains à répartir ſur cinq jours & demi, ce qui donne environ 30 milles Romains, ou 27 milles d'Angleterre, par jour. Mais je crois qu'il ne faudroit compter que quatre jours & demi. Horace voyagea avec la pareſſe d'un homme de lettres; juſqu'à la recontre des ambaſſadeurs à Terracine. Il mit deux jours pour aller de Rome à *Forum Appii*, mais il avoue en même temps, que des voyageurs plus actifs n'en auroient fait qu'une ſeule journée.

Hoc iter ignavi diviſimus, altius ac nos
Præcinctis unum. Minùs eſt gravis Appia tardis.

Les ambaſſadeurs voyagèrent avec beaucoup plus d'embarras, mais en même temps avec plus d'aiſances

Digitized by Google

& de diligence. Mais il faudroit être mieux inſtruits que nous ne le ſommes de leur négociation, pour déterminer s'ils avoient envie d'arriver au plutôt à *Brunduſium*. Quelquefois un négociateur veut gagner du temps; il lui convient quelquefois d'en perdre. Ces quatre jours & demi auxquels j'ai reduit le voyage d'Horace de Rome à *Beneventum*, donneront par jour 36 1/2 milles Romains, ou près de 33 milles d'Angleterre.

Juſqu'à *Beneventum* nous voyageons en pays de connoiſſance: mais en ſortant de cette ville, Horace va ſe perdre dans les montagnes de l'Apulie, pour ne reparoître qu'à *Canuſium*. Tout eſt obſcur dans cette partie de ſa route, & ſi nous avons quelques lueurs, elles ſont ſi propres à nous tromper, qu'elles ont fait ſoupçonner au Père Sanadon qu'Horace s'étoit égaré dans les montagnes de ſon pays [24]. Mais pourquoi veut-on que la *Villa Trivici* ſoit *Trivicum*; & qu'*Equotutium* ſoit le nom qu'on ne pouvoit pas exprimer en vers; La géographie des ces lieux s'y oppoſe. Pourquoi s'obſtine-t-on à vouloir déterminer une maiſon de campagne & une bourgade (*oppidulum*), ſituées dans le Canton de l'Italie le plus déſert & le moins connu. Contentons nous de la connoiſſance générale que ces deux endroits, ignorés d'ailleurs, étoient ſur le grand chemin de *Beneventum* à *Canuſium*, & il n'y a plus de difficulté. Mais cette connoiſſance générale ne nous permet plus de compter les journées d'Horace comme auparavant. Cependant notre poëte, tout obſcur qu'il eſt ſur les lieux, eſt encore aſſez exact ſur le temps. Continuons ſon journal, qu'on peut enſuite comparer avec

Digitized by Google

la distance connue de *Beneventum* à *Brundusium*. Le septième jour il partit de *Beneventum*, grimpa avec peine les montagnes qui séparent le pays des *Hirpini* de l'Apulie, & se reposa dans le château de *Trivicus*.

——— *Quos*
Nunquam erepsemus; nisi nos vicina Trivici
Villa recepisset, lacrymoso non sine fumo.

Le huitème jour ils firent une traite de vingt-quatre milles, & couchèrent dans un petit endroit, dont le nom baroque ne se pliat point à la mesure des vers.

Mansuri oppidulo quod versu dicere non est.

Le neuvième jour je les retrouve à *Canusium*; mais je pense qu'ils poussèrent jusqu'à *Rubi*. Ils y arrivèrent du moins très fatigués d'avoir fait une grande journée. Auroient-ils donné ce nom à une traite de vingt-trois milles.

Inde Rubos fessi pervenimus, utpote longum
Carpentes iter. ———

Le dixième jour ils ont du aller à *Bari*; l'onzième à *Gnatia*; & le douzième enfin à *Brundusium*. Je conviens que ces trois derniers jours sont mal exprimés; mais il est clair qu'il n'y en avoit pas davantage; & à moins de faire faire sans raison à nos voyageurs, soixante milles dans un jour, il n'y a pas moyen d'en rien rabattre. De *Beneventum* à *Brundusium* nous avons 205 milles. C'est à raison de 34 milles Romains (près de 31 milles d'Angleterre) par jour. Ils voyagèrent plus vite les premiers jours; mais il ne trouvoient point alors les montagnes de l'Apulie, & des chemins difficiles en eux mêmes, & gâtés par la mauvaise saison. Ces plaintes réitérés me feroient soupçonner que la voie Appienne ne

Digitized by Google

s'étendoit encore que jusqu'à Capoue, & que ce ne fut point Jules César qui la poussa jusqu'à *Brundusium*[15]. Ces chaussées élevées, formées de trois couches de matériaux, & pavées de cailloux, ont bravé l'effort des temps. Vingt ans après leurs construction auroient-elles cédé à un peu de pluie!

Si j'avois des yeux de commentateur, je dirois que cette satyre est excellente, & je l'appellerois, avec le Père Sanadon, un modèle achevé de narration[16]. Il est vrai que je vois avec plaisir les deux traits du sot orgueil du préteur de *Fundi*, & de la superstition plus sotte encore du peuple de *Gnatia*; mais je ne crains pas de dire que le voyage presque inconnu de Rutilius me paroit très supérieur à celui d'Horace pour les descriptions, la poésie, & surtout, pour le choix des objets. Les propos d'un batelier, & les injures que se disent deux bouffons, sont au moins du plus bas comique. Ils pouvoient réjouir des voyageurs en humeur de s'amuser de tout; mais comment un homme de goût pouvoit-il s'en souvenir le lendemain? Ils valent cependant encore mieux que les infirmités du poëte, qui reviennent plus d'une fois, les emplâtres qu'il se mettoit aux yeux, & le sale accident qui lui arriva pendant la nuit. Si tout ce qui regarde les grands hommes peut intéresser, c'est de leur esprit, & non pas de leurs corps, qu'il faut entendre cette maxime. Quels objets pour Horace, pendant que la face du pays & les mœurs des habitans, lui offroient une riche moisson, & d'instruction, & de plaisanterie! Peut-être que ce voyage d'Horace à la suite de Mecene, avoit fait causer ses envieux[17], & qu'il fit cette pièce pour

les

Digitized by Google

les convaincre que ſes idées & ſes occupations en route, n'avoient rien eu de ſérieux, ni de politique.

2. Ce fut l'an de Rome 702 qu'un décret du ſénat chargea Cicéron du gouvernement de la Cilicie. Il fallut obeir; il quitta la ville, le théâtre de ſa gloire, pour aller cueillir des lauriers ſur le Mont *Amanus*. Atticus & tous ſes amis étoient chargés de veiller à ſes intérêts, & d'abréger autant qu'ils pourroient, le terme de ſon exil. Il eut de la peine à s'arracher des environs délicieux de la capitale. Il ſe promena de maiſon en maiſon, avant que de ſe mettre ſérieuſement en route. Il partit de Rome le premier de Mai [11]; le dix du même mois, je le retrouve à ſon château de *Pompeii*. Voici le partage le plus naturel qu'on pourroit faire de ces neuf jours. 1 *Mai*, Ciceron n'alla que juſqu'à la maiſon qu'il avoit auprès de *Tuſculum*. Il parle de la conférence qu'il y eut avec Atticus, qui l'acompagna peut-être juſqu'à cet endroit charmant. Il s'y ſera aſſurément repoſé ce ſoir-là. 2 *Mai*, de *Tuſculum* à *Arpinum*, il y a environ 63 milles. La journée ſeroit trop forte pour un homme qui n'alloit pas en courier. Jaime mieux la couper en deux, & ſuppoſer que Cicéron s'arrêta à *Terentinum*. 3 *Mai*: en ce cas-là il n'avoit plus qu'une vingtaine de milles juſqu'à ſon château d'*Arpinum*. Le plaiſir de revoir ſes concitoyens, & de recevoir les complimens d'un peuple qui regardoit ſa gloire comme la ſienne propre, devoit l'occuper le reſte du jour. 4 *Mai*: ce jour, moins agréable que le précédent, eſt marqué très diſtinctement. Il dina au château de ſon frère Quintus à *Arcanum*, peu éloigné d'*Arpinum*. Il y vit une ſcene domeſtique, où la mauvaiſe humeur de la femme de Quintus

Digitized by Google

troubla les plaisirs d'une fête, & lassa la patience de son mari & de son beau-frère. Cicéron coucha ce soir à *Aquinum*, à 15 milles seulement d'*Arpinum*. 5 & 6 *Mai*: d'*Aquinum* à *Cunæ* il y a 65 milles [28]. La traite seroit un peu longue. D'ailleurs pour passer d'*Aquinum* sur la voie Latine à *Minturnæ* sur la voie Appienne, il falloit prendre un chemin de traverse. Encore ne suivoit on la grande route que pendant neuf milles. Il falloit la quitter de nouveau à Sinuesse pour s'enfoncer dans les marais du *Vulturnus*, & dans les fables de *Liturnum*. Je pense que Cicéron aura couché à l'un de ces endroits pour ne se rendre que le lendemain à sa maison auprès de Cumes. *Le 7 Mai*, Cicéron a du le passer tout entier à Cumes, pour y recevoir les visites du voisinage. Je sais que toute la Baye de Naples étoit ornée de maisons de plaisance qui se touchoient; mais il falloit bien un jour pour rassembler *une petite Rome* dans celle de Cicéron. *Le 8 Mai*, il alla à son château de *Pompeii*. Il y avoit 39 milles par terre par Puteoli, Naples, & Herculaneum. Mais il pouvoit l'abréger de beaucoup en traversant la Baye. Cependant on peut toujours lui donner une journée pour cette promenade. *Le 9 Mai*, il le passa surement à *Pompeii*. Il lui falloit quelque motif, ou de plaisir, ou d'affaires, pour l'engager à s'écarter autant de sa route.

On reconnoit dans cette promenade un grand seigneur qui voyage dans les environs d'une capitale; qui fait de grandes journées sans se presser, & qui jouit partout de ses aisances. Parmi les anciens, ces commodités n'étoient que pour les grands, parce-qu'il falloit se les procurer par soi-même, suppléer

Digitized by Google

aux poſtes par des relais, & aux bonnes auberges par ſes propres maiſons. Aujourd'hui que l'intérêt a établi pour le public toutes ces commodités, chacun peut ſe les approprier, dès qu'il en a beſoin *Le* 10 *Mai*, Cicéron partit de *Pompeii* pour aller coucher dans une maiſon de campagne, qu'un de ſes amis avoit auprès de *Trébula; 30 milles.* Il commençoit à ſe mettre ſérieuſement en route, & comme il le dit lui-même à Atticus, il ne veut plus faire que des bonnes journées. *juſta itinera. Le* 11 *Mai*, il arriva à *Beneventum; 30 milles. Le* 12 *Mai*, il me paroit qu'il s'y arrêta. Il parle d'une lettre qu'il y reçut de très-bonne heure, & d'une autre qui ne lui parvint que plus tard. *Le* 15 *Mai*, il partit de *Venuſia* pour grimper le Mont *Vultur*, pour deſcendre dans la pleine de la Lucanie, & pour arriver à *Tarentum le* 18 *Mai.* Cette ville eſt éloignée de *Beneventum* de 155 milles Il paſſa trois jours avec le grand Pompée, occupé à affermir les bons principes dans le cœur d'un citoyen qui tenoit encore, ou du moins qui croyoit tenir la balance de la république *Le* 22 *Mai*, Cicéron alla à *Brandiſium*, qui eſt à 43 milles de *Tarentum* [*]. Les vents contraires & ſes affaires le retinrent pluſieurs jours dans ce port Ce ne fut que le 15 *Juin* qu'ayant mis à la voile il arriva à *Actium.* Il ſe remit de nouveau en chemin; traverſa l'*Achelous* & l'*Evenus*; & ayant paſſé par les villes de *Delphi*, *Theſpiæ*, *Megara*, & *Eleuſis*, il ſe trouva a Athènes le 25 *Juin*, après un voyage de 205 *milles* depuis Actium [**] Je ne le pouſſerai pas plus loin (ce voyage de Cicéron). Je remarquerai ſeulement que depuis *Pompeii* juſqu'à Athenes il fit 463 MILLES ROMAINS

(environ 417 milles d'Angleterre) dans dix neuf jours de marche. C'eſt à raiſon de 24 1/2 milles Romains par jour.

Je m'étonne un peu de la lenteur de ce voyage de Cicéron, dont les journées ne ſurpaſſoient guères la marche qu'un fantaſſin Romain, chargé de ſes armes & de tant d'autres fardeaux, pouvoit faire dans cinq heures d'été (environ ſix heures équinoctiales). Ma ſurpriſe n'eſt diminuée que par les réflexions ſuivantes. 1. Cicéron s'expatrioit ſans ſavoir le terme précis de ſon exil. Combien de préparatifs de toutes eſpèces étoient néceſſaires pour un gouverneur qui alloit établir une grande maiſon dans une province éloignée & barbare. Cicéron dépendoit d'un nombre de choſes qui ſe raſſembloient pour lui à *Beneventum*, à *Tarentum*, à *Brunduſium*, & dont le retard influoit néceſſairement ſur le voyage. Je ne ſais ſi je me trompe, mais je crois voir dans toutes les lettres de notre orateur, qu'il n'avoit pas un génie merveilleux pour ſes arrangemens économiques. 2. La maiſon d'un proconſul étoit trop nombreuſe pour lui permettre de précipiter ſa marche. Un queſteur, quatre lieutenans, douze tribuns accompagnoient Cicéron, pour remplir leurs fonctions reſpectives dans ſon gouvernement. Une foule de jeunes Romains de condition, le ſuivoit, pour apprendre ſous ſes auſpices l'art de la guerre, dirai-je, ou celui de la politique. A cette troupe illuſtre, il en faut ajouter une autre bien plus nombreuſe d'officiers, de licteurs, de commis, d'affranchis, & d'eſclaves, tant du proconſul lui-même, que de ſes compagnons. Ce petit corps d'armée marchoit avec lenteur; il avoit trop d'em-

Digitized by Google

barras & trop de beſoins, pour ſuivre la route d'un voyageur ordinaire. Cicéron auroit mieux aimé aller par mer d'*Actium* à *Patras*. Mais il auroit fallu ſe ſervir des petites barques du pays, & ce trajet ne ſe feroit pas fait avec la dignité d'un miniſtre public, qui vouloit en impoſer aux Grecs, autant par la magnificence de ſon équipage, que par la modération de ſa conduite. 3. Il a du trouver de mauvais chemins d'*Actium* à Athènes. Le principe de la conſtruction des chemins, n'étoit ni la commodité des provinces que les vainqueurs Romains ont toujours mépriſées, ni le commerce, dont ils n'ont jamais connu le prix; mais les troupes dont ils vouloient faciliter la marche. La Grèce, devenue de très-bonne heure une province intérieure & ſoumiſe, ne ſe trouvoit pas même ſur ces grandes routes qui uniſſoient Rome & les frontières. Pendant que les autres parties de l'empire étoient occupées par les voies militaires dans tous les ſens poſſibles, la Grèce n'en a jamais eu qu'une ſeule. Elle a pu ſervir au voyage du proconſul, ſi elle étoit déjà conſtruite; mais dans l'ignorance où nous ſommes de cette époque, nous devons croire qu'elle ne l'étoit pas. La plupart des chemins provinciaux ſont l'ouvrage des empereurs [11]. 4. La Grèce attira peu l'attention du gouvernement Romain; mais qu'elle étoit digne de celle de Cicéron! Le moyen de parcourir rapidement un pays dont chaque bourgade étoit célèbre dans l'hiſtoire, ou dans la fable? L'homme de lettres, qui admiroit d'autant plus les Grecs qu'il cherchoit à les ſurpaſſer, l'antiquaire curieux, qui avoit déterré le tombeau d'Archimède, le philoſophe éclairé, qui dévoila les fourberies de *Delphi*, devoit

Digitized by Google

s'arrêter par-tout, pour y voir cent objets inconnus, ou indifférents aux yeux vulgaires. Que je voudrois ſuivre un pareil guide dans un tel voyage!

A raſſembler les 369 milles Romains qu'Horace auroit pu faire en dix jours & demi, & les 463 milles que Cicéron fit en dix-neuf jours, nous aurons le terme moyen de 30 milles Romains pour une journée ordinaire. J'aime cependant mieux la pouſſer à 33 milles (30 milles d'Angleterre). La lenteur de Cicéron eſt mieux conſtatée que la précipitation qu'on pourroit ſoupçonner à Horace.

Je ne m'étendrai point ici ſur les poſtes des Romains, ſur leurs auberges, ni ſur leurs voitures. A en juger par les monumens qui nous reſtent, celles-ci étoient petites, ouvertes, & aſſez peu commodes; poſées ſur deux, ou ſur quatre roues, ſans être ſuſpendues, elles devoient fatiguer les voyageurs ſur le pavé des voies militaires. Il y en avoit de pluſieurs eſpèces, & ce qui paroit ſingulier, les Romains les avoient preſque toutes empruntées des Gaulois. Ils les ornoient quelquefois d'argent, d'or, & même de pierres précieuſes; faſte barbare & déplacé, qui annonçoit plus de richeſſe que de goût. Mais il étoit reſervé aux modernes d'inventer ces machines douces & élégantes, qui ſatisfont à la fois, à la molleſſe du voyageur, à ſa pareſſe & à ſon impatience".

Je parlerai peu d'un autre genre de voyage, des marches des troupes. Des idées générales, & les exercices dont je viens de faire mention, me perſuadent qu'elles étoient plus fortes que les nôtres. En attendant que j'aye fait les recherches néceſſaires pour les déterminer avec plus de préciſion, je jeterai un

Digitized by Google

coup d'œil sur la marche la plus hardie & la plus forte que je connoisse dans l'histoire ancienne ou moderne.

Les affaires des Carthaginois ne se soutenoient plus en Italie que par la conduite d'Hannibal, lorsque Asdrubal passa les Alpes avec une armée nombreuse. La république craignoit de succomber sous leurs efforts réunis. Le Consul Néron observoit tous les mouvemens d'Hannibal, qui épuisoit en vain toute la science des marches, & des contremarches. Le général Romain comprit qu'il falloit prévenir par un coup hardi, tant de dangers qui ménaçoient sa patrie. Avec un corps choisi de mille cavaliers, & de six mille fantassins, il s'échappe de son camp, trompe la vigilance du Carthaginois, exécute sa jonction avec son collégue en Ombrie, sauve la république à la bataille du Metaurus, & revient avec la même rapidité, annoncer la mort de son frère à Hannibal, qu'il retrouve toujours dans l'étonnement & dans l'inaction [16]. Il avoit laissé Hannibal dans les environs de *Canusium*. Il trouva le consul Livius dans ceux de *Sena Gallica*. La route qu'il prit par les pays des *Larinates*, *Frentani*, *Marrucini*, *Prætutii*, & par le *Picenum* dans l'Ombrie, étoit d'environ 270 milles Romains [17]. J'ignore le temps qu'il y mit, mais je sais que dans son retour, il n'employa que six jours [18]. La nécessité de la diligence devenoit plus grande tous les jours, & ce n'est pas une petite tache à la gloire d'Hannibal d'avoir ignoré pendant une douzaine de jours, qu'il n'avoit plus un consul en tête. Je crois qu'Asdrubal s'en seroit apperçu à sa place, & qu'il auroit détruit une armée déjà affoiblie par la perte de son général, & d'un gros détachement [17]: 270 milles

Digitized by Google

dans six jours nous donnent par jour 45 milles Romains (40 1/2 d'Angleterre). Le fait est presque incroyable Je sens que le corps de Néron étoit choisi sur toute l'armée, qu'il marchoit jour & nuit, & que les soins du général & le zèle des alliés, lui prodiguoient les soulagemens & les secours propres à adoucir ses fatigues, & à ranimer ses forces. Avec tout cela, cette marche seroit impossible à nos troupes. Il falloit des Romains du temps de Scipion. Légionnaires, leurs corps étoient endurcis à la peine & au travail; citoyens, ils avoient une patrie, ils combattoient pour elle. Leurs efforts étoient bien différens de ceux d'une troupe de mercenaires, qui n'espère que sa paye, & qui ne craint que les chatimens.

C'est ici une ébauche du chapitre dont j'ai parlé, mais qu'elle est encore imparfaite!

N° IV.

à LAUSANNE.

IL y auroit bien des connoissances philosophiques & théologiques à tirer des *Fastes d'Ovide*. La religion des Romains, ses rapports & ses différences d'avec celle des Grecs, sont un sujet aussi curieux qu'il est neuf. Je ne compte pour rien les recherches d'un *Coyer*.

Quant à la poésie des Fastes, j'y trouve bien plus à reprendre qu'à louer. Je reconnois avec plaisir tout le mérite d'Ovide; une imagination étonnante, une élégance soutenue, & beaucoup d'aménité dans l'esprit. Je suis frappé surtout de la variété, de la souplesse, &, pour ainsi dire, de la flexibilité de son génie, qui passe avec rapidité aux sujets les

Digitized by Google

plus oppoſés, qui s'y livre avec aiſance, & qui les préſente avec tout l'agrément dont ils ſont ſuſceptibles. La penſée convient preſque toujours à ſon objet, & rarement ſon expreſſion manque à bien rendre ſa penſée. Dans les Faſtes l'idée du *lendemain* revient à chaque inſtant; mais l'image du poëte eſt toujours différente. Les endroits des Faſtes qui m'ont fait le plus de plaiſir, ſont: 1. L'origine des ſacrifices des animaux. 2. L'aventure de Lucrece. 3. La fête d'Anna Perenna. 4 L'origine du nom de Mai. 5. La diſpute des déeſſes pour celui de Juin.

Voici d'un autre coté quelques défauts dans le caractère du poëte, ou dans celui de ſon ſujet, que je n'ai apperçu qu'avec peine. 1. Ovide me paroit ſans nerf, & ſans élévation. Son eſprit perd en profondeur ce qu'il a gagné en ſuperficie. S'agit-il d'un tableau de la nature? ſes traits ſont vagues & rarement caractériſtiques. Dans ceux des paſſions, il eſt rarement juſte, trop foible, ou trop outré, & preſque toujours trop diffus; il cherche toujours le chemin du cœur, mais il ne le trouve preſque jamais. Son caractère tendre & leger, amolli par les plaiſirs, & rendu plus touchant par le malheur, lui avoit un peu fait connoître le ton de la triſteſſe, & celui de la joye. Il ſait gémir ſur le ſort d'une amante abandonnée, ou célébrer la victoire d'un amant heureux. Mais les grandes paſſions, la fureur, la vengeance, la force, ou la férocité d'une ame qui ſubjugue ſes mouvements impétueux, ou qui leur laiſſe un libre cours, lui ſont aſſez inconnues. Ses perſonnages ſont plus occupés des lecteurs que d'eux

Digitized by Google

mêmes; & le poëte, qui doit être caché, paroit à tout inſtant, pour les louer, pour les blâmer, ou pour les plaindre. Ovide avoit fait une tragédie; quoiqu'en diſe Quintilien, je ne ſaurois la regretter beaucoup. 2. Il connoiſſoit peu l'art des proportions, cet art ſi néceſſaire à un écrivain qui marque à chaque idée ſa place & ſon étendue, ſelon ſa nature, & le but de celui qui l'employe. Chez Ovide je vois des penſées eſſentielles, des récits qui tiennent au fond de l'ouvrage, paſſer légèrement ſans laiſſer de traces, pendant qu'il s'appeſantit ſur des ornemens frivoles & peu néceſſaires. Croiroit-on que l'enlevement de Proſerpine eſt décrit en deux vers, mais que le dénombrement des fleurs qu'elle alloit cueillir dans les campagnes d'*Enna*, en avoit occupé ſeize [18]. Je conviens que le ſujet des Faſtes, l'expoſoit à ſe tromper ſouvent ſur les proportions. Il eſt lié avec toute la mythologie des Grecs, il y entre beaucoup d'hiſtoire Romaine. Quelquefois il falloit raconter toute une fable; dans d'autres occaſions il ſuffiſoit de la rappeler, ou même de la ſuppoſer. Il s'agiſſoit de décider juſqu'à quel point elle devoit être déjà connue d'un lecteur un peu inſtruit, & combien cette connoiſſance étoit eſſentielle à celle de l'ouvrage. Cette déciſion étoit des plus délicates. 3. Quelques critiques ont loué dans Ovide, la fineſſe & l'art de ſes liaiſons dans un ſujet auſſi varié que les métamorphoſes. Mais ce ſujet, ſans avoir l'unité de l'épopée, lui fourniſſoit des rapports très naturels. Celui des Faſtes eſt entièrement découſu. Une cérémonie, une fête, eſt tout à fait iſolée de celle qui la ſuit; encore ne la ſuit-elle que par une chrono-

Digitized by Google

logie imaginaire. L'époque de leur inſtitution, que le poëte recherche toujours, tombe, ſi l'on veut, au mois de Janvier; mais ce ſont ſouvent des mois de Janvier d'une année, ou même d'un ſiècle différent. Ovide a ſi bien ſenti ce défaut, qu'il a voulu lier en quelque ſorte, les fêtes de la terre avec les phénomènes du ciel, qui ont donné une liaiſon plus réelle, mais très peu intéreſſante, à ſon calendrier. 4. Ovide a reçu de la bouche des dieux toute la ſcience de leur culte, la raiſon & l'origine de chaque fable, & de chaque cérémonie. Tel eſt l'eſprit humain. Dans la fiction il faut une apparence de vérité. L'invention du poëte ne doit jamais travailler ſous nos yeux. Mais le nôtre laiſſe trop entrevoir que toutes ſes converſations ingénieuſes avec les dieux, n'ont eu lieu que dans ſon eſprit. S'il en parle ſérieuſement une fois, à l'occaſion de Veſta, c'eſt pour renverſer l'édifice entier d'un ſeul trait. Je conviens que le mélange de ſérieux & d'imaginaire, confondu avec la religion poétique, qui étoit en même temps celle de l'état, devoit embarraſſer un poëte Romain. Chez les premiers Grecs l'inſpiration d'Homère ne différoit point de celle de Calchas; ſes ouvrages & ceux de ſes ſucceſſeurs, étoient les livres ſaints de la nation. Chez nous au contraire ce n'eſt qu'une illuſion volontaire & paſſagère, un langage de convention. Mais parmi les Romains qui croyoient un peu à leurs dieux, quoiqu'il s'en moquaſſent très ſouvent, mais qui n'avoient nulle foi à leurs poëtes, le rôle de ceux-ci étoit très difficile à ſoutenir. 5. Je ne dois pas compter la meſure des vers élégiaques pour un défaut particulier, quoique le

Digitized by Google

caractère des Faſtes eût fort bien comporté la meſure héroïque. Quoiqu'il en ſoit, la première m'a toujours ennuyé. Elle eſt obligée de placer régulièrement le repos du pentamètre ſur le milieu du troiſième pied, & de renfermer un ſens complet dans les deux vers. Cette monotonie fatigue bientôt l'oreille, & des bornes auſſi étroites produiſent bien des chevilles. Il y a tout autrement de variété, de liberté & de vraie harmonie, dans la marche des vers héroïques.

N° V.

à LAUSANNE.

A l'occaſion du traité d'Addiſon, je ferai deux ou trois remarques ſur les êtres allégoriques qu'on voit ſur les revers des médailles. Que l'eſprit humain eſt borné! ſes inventions les plus hardies ne ſont que des copies.

1. On a voulu donner à tous ces êtres une figure humaine. Nos yeux, accoutumés à ne voir la raiſon que ſous cette forme, exigeoient ce ſacrifice. Mais notre eſprit incapable d'une abſtraction néceſſaire, hors d'état de ſéparer de la figure humaine, des idées qui l'accompagnent ordinairement, demandoit encore que le ſexe fut déterminé. Ce ſexe renfermoit cependant des images groſſières, qui convenoient mal à la pureté des vertus & à la ſpiritualité des êtres métaphyſiques. Après avoir fait ces deux ſacrifices aux yeux & à l'imagination, il en falloit un troiſième pour l'oreille. Pour diſtinguer le ſexe, on ne rechercha point des caractères, des attributs

Digitized by Google

qui pouvoient avoir quelque rapport avec ceux de la femelle ou du mâle. Cette méthode auroit fourni quelques allégories paſſables. On ſuivit ſans réflexion les genres de leurs noms, qui n'ont été réglés dans toutes les langues que par le caprice & l'ignorance des premiers hommes. En Grec auſſi bien qu'en Latin, la plupart de ces noms ſont féminins. La plupart de ces êtres ſont par conſéquent repréſentés en femmes. Je dis la plupart, car malheureuſement encore il y en a de maſculins. Quelquefois il y a deux ſynonymes de genres oppoſés, & le même être ſe voit traveſti en homme ou en femme, ſelon le mot par lequel on le déſigne. Je ne citerai que l'exemple de *Gloria* & d'*Honos*. Par la ſuite néceſſaire d'un arrangement auſſi mal imaginé, le caractère du ſexe & celui de l'être, ſont ſouvent compromis. Les vertus ne peuvent ſe contrarier, & l'on ne peut imaginer la vérité, la juſtice, ou l'humanité d'une femme qui ſe déploye aux dépens de la chaſteté, ou de la décence de ſon ſexe. Dès que la nudité cependant paroit convenir aux attributs d'un être moral, on fait paroître la Valeur, l'Equité, ou l'Eſpérance, dans un état à faire rougir une femme modeſte. On a beau me dire que ce ne ſont pas des femmes, mais des figures féminines. Ma raiſon ſaiſit la différence, mais c'eſt à l'imagination qu'il faut parler ici.

2. On a beau inventer des ſymboles, on ne peut repréſenter que des qualités humaines, ſous une figure humaine. La piété n'eſt qu'une femme pieuſe, le courage n'eſt qu'une femme intrépide, &c. C'eſt déjà beaucoup que de purger l'ame humaine de toutes les paſſions, à l'exception d'une ſeule qui l'occupe

Digitized by Google

toute entière, & qui ſe montre à découvert dans ſes actions, dans ſon air, dans ſon maintien, & juſque dans ſa parure. Mais cette abſtraction a exiſté, quoique bien rarement. On peut au moins en concevoir la poſſibilité, & dès lors elle peut-être repréſentée. Encore ces ſymboles ne ſont-ils jamais ſi frappans, que lorſqu'ils ſortent du pays des chimères, pour nous ramener à des idées préciſes, & à la vérité des choſes. Je ne connois point de ſymbole plus frappant que celui de la piété en Veſtale Romaine. Le ſénat a outré ce principe un peu, lorſqu'il a fait graver les vertus ſous les traits de ſes princes. Parmi les qualités humaines, celles qui ſon permanentes & déterminées, ſe marquent avec plus de force, que celles qui ſont vagues & paſſagères. Les dernières ne s'expriment que par l'attitude & l'air; les premières peuvent y ajouter les traits, la figure, & l'habillement. Les ſymboles de la Chaſteté ou de la Vertu, ſont bien plus ſenſibles que ceux de l'Eſpérance ou de la Crainte.

Toutes les autres idées abſtraites dont on a voulu faire des perſonnes réelles, la Victoire, l'Eternité, l'Abondance, &c. ne ſe font connoître que par quelqu'uns de leurs effets ſenſibles, ou par quelque objet réel dont l'idée eſt liée avec la leur. Encore ſeroit-on fort embarraſſé à les trouver au beſoin, ſi la fable & les inſtitutions des hommes, ne fourniſſoient beaucoup de ſignes arbitraires, qui n'ont leur valeur que par une convention tacite. Pour la femme dans le ſymbole, elle n'eſt qu'un hors d'œuvre. L'éternité eſt aſſez bien repréſentée par un globe & un *phœnix*. Dans la treizième médaille de la première ſuite, une

Digitized by Google

femme assise les soutient dans la main. Dans la cinquième médaille on ne voit point de femme, mais l'idée est toujours la même. Elle y a si peu de part, que sa présence ou son absence n'y apportent pas le moindre changement. Qu'on réitère l'expérience sur toutes ces médailles, la femme n'y est que pour figurer. Elle n'est jamais *symbole* elle-même. Les provinces sont d'un genre moyen. Comme pays, elles ne sont point symboliques, mais elles le sont très-souvent pour représenter le génie & les mœurs de leurs habitans.

3. M. Addison propose une explication de l'ode trente-cinquième du premier livre d'Horace, à l'occasion d'une médaille qui représente la *Sécurité* qui s'appuye sur une colonne ".

Regumque matres barbarorum, &
Purpurei metuunt tyranni
Injurioso ne pede proruas
Stantem columnam. ———

Ils craignoient que la Fortune ne renversât la colonne de leur confiance. Mais la crainte & la sécurité subsistent mal ensemble. D'ailleurs Horace se seroit-il servi d'une allusion aussi fine, & aussi éloignée, sans en avertir le lecteur, au moins par une seule épithète? Pourquoi ne pas rapporter tout uniment ces paroles à toutes ces statues, ces colonnes, que l'adulation érigeoit aux tyrans, & qui devenoient les premières victimes de la fureur populaire dans une révolution? Je soupçonne même que le poëte pouvoit avoir en vue le roi des Parthes, le plus puissant monarque de l'Orient. Le meurtrier de son père

Digitized by Google

& de toute ſa famille, avoit raiſon de craindre la Fortune. Son inquiétude étoit ſous les yeux des Romains ; il avoit donné à Auguſte pluſieurs ôtages, de ſes proches parens, que ce prince faiſoit élever à Rome. Le ſuperbe Phrahate cherchoit moins à flatter les Romains par cette démarche humiliante, qu'à priver les mécontens de chefs d'une révolte **.

N° VI.

à FLORENCE, le 5 Août 1764.

J'AI lu un petit ouvrage intitulé, *Lettera Critica del Cavaliere Lorenzo Guazzeſi, Aretino, all'Illuſtriſs. Sig. Dottore Antonio Cocchi, Medico, Antiquario de S. M. C. intorno ad alcuni fatti della Guerra Gallica Ciſalpina, ſeguiti l'Anno di Roma 529, in Arezzo 1752, in 12mo. pp.* 103. J'y trouve du ſavoir & de l'eſprit, une bonne critique, & une très-grande connoiſſance du local. Son défaut principal eſt celui de ſa nation ; un ſtyle Aſiatique, ennemi de la force, de la préciſion & de la briéveté. Je vais raſſembler ſur ce ſujet ce que M. Guazzeſi m'a appris, & les idées que ma propre réflexion y a ajoutées. Cette ébauche ſeroit moins imparfaite, ſi j'avois un Polybe ſous les yeux.

1. Je ne ſaurois concevoir un événement plus dangereux pour la grandeur Romaine, que ne l'auroit été la réunion des Gaulois & des Carthaginois dans la première guerre Punique. Ils étoient redoutables les uns & les autres à ce peuple ambitieux ; la politique la mieux entendue joignoit ſes conſeils à ceux de la haine. Chacun auroit mis dans l'alliance ce qui manquoit à ſon ami. Carthage ſe faiſoit craindre par ſes tréſors

Digitized by Google

trésors, sa marine, & sa discipline militaire. Le nombre, la valeur, & la situation avantageuse des Gaulois, faisoient toujours regarder une guerre Gauloise comme une crise très-dangereuse pour la république. Si les alliés avoient réussi, la différence de leurs vues & de leurs caractères, auroit facilité les partages, & cimenté leur amitié. Mais la politique timide & bornée des Carthaginois, & l'insensibilité paresseuse, si naturelle à une nation de barbares, qui ne prévoit jamais les dangers, épargnèrent aux Romains tous les périls de cette alliance. Je pense que cette république qui savoit dissimuler & son ambition & sa vengeance, ménageoit les barbares avec soin, & qu'elle attendoit tranquillement pour les irriter, le moment où ils n'auroient de ressource qu'en eux-mêmes.

L'an de Rome 470 les Gaulois *Senones* furent presqu'exterminés. On envoya les colonies de *Castrum* & *Sena*, dans leurs pays qui s'étendoit de l'*Æsis* à l'*Usens;* & tout leur territoire, l'*Ager Gallicus*, fut ajouté au domaine de l'état. Au bout de cinquante-huit ans, un tribun avide de popularité, fit passer une loi, pour diviser parmi les citoyens ces terres de la république. On a de la peine à voir comment cette nouvelle distribution d'un bien qui n'étoit plus aux Gaulois, a pu allumer sur le champ une guerre aussi vive qu'elle fut générale. Je comprends seulement que les *Boii* limitrophes jouissoient de l'avantage du pâturage public, moyennant cette redevance légère qu'on nommoit *Scriptura*, & que des particuliers étoient intéressés peut-être dans les sous-fermes de ces domaines. L'avidité des nouveaux habitans,

Digitized by Google

aura chaſſé de leurs azyles, quelques foibles reſtes des *Senones*, que la ſage modération du gouvernement avoit oubliés. Le Voiſinage des Romains devenoit plus dangereux aux Gaulois, à meſure que cette frontière ſe fortifioit & ſe peuploit d'une colonie rivale & guerrière. Quoiqu'il en ſoit, cette loi répandit la crainte & la fureur dans toute la Gaule Ciſalpine. Ces nations prirent les armes, & ils appellèrent encore en Italie, un corps nombreux de mercenaires tirés des peuples Tranſalpins. Les Romains ſe préparèrent à ſoutenir l'orage. Par le dénombrement qu'ils firent de toute l'Italie, ils virent bientôt qu'ils pouvoient y oppoſer 700,000 fantaſſins, & 70,000 cavaliers. Le conſul Æmilius, avec un nombreuſe armée, ſe poſta à *Ariminum* pour couvrir l'*Ager Gallicus*, l'objet de la guerre; & un des préteurs fut chargé de la défenſe de l'Etrurie. L'autre conſul, Atilius, étoit déjà paſſé en Sardaigne, occupé à ſoumettre les barbares de cette île.

2. Il importe peu de ſavoir par quelle route les barbares vinrent fondre ſur l'Etrurie, qu'ils avoient choiſie pour le premier théâtre de la guerre. Le préteur étoit naturellement poſté auprès d'Arezzo, la grande place d'armes des Romains dans la Toſcane. Si les Gaulois ont ſuivi la route de la mer, ils peuvent avoir trompé ſa vigilance; s'ils prirent celle de Bologne & du Valdimugello [41], ce commandant, trop foible pour les attaquer, ſe ſera vu obligé de les laiſſer ravager & piller impunément les riches pâturages de la Toſcane [42]. Ils y firent un butin immenſe en troupeaux & en eſclaves. Fiers de marcher ſur les traces de leur ancêtres, ils oſèrent pouſſer juſqu'à *Cluſium*, ſur la grande

Digitized by Google

route de la capitale. Ce fut là qu'ils apprirent la nouvelle que le préteur, qui avoit peut-être reçu des renforts, les pourſuivoit à grandes journées. Ils firent volte face pour aller à ſa rencontre, & déjà le ſoir du premier jour de marche, les deux armées ſe trouvèrent en préſence. Chacun y fortifia ſon camp. Si nous ſuivons la route de *Cluſium* à *Arezzo*, dans la Valdichiana, nous trouverons les villages de Lucignano & de Sinalunga à une diſtance aſſez convenable [*]. Les Romains avoient pris un poſte excellent; & ces barbares, malgré leur impétuoſité, ſongèrent plutôt à le leur faire abandonner qu'à les y attaquer. Ils partirent avec toute l'infanterie, laiſſèrent des feux allumés pour tromper les Romains, & leur cavalerie pour les harceler, & les attirer inſenſiblement à l'endroit où ils les attendoient. Le préteur donna dans le piége, & paya ſa crédulité d'une défaite ſanglante. Il ſe retira avec difficulté ſur une hauteur, où il ſe défendit juſqu'à l'arrivée du conſul Emilius, qui avoit forcé de marches & paſſé l'Apennin. Sa préſence ſauva le préteur, & les Gaulois ne ſongèrent plus qu'à mettre leur butin en ſureté, & à faire leur retraite le long de la mer. Ce récit eſt clair, & ſi Caſaubon avoit auſſi bien pris le ſens de Polybe que M. Guazzeſi, le texte de ce grand hiſtorien n'offriroit plus de difficultés géographiques. Il avoit dit de la retraite de Gaulois, Ποιησαμενοι την υποχωρησιν ὡς επι πολιν Φαισύλαν. Si on le traduit *Fæſulas tendunt*, on fait faire aux Gaulois une marche preſque incroyable, & une manœuvre ridicule, puiſqu'elle ſuppoſe que les Romains pourſuivirent leur cavalerie ſoixante milles, ſans la mettre en déroute. Ces embarras augmentent, lorſqu'on a conduit les Gaulois

Digitized by Google

jusqu'à *Fæsulæ*, & au pied de l'Apennin ; & comme on ne conçoit point comment ils ont pu rétrograder jusqu'à Telamon, on prend le parti avec Cluvier, de préférer l'autorité d'Orose à celle de Polybe, & de supposer que la dernière bataille s'est donnée auprès d'Arezzo. Pourquoi ne pas rendre ως επι Φαισολαν *versus Fæsulas, du côté de Fæsula*, selon la signification la plus naturelle, & la construction la plus facile ? Les Gaulois suivirent donc la route de *Clusium* à *Fæsulæ*, mais on peut penser qu'ils s'étoient à peine masqués derrière cette chaîne de collines, qui sépare la Seigneurie de Florence, du territoire de Sienne, lorsque l'affaire s'engagea. Grace à cette idée heureuse de M. Guazzesi, le système entier de cette campagne, se devoile à nos yeux **. Les Romains se retirèrent sur une de ces collines ; & ce fut en faisant passer quelques coureurs à travers les bois qui les couvroient, qu'ils communiquèrent au consul leur situation.

Pourquoi les barbares préfèrent-ils le chemin des côtes, à celui du Valdimugello, qui étoit beaucoup plus court ? Pourquoi n'ont-ils pas traversé le pays en droiture, pour arriver à l'embouchure de l'Arne, & pour côtoyer ensuite jusqu'aux gorges de la *Valdimagra?* Il est toujours certain que le Port de Telamon est plus près de Rome que les montagnes de Sienne. M. Guazzesi repond très bien à ces difficultés, par les changemens que le temps a apportés au pays, & par l'ignorance où nous sommes, si cette route n'étoit pas la-seule praticable pour une armée, par la préférence que les Gaulois donnoient à la plaine, où ils pouvoient faire agir leur cavalerie nombreuse, & par l'espérance de se servir des vaisseaux corsaires

Digitized by Google

Liguriens & Gaulois, pour tranſporter tout leur butin, ſans danger & ſans difficulté. Mais je crois qu'il faut pénétrer juſqu'aux reſſorts qui ont fait mouvoir les conſeils Gaulois, pour bien apprécier une conduite qui paſſe de la fureur au découragement, qui menace la capitale, & qui ne cherche ſes ennemis que pour ſe retirer de devant eux, après avoir goûté les prémices de la victoire. Les Gaulois étoient gouvernés en effet par deux eſprits très différens. Les peuples Ciſalpins ne ſentoient que trop, qu'une pareille guerre ne pouvoit finir que par leur deſtruction, ou celle des Romains. Ils combattoient avec cette ardeur qu'inſpirent les plus grands intérêts; mais ils ne trouvoient point la même façon de penſer dans les *Geſatæ* leurs alliés. Ces troupes, qui étoient moins une nation, qu'un corps d'aventuriers raſſemblés de pluſieurs peuples différens, n'avoient d'autre motif pour paſſer les Alpes, que l'eſpérance du butin, & ne ſongeoient qu'à conſerver ce butin par une prompte retraite, ſans s'expoſer davantage dans une guerre qui leur étoit étrangère. Ce fut Anocreſte leur chef, qui ouvrit le premier cet avis; & dans l'ignorance générale où l'on étoit de la géographie ſpéculative, des barbares qui ne connoiſſoient ni le pays, ni la langue du pays, ne pouvoient ſe guider que par le cours des rivières dont les torrens ſe frayent ordinairement un chemin dans les vallons les moins difficiles. Ils ſe trouvoient alors vers la ſource de l'Ombro, & comme cette rivière coule du côté du Sud-Oueſt, ils s'étoient rapprochés de Rome, lorſqu'ils étoient parvenus à ſon embouchure auprès du Port de Telamon. Si les Ciſalpins, qui connoiſſoient le mieux ce pays, ne le quittoient qu'avec peine; on

Digitized by Google

peut ſoupçonner qu'ils profitèrent avec plaiſir de cette circonſtance.

J'ai dit qu'ils ſuivirent l'Ombro juſqu'à ſon embouchure, quoique le Port de Telamon ſoit à dix-huit milles plus près de Rome. Mais on ſait par un paſſage des ſtratagèmes de Frontin, que ce fut auprès de Colonia qu'ils deſcendirent dans la plaine, & que les Boii jetèrent dix milles hommes dans un bois auprès de cet endroit. Le conſul Æmilius découvrit l'embuſcade, & les tailla en pièces. Les critiques qui ne connoiſſoient point cette *Colonia*, ont voulu l'expliquer, ou la corriger à leur manière. Colonia, nommée *Columnata* dans le moyen age, & la *Colonna* à preſent, n'eſt qu'un village du territoire de Groſſetto entre l'embouchure de l'Ombro & le lac Caſtiglione ou Aprilis [*]. Voilà le lieu de la bataille. Le Port Telamon, endroit bien plus connu, lui a donné ſon nom.

On ſait que le conſul Æmilius ſuivit toujours l'armée des barbares, ſans vouloir engager une bataille, & que par un hazard ſingulier, ſon collégue Atilius, qui avoit debarqué ſon armée à Piſe, & qui revenoit à Rome par la voie Aurelienne, rencontra ſans s'en douter, l'avant-garde des Gaulois; que le combat s'engagea, & que le conſul y fut tué, mais qu'Æmilius, qui les attaquoit de ſon côté, remporta une victoire complete, & que l'armée entière des barbares périt dans cette bataille, qui porta le coup mortel à la liberté des Gaulois en deçà des Alpes. De toutes ces circonſtances, il n'y a que la ſurpriſe d'Atilius qui me paroit inconcevable. Il n'avoit pu quitter la Sardaigne ſa province, ſans les ordres du ſénat, & parmi ſes

Digitized by Google

inſtructions, il avoit certainement celui de s'informer des mouvemens de l'ennemi, & de ceux de ſon collégue, pour agir de concert avec lui. Cette tâche s'exécutoit d'elle même dans un pays ami, où la déſolation du peuple & la fuite des payſans, lui annonçoient aſſez l'approche des barbares. Quoiqu'il en ſoit, quand je vois les Gaulois pris en front & par derrière, par deux armées Romaines qui arrivent de deux côtés oppoſés, cette marche m'a plutôt l'air d'un projet très bien entendu, que d'une négligence à peine concevable. * * * * * * * * * * * * * * *.

M. Guazzeſi croit qu'anciennement la Toſcane avoit beaucoup de forêts, que les territoires de Cortone, d'Arezzo, & de Feſule en étoient couverts. On connoit l'étendue de la forêt Ciminienne. Il y en avoit auprès de *Cluſium*, A. U. C. 444, ſelon Tite Live. Dans les guerres Puniques les Romains tiroient leurs bois de conſtruction, des pays de *Ruſellæ*, de *Perugia* & de *Cluſium*; & on ſait que les territoires de Sienne, de Volaterra, & celui de *Populonium*, où l'on travailloit le fer de l'île d'*Elba* avoient beaucoup de bois. Flavius Vopiſcus marque que du temps d'Aurelien, il y en avoit beaucoup auprès de la voie Aurelienne, & Strabon l'affirme de toute la Toſcane. Pour peu qu'on creuſe dans la Valdichiana, on trouve des arbres d'une grandeur démeſurée, qui ſont devenus foſſiles. Faut-il encore en appeler aux anciens noms de ce pays, la *Farneta*, *Alberoſo*, *Fraſſineto*, *Cereto*, la *Selve*; & à l'obligation que ces communautés retinrent juſqu'à l'onzième ſiècle, de livrer les ſangliers tous les ans à leurs ſeigneurs?

Digitized by Google

N° VII.

Sur les TRIOMPHES des ROMAINS.

à ROME, le 28 Novembre 1764.

ROMULUS se vit bientôt forcé de prendre les armes contre les petites cités des Sabins, que l'enlévement de leurs filles n'avoit que trop justement irrités contre son état naissant. Acron, roi des Cininiens, fut la première victime des armes Romaines. Il tomba sous les coups de Romulus, & son peuple fut trop heureux de se perdre dans la nouvelle colonie. Le vainqueur voulut jouir des prémices de sa gloire. Chassant devant lui des troupeaux & des prisonniers, suivi des compagnons de sa victoire, & entouré de l'allégresse publique, il rentra dans sa ville, & monta sur le Mont Capitolin, pour déposer dans un temple qu'il y avoit dedié à Jupiter Feretrius, sa reconnoissance & ses trophées. Par cette cérémonie, il associa pour jamais dans l'esprit de ses Romains la religion & la vertu militaire. Ce fut là l'origine des triomphes, *institution qui devint dans la suite, la cause principale de la grandeur de Rome* ". Trois cents vingt de ces triomphes " la conduisirent à ce faîte de grandeur, où elle se trouva sous l'empire de Vespasien. Je vais hazarder quelques réflexions sur le droit de triomphe, sur le chemin que suivoient les triomphateurs, & sur le spectacle lui même.

Le droit de triomphe peut s'envisager de trois manières différentes. 1. L'autorité qui l'accordoit; 2. les personnes à qui on l'accordoit; & 3. les raisons pour lesquelles on l'accordoit.

Digitized by Google

1. Je penſe que les rois, dont l'autorité étoit auſſi indépendante ſur le militaire, qu'elle étoit bornée dans ce civil, rentroient dans la ville en triomphe, toutes les fois qu'ils s'en croyoient dignes, & qu'ils ſe décernoient eux mêmes cet honneur que leur prédéceſſeur avoit inſtitué. Après l'expulſion de Tarquin, le ſénat, déjà le conſeil du prince & de la nation, devint encore l'arbitre des recompenſes militaires **. Il accorda à Valerius Publicola l'honneur du triomphe pour cette victoire remportée ſur les Tarquins, dans laquelle Brutus perdit la vie. Depuis cette époque, le triomphe acquit un prix réel aux yeux de quiconque connoiſſoit la veritable gloire. Cette cérémonie n'étoit plus une vaine pompe qui éblouiſſoit la populace: un conſul y trouvoit déſormais le plus beau de tous les éloges, l'approbation de nos égaux, & de nos émules. Quelques uns des ſénateurs avoient eux mêmes obtenu cette gloire, il y en avoit peu qui n'y aſpiraſſent. Tous intéreſſés à ne point avilir un honneur qui étoit le leur, ils jugeoient le candidat avec une ſévérité ſalutaire pour l'état, & glorieuſe pour lui même. Le ſénat regardoit ce droit comme la plus belle de ſes prérogatives: il le conſerva juſqu'aux derniers jours de la république, & parut le conſerver juſqu'au plus bas temps de l'empire. Il eut une fois la douleur de s'en voir privé, & de ſentir encore qu'il méritoit de le perdre. L'an de Rome 305, Valerius & Horatius, ces deux conſuls qui avoient chaſſé les Décemvirs, remportèrent deux victoires completes ſur les Volſques, les Eques, & les Sabins; mais leur conduite trop populaire, & leur ardeur à pourſuivre

Digitized by Google

les Décemvirs, leur avoient attiré la haine des chefs du ſénat, qui plaignoient leurs coupables parens, quoiqu'ils déteſtaſſent leurs forfaits. Le ſénat refuſa aux conſuls le triomphe qu'ils demandoient [1], & donna cet exemple ſi pernicieux dans un état libre, celui de diſtribuer les graces militaires ſelon le parti que ſuivent les Généraux dans les affaires politiques. Un tribun appela au peuple de cette injuſtice, & ce peuple fut charmé d'étendre ſes droits en récompenſant ſes favoris. Valerius & Horatius triomphèrent ſans le conſentement du ſénat: mais le peuple, content de ſa victoire, rendit au ſénat le droit qu'il s'étoit arrogé dans cette occaſion. Je crois que ce corps habile, qui a eu des ſiècles de ſageſſe & des momens de paſſion, chercha dans l'impartialité & la prudence de ſes décrets, l'affermiſſement d'une autorité auſſi précaire, & que l'état profita de ſes craintes. Il devoit craindre en effet la déciſion d'une queſtion délicate ſur la conſtitution. Puiſque les arrêts du peuple pouvoient déroger aux droits les mieux reconnus du ſénat, ce ſénat qu'étoit-il, ſi non une commiſſion établie par le peuple, à la quelle il avoit délégué l'exercice de ſes droits, qu'il étoit toujours le maître de reprendre? Le parti patricien en auroit voulu faire les repréſentans de ſon ordre, comme les comices des tribus l'étoient de celui des plébéiens. Selon ces principes, ces deux corps ſe réuniſſoient pour former la république; mais chacun y avoit ſes droits ſacrés & inviolables. Le conſentement du ſénat ouvroit les portes au char du triomphateur; mais il dépendoit encore du peuple de l'arrêter. Tout commandement militaire ſe perdoit en

Digitized by Google

paſſant le *Pomœrium*. Généraux au dehors, les conſuls nétoient que magiſtrats dans une ville, qui ne connoiſſoit de force que celle des loix. Cependant le triomphateur rentroit à la tête de ſes légions, revêtu de ſon caractère militaire. Pour concilier la gloire du chef, & le reſpect qu'on devoit aux loix, le ſénat propoſoit toujours au peuple de lui continuer le commandement militaire, pendant le jour de ſon triomphe. L'aſſemblée déféroit preſque toujours à l'autorité des pères, mais elle pouvoit la rejeter; & on l'a vu prête à uſer de ſon droit pour arrêter le triomphe de Paul Emile.

2. Pour oſer demander le triomphe il falloit avoir eu le commandement. La diſcipline des Romains n'auroit jamais permis qu'un tribun, ou qu'un lieutenant, ſe preſentât au ſénat pour y demander le prix qu'il avoit mérité par ſes ſervices; qu'avoit-il pu mériter ce ſubalterne, lui dont les vertus n'étoient que la valeur & l'obéiſſance? C'étoit à ſon chef à les récompenſer: Cette idée de la ſubordination étoit portée ſi loin, que le général jouiſſoit de la gloire de ſes lieutenants les plus éloignés[11], & qu'ils étoient cenſés ne vaincre que par les ordres qu'il avoit donnés[12]. C'eſt ainſi que les empereurs, ſeuls chefs de la milice, ſe réſervèrent ſeuls les honneurs du triomphe pour les victoires que leur génie remportoit à la fois ſur le Rhin & ſur l'Euphrate. On s'apperçoit encore ici de l'aſſociation conſtante parmi les Romains, de la religion & de la politique. Le peuple en confiant à ſes magiſtrats le commandement ſuprême, lui confioit le droit de prendre les auſpices, & d'interroger la fortune publique de la nation. Ce caractère

Digitized by Google

ſacré les mettoit (pour m'exprimer ainſi) en liaiſon avec les dieux de la république. Eux, & eux ſeuls, pouvoient les interroger, & les ſolliciter par des vœux, que l'état étoit obligé de remplir. Il n'y avoit donc qu'eux, à qui il convenoit de leur offrir des actions de graces, lorſque ces dieux avoient exaucé leurs prières, & d'apporter à leurs pieds des dépouilles des ennemis & les trophées de leurs victoires. Dans la théologie toute martiale des Romains, on ne pouvoit leur préſenter des offrandes plus agréables.

Dans les premiers ſiècles, les conſuls & les préteurs réuniſſoient facilement des campagnes qui ne conſiſtoient qu'en quelques jours de marche, ſuivis d'un combat, avec l'adminiſtration politique. Mais lorſque la république étoit forcée de ſe défendre & d'attaquer tout à la fois dans toutes les provinces de l'Italie, dans la Sicile, dans l'Eſpagne & dans l'Afrique, il falloit multiplier ſes chefs, & continuer aux conſuls & aux préteurs le même commandement, lorſque le terme de leur magiſtrature étoit expiré. Ces proconſuls & propréteurs devinrent à la fin les ſeuls généraux de l'état; & quoique les mêmes perſonnes exerçaſſent les fonctions civiles & militaires, elles ne les exerçoient plus en même temps, effet naturel de l'étendue de l'empire, & de la grandeur des affaires. Ces magiſtrats extraordinaires, qui jouiſſoient des mêmes droits & des mêmes auſpices, que lorſqu'ils étoient conſuls ou préteurs, obtenoient toujours le triomphe, quand ils l'avoient mérité. Pouvoit-on en effet flétrir leurs lauriers, parceque la diſtance des lieux & la difficulté de la guerre, ne leur avoient pas permis de la terminer dans une ſeule campagne.

Digitized by Google

Mais pendant la ſeconde guerre Punique, le jeune Scipion vint demander ce triomphe qu'il avoit ſi bien mérité, en vengeant la mort de ſes oncles, & en rendant à la république la grande province d'Eſpagne. Sa ſituation étoit ſingulière comme ſes exploits. Sa propre hardieſſe & la faveur du peuple, l'avoient élevé au commandement à l'age de vingt-quatre ans. Il étoit général ſans avoir été magiſtrat. Il paroiſſoit dangereux d'accoutumer les favoris du peuple à mépriſer les emplois de l'état, & à s'ouvrir des voies plus abrégées. En lui refuſant le triomphe, on proteſtoit en faveur des maximes même qu'on avoit violées; on faiſoit ſentir au peuple combien étoient différentes ſes loix & ſon autorité, & l'on refroidiſſoit les déſirs téméraires que le ſuccès de Scipion auroit excités, en ſéparant le prix de la gloire de celui de l'ambition. Le ſénat prit le parti de la ſageſſe & de la diſcipline; & le vainqueur ſe ſoumit à ſon refus. Ce décret fondé ſur des raiſons qu'on ſentit plutôt qu'on ne les énonça, s'introduiſit dans la juriſprudence des triomphes; & il parut conſtant que le ſénat n'en avoit jamais accordé à ceux qui n'étoient point magiſtrats: l'exemple de Scipion ſembloit décider de l'avenir. Dans le ſens propre, ce décret n'ouvroit le triomphe qu'à ceux d'entre les conſuls & les préteurs, à qui le ſénat continuoit l'exercice de cette magiſtrature qu'il leur avoit confiée; mais je vois que l'uſage & la raiſon l'étendirent ſans difficulté à ces citoyens à qui l'autorité publique accordoit le pouvoir de ces magiſtratures ", qu'ils avoient une fois exercées, & que l'indulgence du ſénat ſupprimoit, pour ainſi dire, les années qui s'étoient écoulées depuis l'expiration de leurs charges, & les

Digitized by Google

conſidéroit toujours comme revêtus du caractère qu'ils avoient une fois porté. J'ignore juſqu'à quel point le ſénat auroit pouſſé ſon indulgence, & s'il eût accordé le triomphe aux exploits d'un ancien préteur, par exemple, revêtu de l'autorité proconſulaire. Je crois que ce ſage conſeil ne décida point d'avance un cas qui n'étoit pas arrivé; & qu'il auroit jugé ſelon les circonſtances juſqu'à un proconſul, qui n'auroit jamais joui que de la dernière des magiſtratures, l'édilité. Cet édile, agé au moins de trente-huit ans, devoit être connu depuis vingt ans dans les troupes & dans la ville. Il devoit avoir fait connoître ſes talens & ſon caractère dans la *queſture*, & ſes principes de politique dans le ſénat. Mais le ſens & la lettre de ce décret excluoient de l'honneur du triomphe, tout particulier, tout chevalier Romain, qui auroit donné l'exemple pernicieux de faire déroger aux loix, en faveur même du mérite le plus diſtingué. Il établit ſi bien l'honneur de ces loix & du triomphe, que le peuple ne diſtribua plus ſes graces, que ſelon l'ordre établi. Je ſais que le jeune Pompée, encore chevalier, arracha au dictateur Sylla les honneurs du triomphe, dans ces temps malheureux où les loix ſe taiſoient devant les particuliers trop puiſſans". Si le ſénat lui accorda enſuite une grace pareille, l'autorité de Pompée & la faveur du peuple juſtifioient aſſez une indulgence qui étoit ſans conſéquence pour lui.

3. On ſait aſſez que le Général victorieux à ſon retour à Rome, faiſoit aſſembler le ſénat dans un temple hors de l'enceinte des murs, & qu'il lui expoſoit ſes prétenſions au triomphe, en lui fourniſſant en même temps des mémoires exacts de ſa victoire,

Digitized by Google

dont il étoit obligé de conſtater la vérité par ſon ſerment ſolemnel. La manière dont Claudius Néron & Livius Salinator demandèrent le triomphe pour leur victoire de Metaurus, étoit ſelon Tite Live la forme uſitée de tous les Généraux. Ils ſupplièrent qu'on rendît graces aux dieux, & qu'il leur fût permis d'entrer en ville en triomphe, pour avoir adminiſtré la république avec courage & avec fidélité ". Je penſe que cette condition, dont l'interprétation ſe prêtoit facilement à la prudence & à l'équité des juges, étoit ſeule eſſentielle, quoique pluſieurs écrivains y aient ſubſtitué une multitude de petites loix, qui arrêtoient les délibérations du ſénat, & le mettoient à chaque inſtant dans l'impuiſſance, ou dans la néceſſité d'accorder l'honneur du triomphe à ceux qui le ſollicitoient ". Eux-mêmes n'ont point pu découvrir des loix dignes de ce nom ſacré. Celles qu'ils nous ont données, ne ſont appuyées que ſur quelques exemples particuliers, qui ſont détruits à leur tour par des exemples oppoſés; & l'on doit ſentir que celui qui nie, détruit, d'un ſeul fait, toutes les vraiſemblances qu'on peut accumuler contre lui.

C'eſt ainſi qu'ils ont ſtatué qu'un Général ne pouvoit prétendre au triomphe, à moins que dans une ſeule bataille rangée, il n'eut fait périr cinq mille des ennemis; & à les entendre, cette ſeule condition remplie l'autoriſoit à le demander comme une récompenſe qui lui étoit due. J'ai cependant de la peine à me perſuader que le ſénat eut voulu s'aſſujettir à juger du mérite, ſur une règle auſſi incertaine que le nombre des morts. Dans combien d'occaſions un Général pouvoit-il rendre à la république des ſervices,

Digitized by Google

qui méritoient toute sa reconnoissance, sans avoir satisfait à ces calculateurs scrupuleux, qui mesurent le sang humain avec tant d'exactitude ? S'il avoit à faire aux peuples efféminés de l'Orient, qui osoient à peine soutenir le cri de guerre des légions, une victoire très-peu sanglante, pouvoit lui livrer un royaume entier. Un Général sagement avare du sang des citoyens, pouvoit penser qu'une campagne savante & heureuse déployoit bien mieux les talens militaires, que l'aveugle fortune d'un jour de combat. Ses manœuvres bien concertées & bien soutenues, pouvoient enlever à l'ennemi toutes ses ressources, sans lui laisser même celles d'une bataille, & le réduire à la nécessité de mettre bas les armes, & de se rendre avec une armée encore entière, & que les combats n'avoient point diminuée. Des places fortifiées par l'art ou par leur situation, & défendues par une garnison intrépide plutôt que nombreuse, pouvoient offrir de toutes parts des obstacles dignes de toute la constance des troupes, & de toute la science du Général, qui aura achevé par cette conquête, des guerres aussi onéreuses pour la république, qu'elles étoient pernicieuses aux provinces. Je ne citerai que le dernier de ces cas, & je ne rappellerai que l'exemple du second des Scipions qui égala la réputation de son oncle, sans avoir jamais vaincu Hannibal, & qui triompha deux fois, sans avoir livré une seule bataille rangée. Les siéges de Carthage & de Numance lui valurent ces deux triomphes, & deux surnoms encore plus glorieux. Il ne seroit cependant pas possible d'y trouver un combat où il ait pu périr cinq mille hommes. Il y a même des auteurs qui nous assurent que

ces

Digitized by Google

ces Numantins qui oſèrent lutter avec tant de ſuccès & de conſtance contre les forces de la république, ne ſe montèrent jamais à plus de quatre mille hommes, qui ne multiplièrent leur nombre que par leur valeur *.

Nous devons à ces mêmes écrivains un autre réglement auſſi ſage, & par bonheur auſſi bien fondé que le premier. Pour obtenir, diſent-ils, l'honneur du triomphe, il falloit avoir ſoumis quelque peuple qui n'avoit jamais reconnu l'autorité des Romains; il n'auroit pas ſuffi de réduire une province révoltée; le ſénat ne comptoit que ces victoires qui reculoient les frontières de l'empire. Il me ſemble qu'on a voulu faire honneur à une certaine grandeur d'ame un peu romaneſque, aux dépens de la prudence & du véritable honneur. En effet la poſſeſſion d'une province importoit-elle moins à la république, parcequ'elle l'avoit déjà poſſédée, & qu'elle l'avoit rendue d'un prix bien plus conſidérable, en verſant dans ſon ſein des colonies nombreuſes, & en faiſant valoir tous les avantages naturels ou artificiels du pays? Son honneur étoit-il plus intéreſſé à ſoumettre des nations libres, qui connoiſſoient à peine le nom de Rome, qu'à réduire des rebelles dont la révolte accuſoit la juſtice de la république, bravoit ſa puiſſance, & donnoit aux autres ſujets un exemple dangereux & ſéduiſant? Trouvoit-on une réſiſtance moins opiniâtre parmi ces peuples réduits à opter entre la victoire & la mort, & dont les chefs, & même les troupes, avoient appris l'art de la guerre ſous les drapeaux Romains, que parmi des nations de barbares dont le ſénat accepta avec plaiſir les ſoumiſſions les plus

Digitized by Google

légères, content d'impoſer d'abord le joug, pour ne l'appeſantir que dans la ſuite? En un mot, ces guerres étoient-elles d'une ſi petite importance, qu'on dût en dégoûter les bons Généraux, en refuſant à leurs exploits, la ſeule récompenſe qui en étoit digne? Pour me perſuader que le ſénat eût établi un pareil réglement, il faudroit des faits auſſi déciſifs en ſa faveur, qu'ils lui ſont oppoſés. Je ne veux pas me prévaloir de tous ces triomphes ſur des peuples déjà cent fois vaincus, auxquels les Romains avoient accordé la paix à des conditions très-inégales, & dignes plutôt de ſujets que d'alliés "; mais lorſque Titus & ſon père triomphèrent des Juifs, & que le ſénat éterniſa leurs victoires par des médailles & par cet arc de triomphe que nous voyons encore, ils ne triomphèrent que de la réduction d'une province révoltée, jadis ſoumiſe par Pompée, & gouvernée par des magiſtrats Romains depuis cinquante ans. Je conviens avec Onuphrius Panvinius, que Fulvius ne triompha point de l'importante conquête de Capoue. J'ignore les raiſons du ſénat, & ſi la juſtice ou les intrigues ont fait échouer ce proconſul; mais je ſais que vers le même temps, Fabius Maximus obtint cet honneur, pour avoir pris *Tarentum* ", ville qui reconnoiſſoit la domination Romaine depuis la fin de la guerre de Pyrrhus. Je dis plus; Rome s'eſt trouvée dans des ſituations malheureuſes, où elle a du prodiguer toute ſa reconnoiſſance à ces Généraux qui avoient protégé la patrie, ſans ajouter ni rendre à ſa domination un pouce de terrein. Ce ne ſont pas Scipion ou Pompée, mais Camille & Marius, que la reconnoiſſance publique a aſſociés avec Romu-

Digitized by Google

lus dans le titre de fondateur de Rome. Ces grands hommes ont repouſſé les débordemens des barbares; ils en ont exterminé les armées, mais ils n'ont jamais ſongé à les pourſuivre, pour les attaquer dans leurs pays dont ils connoiſſoient à peine la ſituation. Que pourroit-on penſer d'une loi, dont la conſéquence immédiate & naturelle auroit refuſé des triomphes à de pareils hommes, pour les accorder à des propréteurs qui ne doivent leur ſouvenir qu'aux faſtes Capitolins ?

Hic *tamen & Cimbros, & ſumma pericula rerum*
Excipit, & ſolus trepidantem protegit urbem.
Atque ideo poſtquam ad Cimbros, ſtragemque volabant
Qui nunquam attigerant majora cadavera corvi,
Nobilis ornatur lauro *collega* ſecundâ **.

On demanderoit avec plus de vraiſemblance, ſi le ſénat ſe contentoit d'une victoire, & s'il ne falloit pas achever la guerre par la ſoumiſſion de l'ennemi, ou du moins par un traité avantageux pour la république, pour oſer lui demander un triomphe. Je ne verrois dans un pareil réglement, que la ſageſſe d'un ſénat qui craignoit d'avilir ſes récompenſes en les prodigant, mais qui toujours libre & ſouverain, ſavoit auſſi refuſer cet honneur à un Général préſomptueux qui ne lui auroit offert que des ennemis & des conquêtes indignes de ſes armes. Mais en interrogeant les faits (& ce ſont les faits qu'il faut interroger), je vois que la conduite du ſénat a varié dans les différens ſiècles de la république; & je trouve la cauſe de cette variation dans un uſage acceſſoire & étranger au mérite du chef. C'eſt celui qui aſſocioit

Digitized by Google

aux honneurs de ſon triomphe, ces braves citoyens qui avoient partagé ſes dangers. Les ſoldats ſuivoient le char du triomphateur, couronnés de lauriers, & ornés des récompenſes militaires que leur valeur avoit méritées [1]. Ils s'approprioient toute la gloire de leur chef, & ce chef trouvoit dans les éloges de ſes légionnaires, & encore mieux dans ces railleries ruſtiques, preuves de leur franchiſe & de leur eſtime, le prix le plus doux de ſes travaux. Dans les premières guerres de la république, lorſqu'elle ne luttoit que contre des ennemis peu éloignés, & qui n'avoient point des troupes réglées, le conſul victorieux ramenoit ſes légions à Rome, & les ſoldats n'avoient d'autres quartiers d'hyver que leurs foyers domeſtiques. Je vois dans ces ſiècles les plus attachés à la diſcipline, que le ſénat accordoit ſans peine les triomphes pour ces victoires qui décident du ſort de la campagne, ſans terminer la guerre. Il permet à Fabius Rullianus de triompher des Etruſques, des Umbriens, des Samnites, & des Gaulois [2]. Il ſavoit cependant que cette alliance étoit vaincue, ſans être ſoumiſe, & que la victoire de Fabius n'avoit amené ni la conquête, ni la paix. Dans la guerre d'Hannibal, ſa conduite fut différente, mais ſes principes étoient invariables. Il ſe défendoit à la fois dans toutes les provinces de l'Italie. Si-tôt qu'une victoire conſidérable lui permettoit de retirer d'une de ces provinces, l'armée qui y avoit combattu, il accordoit le triomphe à ſon Général qu'il ne ſéparoit point de ſes légions. Lorſqu'il le décerna à Livius Salinator [3], ſon collégue Néron ſuivit ſon char à cheval, & groſſit le cortége de celui qu'il avoit fait vaincre. Une des raiſons qui

Digitized by Google

causèrent cette différence, étoit que l'armée du premier étoit revenue à Rome, & qu'on ne pouvoit rappeler les troupes de celui-ci, qui étoient opposées à Hannibal. Lorsque la république attaqua les grandes puissances de la Grece, de l'Orient, & de l'Afrique, les légions ne repassèrent la mer, qu'après avoir soumis les pays qu'elles avoient attaqués. Le triomphe ne s'achetoit que par les conquêtes; & par un effet admirable de ces loix qui s'exécutent par la nature des choses, plutôt que par les passions des hommes, la majesté du triomphe s'élevoit avec la grandeur de l'état. Mais depuis le temps de Marius, qui fit entrer la populace dans les légions, la guerre devint un métier au lieu d'un devoir; on laissoit des troupes dans les provinces, & la politique plutôt que la justice, décidoit le sénat sur le corps qu'il licencioit, ou qu'il rappelloit. On commençoit à couronner les Généraux qui, après avoir vaincu un ennemi, laissoient à leur successeur le soin de le soumettre, & qui ne ramenoient à Rome qu'une petite troupe d'officiers & de soldats qui leur étoient attachés, ou qui pouvoient le mieux orner leur triomphe. Je ne citerai que l'exemple de Lucullus. Il reçut le triomphe qu'il avoit mérité par ses victoires sur ce grand Mithridate, vaincu si souvent, & toujours si redoutable. Un coup d'œil sur la harangue pour la loi *Manilia*, peut nous convaincre qu'aux yeux des Romains, cette guerre n'étoit point terminée.

Ces réflexions peuvent nous convaincre qu'il n'a jamais existé ce code des lois du triomphe, qu'Appien d'Alexandrie, & Onuphrius Panvinius ont essayé de compiler, & que le rhéteur Egyptien, & l'hermite

Digitized by Google

Auguſtin, peu faits pour ſonder les profondeurs de la politique du ſénat, ont vu des loix générales, où il ne falloit voir que des exemples particuliers. L'eſprit de ce corps habile, ſûr interprète de la juſtice & de la prudence, formoit une loi vivante, qui embraſſoit toute cette variété de circonſtances, ſur leſquelles les loix écrites ſeroient muettes, imparfaites, ou contradictoires. Il combinoit l'habileté du Général avec le caractère de l'ennemi, l'importance de l'acquiſition avec la fortune qui avoit ſecondé la ſageſſe, & la facilité de la conquête avec les moyens qu'on y avoit employés. Les anciens ſénateurs, dont l'autorité entrainoit les ſuffrages, avoient vieilli dans le commandement des armées, ils accordoient des récompenſes dont ils connoiſſoient le prix, à des généraux dont ils étoient dignes d'apprécier le mérite. Je vois même qu'auſſi attentifs au ſalut des citoyens qu'à la gloire de l'état, ils ont ſu refuſer plus d'un fois les triomphes aux conſuls victorieux, qui avoient acheté leur victoire en prodigant ſans néceſſité ou ſans utilité le ſang Romain**. Il leur importoit de réprimer l'ambition cruelle des chefs, en leur refuſant l'entrée dans une ville que leur exploits avoient remplie de deuil.

Je ne connois qu'une condition préciſe que le ſénat paroit avoir toujours exigée, c'eſt la qualité des ennemis. Il auroit cru avilir le triomphe en l'accordant aux vainqueurs des eſclaves ou des corſaires : ce ſang trop vil, ou celui trop précieux des citoyens, flétriſſoit également les lauriers du Général victorieux.

C'eſt au magiſtrat plutôt qu'au Général, à réprimer l'audace des malfaiteurs, qui oſent braver les lois

Digitized by Google

& la juſtice. Si des troupes de brigands ſont quelquefois devenues aſſez nombreuſes, pour attirer les armes du ſouverain, on a toujours enviſagé ces expéditions comme plus néceſſaires que difficiles, & plus difficiles que glorieuſes. Cependant la foibleſſe & la tyrannie des maîtres encouragèrent deux fois les eſclaves Siciliens à ſecouer le joug. On rougit d'envoyer contre ces malheureux les légions Romaines, mais on rougit encore plus de les voir vaincues; & lorſque leurs Généraux eurent ſoumis ces rebelles, le ſénat devoit ſentir qu'il avoit accordé le triomphe à des exploits moins conſidérables. Le nom d'eſclave cependant l'emporta; on craignoit de profaner le triomphe; un refus paroiſſoit ſans conſéquence. On n'accordoit aux Généraux victorieux que l'ovation, qui les couronnoit de myrte au lieu de laurier, & qui ne leur donnoit qu'un cortége de citoyens pacifiques, à la place d'une troupe militaire. On eſpéra avec raiſon que la diſcipline effrayante qu'on avoit établie parmi les eſclaves, préviendroit à jamais de ſemblables révoltes. Mais dans ce même ſiècle, par une combinaiſon unique de circonſtances, la république ſe vit obligée de ſoutenir contre des gladiateurs & contre des corſaires deux guerres opiniâtres, dont celle-ci attaquoit le commerce & la dignité de l'empire, & dont la première menaçoit de la deſtruction du nom Romain. On peut juger ſi l'on avoit prévu ce cas, & ſi des loix pouvoient déterminer d'avance la conduite du ſénat. Mais lorſque Craſſus eut exterminé l'armée de Spartacus, ce corps ſage, qui connoiſſoit le pouvoir d'un nom, craignoit d'éterniſer la honte de l'état, plutôt que la gloire du général, en lui accordant

Digitized by Google

pour une guerre ſervile les honneurs du triomphe. Je conçois que les partiſans de Pompée employoient dans cette occaſion le langage de Cicéron, & que le peuple les écoutoit avec plaiſir, lorſqu'ils accordoient à ſon favori preſque tout le mérite de cette guerre. Dans la ſuite, lorſque ce même Pompée eut ſoumis les corſaires, l'orgueil de deux triomphes & les nouveaux lauriers qu'il alloit cueillir dans la guerre de Mithridate, ne lui permirent pas de s'abaiſſer juſqu'à une ovation, que Craſſus avoit acceptée, & qui s'établit bientôt dans l'eſprit des Romains comme la récompenſe digne de ces victoires.

L'orgueil, tout oppoſé qu'il eſt au mépris, produiſit ici les mêmes effets; on ne voulut pas triompher des eſclaves qu'on mépriſoit, ni des citoyens, parce-qu'on les eſtimoit. Les vainqueurs des guerres civiles pouvoient arracher au ſénat les récompenſes qui auroient le mieux flatté leur vanité; mais s'ils étoient maîtres des lois, ils reſpectoient l'opinion publique, & des préjugés qui étoient peut-être encore les leurs. Ils auroient craint d'avilir la dignité du nom Romain, en traitant leurs concitoyens comme des rois vaincus; & ce Sylla qui oſa proſcrire tant de ſénateurs & de chevaliers, eût rougi peut être de les enchaîner à ſon char, & de remercier les dieux du capitole pour ces triſtes victoires, qu'il eût fallu enſevelir dans l'oubli. Je crois que ces tyrans de la patrie, Sylla, Céſar, & Auguſte, qui connoiſſoient la dignité des lois qu'ils avoient violées, & le génie du peuple qu'ils opprimoient, craignoient d'irriter ſon déſeſpoir en expoſant à ſes yeux avec un faſte inſultant, le tableau de la liberté qu'ils avoit perdue, & des victimes illuſtres

Digitized by Google

qu'ils avoient immolées à leur ambition. Céſar lui-mêmes eut la mortification d'entendre les cris de la douleur publique, lorſqu'il fit paſſer à la ſuite de ſon triomphe Africain, les images de Scipion, de Caton, & de Petreius [1]. S'il n'avoit pas eu la prudence de lui dérober celle du Grand Pompée, le cri de la douleur ſeroit peut-être devenu celui de la fureur, dans un peuple qu'on ne pouvoit encore conſoler de ſon eſclavage qu'en le lui cachant. Mais ſi d'un côté, l'ambition ſatisfaite pouvoit ſe rendre la juſtice de ſe ſentir indigne des récompenſes de la vertu, la liberté vengée pouvoit décerner à ſes ſauveurs la couronne de laurier auſſi bien que la couronne civique. Dans la courte joye que le ſénat éprouva à la nouvelle de la bataille de Modène, Cicéron [2] ouvrit un avis vigoureux que Caton auroit ſuivi avec plaiſir. Il accordoit aux conſuls & au jeune Octave, une ſupplication de cinquante jours, & le nom d'*Imperator*. La conſéquence de cet avis ne lui auroit pas permis de leur refuſer le triomphe, qui en étoit la ſuite ordinaire; & l'on ſent qu'il prévoyoit cette conſéquence ſans en être effrayé. " Accorderons nous," diſoit-il aux ſénateurs, " ces " honneurs à des chefs qui ont fait périr un millier de " barbares, pour le refuſer aux ſauveurs de la républi- " que. Oublions dans Antoine & dans ſes partiſans " cette qualité de citoyens, dont ils ont mépriſé tous " les devoirs. Rome ne doit voir en eux que des " ennemis auſſi cruels, & cent fois plus coupables " qu'Hannibal." On n'auroit pu lui oppoſer que la défaite de Catilina, dont le vainqueur n'avoit point obtenu le triomphe. Mais ce vainqueur étoit le foible Antonius, qui n'oſa être ni conjuré ni citoyen, & qui

Digitized by Google

ne fut que spectateur du massacre de ses anciens amis par les armes de son lieutenant Petreius. Cicéron auroit ajouté avec plaisir qu'il avoit lui-même vaincu Catilina dans le sénat, & que ce conjuré redoutable à Rome, ne devint du moment de sa fuite qu'un chef de brigands mépriſables.

Les vainqueurs de la liberté, qui craignoient de voir tomber dans l'oubli les exploits qu'ils avoient faits, lorsqu'ils étoient armés contre la patrie, songèrent, comme le grand Condé, à employer des ressources adroites pour éterniſer leur gloire sans perpétuer le souvenir de leurs crimes. 1. Ils substituèrent aux fastes du triomphe, l'ovation, cérémonie plus modeste & plus humaine, qui célébroit la victoire, sans insulter aux vaincus. C'est ainsi qu'Auguste rentra à Rome après la défaite de Brutus & de Cassius, & après la guerre de Sicile & sa victoire sur le jeune Pompée. 2. Comme les guerres civiles intéressoient tout l'univers, & que chaque chef de parti trainoit à sa suite des rois & des nations ses alliés, on triomphoit de ces alliés, & on laissoit à l'imagination des spectateurs à suppléer aux objets qu'on avoit le ménagement de paroître vouloir lui cacher. Auguste triompha pour la défaite de la flotte Egyptienne à Actium, & pour la conquête de l'Egypte. Il supprimoit le nom de Marc Antoine & de ses partisans, mais qui ne les associoit pas avec celui de Cléopatre? On se souvint de cette ruse jusqu'au temps de Vespasien [*], où l'on employa le nom des Sarmantes, pour justifier les honneurs du triomphe que le sénat décerna à Mucianus pour la guerre civile.

J'aurois plusieurs autres observations à faire sur les

Digitized by Google

droits de triomphe, ſur le titre d'*Imperator*, ſur les triomphes du Mont Alban, & ſur les ornemens du triomphe. Mais c'eſt trop long-temps arrêter nos Généraux aux portes de Rome, il eſt temps de les introduire dans la ville, & de rechercher la route qu'ils ſuivoient pour monter au capitole.

Sur le CHEMIN des TRIOMPHES.

J'AI d'abord cru que les triomphes ne ſuivoient point un chemin déterminé, & que la porte par laquelle ils entroient dans la ville, & les rues par leſquelles ils paſſoient, pour arriver au pied du Capitole, dépendoient du pays qui avoit été le théâtre de la guerre. Les triomphes, me ſuis-je dit, n'étoient que l'image du retour du Général. On aura voulu leur conſerver un air naturel parmi tous les apprêts recherchés de l'orgueil & de la magnificence. Lorſque Paule Emile revint de la conquête de la Macédoine, il aura ſuivi la voie Appienne juſqu'à la porte *Capena*; & les vainqueurs des peuples du nord, feront entrés à Rome par les portes *Flaminia* ou *Collinia*. Cicéron m'a détrompé. Cet orateur, dans ſa ſanglante invective contre Piſon, lui met devant les yeux ſon retour honteux, mais digne de l'adminiſtration qu'il terminoit. Il oppoſe au cortége nombreux, aux acclamations, à la joye publique, qui accompagnoient les proconſuls victorieux, & qui leur faiſoient goûter les prémices du triomphe, ce mépris, cet abandon général, qu'éprouva le gouverneur d'une province ſi féconde en lauriers pour tout autre que lui[66]: "Craignant," lui dit-il, "le jour & les regards des hommes,

Digitized by Google

" vous avez congédié vos licteurs à la porte *Cœlimontana.*" — " Vous vous trompez," interrompit Piſon, avec une effronterie aſſez ſotte, " je ſuis entré par la " porte *Eſquiline.*"—" Peu m'importe," répondit l'orateur, " pourvu que ce ne ſoit pas par la porte triom- " phale, porte qui a toujours été ouverte à vos pré- " déceſſeurs."—La conſéquence eſt facile: les triomphateurs avoient une porte qui ne s'ouvroit que pour eux. Cette inſtitution qui relevoit la dignité du triomphe, en le diſtinguant encore mieux d'un retour ordinaire, n'étoit pas indigne de la politique Romaine qui ſavoit que rien n'eſt indifférent, lorſqu'il faut parler à l'imagination des peuples. Le témoignage de Cicéron me prouve que cet uſage étoit établi de ſon temps, & la nature même des choſes me perſuade qu'il étoit très-ancien. Ce n'eſt pas dans un ſiècle éclairé, qu'on oſe inſtituer des uſages qui ne ſont reſpectables que par leur but. Le peuple qui ſuit avec reſpect la ſageſſe de ſes ancêtres, mépriſeroit celle de ſes contemporains, & n'enviſageroit ces inſtitutions que du côté où elles pourroient ſe prêter au ridicule. Romulus d'ailleurs qui inſtitua le triomphe, donna l'exemple du lieu qu'il choiſit pour dépoſer ſes trophées, & du chemin qu'il ſuivit pour y monter. Tous les ſiècles l'ont imité. Tous les triomphateurs ſont venus adorer le Jupiter du capitole. J'oſe penſer qu'ils ont également ſuivi la route qu'il leur avoit tracée, & qui à du prendre à leurs yeux un caractère ſacré. Qui eut oſé le premier changer la marche de cette ancienne proceſſion, mépriſer une autorité qui ſe fortifioit en vieilliſſant, & déſerter les veſtiges du fondateur de Rome & du triomphe?

Digitized by Google

Et par quel motif les auroit-il déſerté, lorſque cette ſeule autorité pouvoit déterminer un choix indifférent en lui-même ? S'il étoit trouvé parmi les triomphateurs, ce caractère ſi ſingulier parmi les hommes, qui mépriſe les anciennes cérémonies, lorſqu'elles flattent les intérêts de notre gloire, le ſénat ſe ſeroit-il prêté à ſon caprice ? Auroit-il ſubſtitué à une autorité ancienne & révérée, un changement ſans poids & ſans motif ? Romulus lui-même, qui choiſit le Mont Capitolin comme un lieu

Religione patrum, & ſævâ formidine ſacrum,

ſuivit ſans doute le chemin le plus naturel & le plus commode dans ſon retour de Cenine. La diverſité des auteurs à l'égard de cette ville, nous donne une idée générale de ſa ſituation. Les uns la placent parmi les Sabins, les autres parmi les Latins ; ce qui me perſuade qu'elle ſe trouvoit dans cette liſière des deux bords de l'Anio, où les colonies des deux nations étoient entremêlées au point de ſe confondre [*]. Les routes différentes qu'on pourroit tirer de ce canton ſe réuniſſoient dans le Champ de Mars. Le côté du Mont Capitolin, qui y eſt oppoſé, a toujours été juſqu'aux derniers temps, rude & preſque inacceſſible. Romulus a du le tourner, ou par le vallon entre le Quirinal & le Capitole, ou par la plaine entre celui-ci & le Tybre. La porte que nous cherchons devroit être dans l'un ou dans l'autre. Un enchaînement de conjectures m'a conduit à cette concluſion ; c'eſt aux faits ſeuls à la juſtifier [*]. Parmi les honneurs extraordinaires qu'on deſtinoit à la mémoire d'Au-

Digitized by Google

guſte, on propoſa que ſon enterrement ſortiroit par la porte triomphale. On ſavoit cependant que ſon ſépulcre étoit déterminé. Tous les citoyens avoient devant les yeux ce ſuperbe mauſolée qui avoit déjà reçu une partie de ſa famille. Celui-ci étoit placé dans le Champ de Mars. La porte triomphale doit ſe trouver du même côté de la ville.

Avec ces notions préliminaires, il n'eſt pas difficile de ſuivre la marche des triomphes, & ſur-tout de ceux de Paul Emile, & de Veſpaſien. Ce dernier, après avoir paſſé la nuit dans le temple d'Iſis, vint à la rencontre du ſénat qui l'attendoit dans le portique Octavien. Ces deux circonſtances nous fixent au Champ de Mars, & nous approchent même du théâtre de Marcellus. Au triomphe de Paul Emile, le peuple éleva des échaffauds dans les cirques, pour y voir paſſer la pompe. Elle pourſuivoit donc ſa marche au travers le cirque de Flaminius, & celui connu ſous le nom de *Maximus*. Enfin Horace s'applaudit déjà dans l'eſpérance de voir un jour des Bretons enchaînés deſcendre la *Via Sacra*. Le mot *deſcendre*, combiné avec la ſuppoſition que la porte triomphale étoit du côté du Champ de Mars, nous trace la route entière des triomphateurs. Ici je n'ai pu que ſuivre le Père Donati en l'abrégeant [71]. Cet habile antiquaire a traité cette queſtion avec un goût & un ſavoir qui ont ſu diſſiper preſque toutes ces difficultés.

On peut donc ſuppoſer avec vraiſemblance, que les triomphateurs, après avoir raſſemblé tout leur cortége dans une place ouverte, telle que les *Equiria*, ou le Champ de Mars proprement dit, devant le mauſolée d'Auguſte, paſſoient par le cirque de Flami-

Digitized by Google

nius, pour entrer dans la ville par la porte triomphale, entre le capitole & le Tybre ; qu'après avoir passé le *Velabrum* ils traversoient le Grand Cirque dans toute sa longueur, & qu'ils achevoient le tour du Mont Palatin, en descendant par la *Via Sacra* dans le *Forum*, pour monter ensuite au capitole par ce chemin qu'on appelloit *Clivus Capitolinus*, & qui commençoit à l'arc de Septime Sévère. Cette hypothèse appuyée, comme nous l'avons vu sur des témoignages formels de l'antiquité, embrasse encore toutes les convenances que nous pouvons y désirer. Romulus (pour reprendre notre première idée) ne pouvant guères traverser sa nouvelle colonie, qui n'occupoit alors que le sommet escarpé du Palatin, aura du moins voulu en faire le tour, pour étaler aux yeux des citoyens les monumens de sa première victoire. Dans la suite, lorsque la ville embrassoit les sept collines, cette procession passoit dans les quartiers les plus considérables & les mieux peuplés. Une foule innombrable, assise à son aise dans les cirques & dans les portiques du Forum, la voyoit passer devant ses yeux ; & il y avoit peu d'habitans du Palatin, & d'un côté de l'Esquilin & de l'Aventin, qui ne la vissent dans l'éloignement depuis les toits des maisons & des temples. On y trouve encore des arcs de triomphe de plusieurs des empereurs qui ont en effet triomphé, tels que Constantin, Titus & Septime. Il est difficile à la vérité de se faire une idée exacte du procédé du sénat à cet égard. Je croirois assez qu'après avoir décoré le chemin du triomphe, d'arcs de bois qui n'étoient que pour l'occasion, il choisissoit souvent, pour les éterniser en pierre ou en

Digitized by Google

marbre, quelqu'endroit qui n'étoit pas déjà trop rempli de ces monumens. A l'égard des princes qui n'avoient jamais triomphé, leur volonté, le goût du ſénat, ou quelque circonſtance particulière, décidoit ſeuls du lieu, où s'élevoient ces preuves éternelles de leur vanité, & de la baſſeſſe des Romains.

Je ne crains pas ici de m'oppoſer ſeul à l'autorité réunie de Nardini & de Donati [72]. Ils diffèrent à la vérité ſur la ſituation de la porte triomphale. Celui-ci la place entre le capitole & la rivière; celui-là détermine ſon emplacement entre le Quirinal & le Capitole; mais ils s'accordent à ſéparer la porte Flaminia de la porte des triomphes, & à reléguer l'une dans l'endroit d'où ils ont exclu l'autre; au lieu que la proximité de ces deux portes, me paroit un point eſſentiel à toute hypothèſe vraiſemblable. Je pourrois me contenter de faire combattre ces deux antiquaires, laiſſer prouver à Nardini que la porte *Flaminia* (la même que la *Flumentana*) étoit par conſéquent dans le voiſinage de la rivière, & à Donati que la porte triomphale étoit entre le Capitole & le Tybre, & tirer une concluſion générale de leurs preuves partielles. Mais j'aime encore mieux en appeler à ces vraiſemblances ſimples, mais plus convaincantes, qu'à tout l'étalage d'une vaine érudition. Je vois clairement, 1. Qu'on a du ménager à un des chemins les plus fréquentés, un abord libre, & qui communiquât facilement aux quartiers & aux édifices les plus conſidérables. 2. Que le triomphe a du pareillement s'approcher de la ville par la route la plus célèbre, & au milieu des édifices les plus connus.

Je

Je ne change rien à cette supposition en la renversant. Si le chemin du triomphe a été celui de Romulus, la vanité des censeurs n'aura rien épargné pour le décorer d'une manière digne de sa destination. 3. Que la porte triomphale ne s'ouvrant qu'aux triomphateurs, en demandoit une autre à côté d'elle, pour recevoir cette foule innombrable qui se rendoit à Rome par le chemin des triomphes, que je confonds à l'exemple de Martial, avec celui de Flaminius [74]. Comparons sur ces principes les deux endroits où l'on peut placer les portes triomphale & Flaminienne. Dans l'un je trouve les plus anciens bâtimens du Champ de Mars, & le commencement du Faubourg, qui s'étendoit déjà hors de la porte Carmentale dans le sixième siècle de Rome, le théâtre de Marcellus, plusieurs temples, & parmi ces temples celui de Bellone, où les Généraux assembloient le sénat pour y solliciter le triomphe, le portique d'Octave & le cirque de Flaminius, où Lucullus distribua la donative & les récompenses militaires. Dans l'autre, je ne vois presque rien plus ancien que le siècle de Trajan, lorsque ce prince coupa une partie du Quirinal, élargit le vallon entre cette montagne & le capitole, & l'orna d'un *forum* magnifique. Il étoit très-naturel qu'on tirât bientôt de la *Via Flaminia* une nouvelle rue, à laquelle on donna le nom de *Via Lata.* Pourquoi dissimuler ici une conjecture sur la porte triomphale, qui m'a paru revêtue de plusieurs caractères de vraisemblance ? Je pense que cette porte n'étoit point différente du fameux *Janus Geminus*, appellé souvent Temple de Janus, dont les portes ouvertes ou fermées servoient, depuis l'institution de Numa,

Digitized by Google

à désigner la paix & la guerre. Voici quelques uns des caractères qui m'ont fait goûter une idée qui a d'abord un air de paradoxe. 1. Parmi les obscurités qu'on a trouvées, ou qu'on a cru trouver dans les anciens au sujet du *Janus*, je choisirai pour mon guide ce Varron qui a mérité des Romains, contemporains de Cicéron, l'éloge de les avoir comme introduits dans leur propre ville. Cet antiquaire décrit le *Janus*, lorsqu'il parle des portes de la Rome de Romulus : *Tertia Janualis dicta ab Jano, & ideo ibi positum Jani signum, & ejus institutum a Numa Pompilio, ut scribit in annalibus L. Piso, ut sit clausa semper, nisi cum bellum sit.* — On sait que l'enceinte de Romulus, en s'étendant de tous les autres côtés, demeura toujours la même vers le Capitole & le Tybre; & les expressions de Varron se rapportent assez clairement à une porte qui subsistoit encore de son temps, ou du moins de celui de Pison. C'est encore l'idée que nous puisons dans les auteurs les plus exacts de l'antiquité. Je connois trop le danger des propositions exclusives, pour assurer que l'expression, *Temple de Janus*, n'est point en usage parmi les écrivains des bons siècles; mais je vois que Tite Live, Horace, Suetone & Pline [74], le désignent toujours par la dénomination simple & propre de *Janus Geminus*, ou de *Janus Quirini*, ou *Quirinus*. Virgile, qui décrit tous les anciens usages avec le feu d'un poëte, & la précision d'un antiquaire, a introduit parmi ses Latins cette ancienne institution. Il n'y employe jamais le mot *temple*, dans le temps qu'il décrit ces portes de la guerre.

Digitized by Google

Sunt geminæ belli portæ, (ſic nomine dicunt,)
Religione ſacræ & ſævi formidine Martis:
Centum ærei claudunt vectes, æternaque ferri
Robora: nec cuſtos abſiſtit limine Janus".

Tout réveille ici l'idée d'une arcade, telle que les portes des villes, fermée des deux côtés par des portes de bronze, & conſacrée par la ſtatue de Janus, placée peut-être dans une niche dans la muraille. Si les modernes ont voulu faire du *Janus Geminus*, un temple célèbre, leur peu d'exactitude ne m'empêchera pas de le rappeler à ſon idée primitive, qui s'accorde très-bien avec les expreſſions de Varron. Le Janus & la porte triomphale ont du être des portes de la même enceinte. J'en conclus ſeulement que leur identité n'a rien d'impoſſible. 2. Pour changer cette poſſibilité en vraiſemblance, il faut rapprocher les objets, & fixer la ſituation du *Janus Geminus*. Selon Tite Live", Numa Pompilius inſtitua le *Janus* à l'extrémité inférieure de l'*Argiletum*, pour être l'indice de la guerre & de la paix. Nous ſavons en général que l'*Argiletum*, qui n'a rien d'incertain que ſon étymologie, étoit ſitué au pied de la roche Tarpeïenne peu éloignée du Tybre"; & Servius le détermine encore mieux par ſon voiſinage du théâtre de Marcellus. La porte des triomphes & le *Janus Geminus* ſe trouveront également dans cette petite partie de l'enceinte, qui s'étend de la roche Tarpeïenne à la rivière. Nous ſommes déjà obligés d'y placer trois portes, la *Flumentana* ou *Flaminia* auprès de la rivière, la *Carmentale*, au pied des rochers, & la *Triomphale*, qui ſe trouveroit ainſi au milieu des deux autres. Dans une étendue de cent toiſes", hériſſée de tours, eſt-il fort naturel de ſuppoſer une quatrième porte? Ne

Digitized by Google

ſe ſent-on pas porté à confondre cette quatrième avec une des trois prémières? Cette idée du Janus dans l'Argiletum, formellement énoncée par Tite Live & Servius, & très conforme à Varron, n'éprouve de difficulté que dans l'autorité de Procope [7], qui place le Temple de Janus vis-à-vis du Capitole, & au milieu du Forum. Mais ce même Procope ne détermine point que ce temple fut le *Janus Geminus*; & en tout cas, j'aimerois mieux rejeter l'autorité d'un ſoldat du ſixième ſiècle, qui décrit un monument qui n'exiſtoit déjà plus, que de ſuppoſer avec Nardini [8], qu'il y avoit deux *Jani*, indices de la paix & de la guerre; l'un l'ancienne *Porta Janualis* que Numa convertit en temple; l'autre un temple qu'il conſtruiſit dans l'*Argiletum*. Ces deux Janus ſont inconnus à toute l'antiquité, & Varron poſe en fait, ce que Tite Live inſinue aſſez clairement, que Numa inſtitua un nouvel uſage, ſans conſtruire un nouvel édifice. 3. Les portes de la guerre & celle du triomphe étoient donc ſi près l'une de l'autre, qu'il eſt difficile de les diſtinguer; mais un autre caractère ſingulier qu'elles poſſédoient en commun, me diſpoſe encore à les confondre. C'eſt celui d'être conſacrées par l'opinion publique, & les cérémonies de la religion. Dans la diſcipline Etruſque, [9] les murailles étoient ſacrées, mais les portes étoient profanes; & lorſqu'on traçoit le ſillon ſacré du *Pomœrium*, on interrompoit de temps en temps l'action de la charrue, pour ménager à la commodité de la ville ces ſorties néceſſaires pour les uſages vils & impurs, auxquels on les employoit ſi ſouvent. La porte des triomphes, deſtinée uniquement à introduire dans la ville la proceſſion la plus reſpectable de la religion, ne méritoit point d'être compriſe dans cette loi. Les

Digitized by Google

honneurs qu'on propoſa pour la mémoire d'Auguſte, me perſuadent qu'elle ne l'étoit pas [22]. On voit que Tibere fit réjeter ces propoſitions qui bleſſoient la loi de la religion, & que la propoſition de faire paſſer un corps mort par la porte triomphale, y parut auſſi contraire que de faire recueillir ſes os par les prêtres, & d'empiéter ſur les droits des dieux, en déterminant par la vie d'Auguſte la durée d'un ſiècle. C'étoit aux dieux à diſtribuer & à annoncer par des prodiges la durée de chaque période. 4. L'identité ſuppoſée des deux portes (dont la reſſemblance eſt auſſi marquée) explique parfaitement l'inſtitution de Numa, & la raiſon pourquoi la porte s'ouvroit avec la guerre, & ſe fermoit avec la paix. Les ſymboles contraires paroîtroient beaucoup plus naturels. Un abord libre & ouvert annonce la tranquillité de la ville. Ce n'eſt que lorſque la crainte & la défiance, précédées de la guerre contre les ennemis voiſins, ſe préſentent aux portes, qu'on ſonge à les fermer, & à employer chaque moyen de défenſe. Mais dans l'inſtitution de Numa, le conſul ouvroit les portes de la gloire avec celles de la guerre. Elles demeuroient ouvertes pour ce petit nombre de grands hommes qui s'étoient acquis le droit d'y entrer. Elles ſe fermoient, lorſque le retour de la paix avoit interrompu le chemin des triomphes. Les Romains ne l'ont que rarement interrompu. L'exercice de cette fonction ne dépendoit pas ſeulement de la paix actuelle, dont la république a très ſouvent joui, mais encore de la diſpoſition du ſénat à l'entretenir, diſpoſition qu'il n'a éprouvée que ſous les regnes tranquilles de Numa & d'Auguſte, & dans cet état d'épuiſement qui ſuivit la première guerre Punique.

Digitized by Google

Sur le SPECTACLE.

IL faut s'arrêter. Ce chapitre menace de devenir un volume. Renvoyons aux antiquaires le soin de détailler le spectacle du triomphe, les victimes, les sacrificateurs, les vases d'or & d'argent, & les couronnes. Je ne veux m'attacher qu'à une seule réflexion plus digne d'un philosophe, & qui distinguoit si avantageusement cette cérémonie, de ces pompes si vaines & si fatigantes qui n'inspirent que le mépris & l'ennui. Cette cérémonie rendoit les spectateurs eux-mêmes acteurs, en leur présentant des objets grands, réels, & qui ne pouvoient que les intéresser.

Les spectacles les plus brillans des cours, les carousels de Louis XIV. ou les fêtes du Duc de Wirtemberg, prouvent toujours la magnificence, & souvent le goût du monarque. On peut quelquefois y jetter un coup d'œil, pour remarquer l'état des mœurs & les progrès des arts dans un siècle ou dans un pays; mais ce coup d'œil devient bientôt triste & languissant; je vois que ces frais immenses se terminent à rassasier la vanité, & à charmer les ennuis d'un seul homme; je vois des troupeaux de courtisans indifférens ou ennuyés, qui s'occupent tristement à masquer le dégoût sous les traits du plaisir. J'entends les cris plaintifs d'un peuple qui éprouva dans une chasse brillante, la désolation d'une province, & qui voit dans ces lambris dorés, les traces de cent chaumières écrasées sous le poids des impots, & je détourne les yeux avec horreur. Les cérémonies de la religion, lorsqu'elles se présentent au peuple avec un appareil imposant, doivent intéresser les spectateurs par les endroits les plus sensibles; mais pour éprouver leur influence complete-

Digitized by Google

ment, il faut recevoir avec foi le syſtême théologique ſur lequel elles ſont fondées, & ſe touver même dans cette diſpoſition d'eſprit, qui ouvre l'ame aux craintes de la ſuperſtition. Si ces cérémonies n'excitent pas le reſpect, on les envisage avec le mépris de la plus ridicule pantomime.

Dans les triomphes tout étoit grand & intéreſſant. Pour éprouver les ſenſations qu'ils excitoient, il ſuffiſoit d'être homme & Romain. Le citoyen ſpectateur voyoit l'image, dirai-je ou la realité de la gloire de ſa république. Les tréſors qui paſſoient devant ſes yeux, les monumens les plus précieux des arts, les dépouilles ſanglantes des ennemies, lui retraçoient le tableau fidelle de la guerre, l'inſtruiſoient de l'importance de la conquête. Un langage muet, mais facile, lui racontoit les dangers & la valeur de ſes compatriotes; des ſymboles choiſis avec goût, expoſoient ſans peine les villes, les rivières, les montagnes, théâtre des exploits des Romains, & juſqu'aux dieux des nations qu'ils avoient ſoumis au Jupiter du Capitole. L'orgueil la curioſité, la dévotion, que des faveurs ſi récentes & ſi ſenſibles portoient juſqu'au fanatiſme, ſe confondoient en un ſentiment fort & dominant. Quelquefois une paſſion plus tendre s'inſinuoit dans ſon ame, lorſqu'il voyoit ſon fils, ſon frère, au ſon ami, qui ſuivoit le char de triomphe échappé aux périls de la guerre, & couronné des récompenſes de ſa valeur. La gloire du Général lui même ne ſe bornoit point à ſa famille, ni à ſes amis. Elle s'étendoit à chaque citoyen qui ſe réjouiſſoit de la nouvelle dignité qu'elle répandoit ſur le nom Romain, & qui ſe ſouvenoit peut-être qu'il avoit lui même donné ſon ſuffrage, pour élever au conſulat ce grand homme

Digitized by Google

dont sa pénétration avoit démêlé le mérite, & que son désintéressement avoit préféré à tous ses émules.

Lorsque le citoyen jetoit un regard sur les rois vaincus, qu'on traînoit devant le char du vainqueur, son orgueil triomphoit en même temps de ces rois & de l'humanité outragée. Si un sentiment de pitié perçoit à travers ses fiers préjugés, s'ils s'attendrissoit sur la chute du monarque, ou sur l'innocence de ses enfans qui sentoient à peine ce qu'ils avoient perdu, il étoit payé de ses larmes par cette sensation délicieuse que la nature a su y attacher.

On ne connoît que trop le sort infortuné de ces princes; victimes de la raison d'état, & de l'orgueil Romain, ils ne terminoient une captivité honteuse, que par une mort infame, qu'on n'avoit rétardée que pour les avilir encore mieux par le spectacle du triomphe. Je trouve cependant dans la conduite des Romains à cet égard, une bizarrerie assez difficile à expliquer. En voici un exemple singulier. Après la conquête de la Macédoine & le triomphe de Paul Emile, le sénat relégua Persée à Alba Facetia, dans le pays des Marses; il lui procura toutes les douceurs qui peuvent se séparer de la liberté, & après sa mort il lui fit des funérailles publiques & honorables: traitement bien différent de celui qu'éprouva le malheureux Jugurtha, qui expira dans un cachot, après avoir ressenti tous les tourmens de la faim & du désespoir; tourmens d'autant plus horribles que l'ame abandonnée à elle même, n'est point soutenue par l'espérance de la gloire, la présence des spectateurs, & l'appareil même de ces supplices, qui la fortifie en l'effrayant. Pourquoi cette différence dans le sort de ces deux princes? L'un & l'autre, ennemis jurés du

Digitized by Google

nom Romain, étoient teints du ſang d'un frère ami de la république. A ces crimes Perſée avoit ajouté l'aſſaſſinat d'un roi allié du ſénat, & l'entrepriſe d'empoiſonner les ambaſſadeurs de Rome. Mais Perſée étoit un monument de la vertu des Romains, qui revoyoient avec plaiſir tous les veſtiges d'une guerre auſſi glorieuſe, pendant qu'ils auroient voulu enſevelir avec Jugurtha la mémoire de leur honte. Les légions Romaines envoyées ſous le joug, les conſuls, les ambaſſadeurs, le ſénat entier, corrompus par ce prince, toute la turpitude de la république dévoilée à l'univers : voilà les forfaits de Jugurtha, & ceux que Rome ne pouvoit jamais lui pardonner. à ROME, le 13 Décembre 1764.

N° VIII.

à ROME, le 29 Novembre 1764.

J'AI eu entre les mains un *MS. de l'Abbé Gio Vicenzo Gravina*, qui appartient à M. Lumſden, gentilhomme Anglois, & ami de M. Byers qui me l'a procuré. Il eſt intitulé *Del Governo Civile di Roma* ; *in 4to. pp.* 76 ; & traite principalement des révolutions qu'a éprouvé cette ville depuis la chute de l'empire Romain ; ſujet qui m'intéreſſe beaucoup. Cet ouvrage eſt un abrégé très bien fait ; mais, à dire vrai, ce n'eſt qu'un abrégé. L'auteur n'a point approfondi ſon ſujet, il n'a point fouillé dans les archives. Il cite rarement, & ne cite que les auteurs très connus, tels que Baronius, Blondus, ou Sigonius. Détachons cependant, ſans ſuite & ſans méthode, quelques circonſtances dont je dois la connoiſſance à cet ouvrage.

Après la fondation de Conſtantinople, la nouvelle Rome cédoit par tout le pas à ſa ſœur ainée [p. 7.] Le conſul pour l'Occident paſſoit devant celui de l'Orient. — *Procope Hiſtoire Secrete.*

Digitized by Google

M. Gravina adopte les donations de Pepin & de Charlemagne [p. 8.]; mais dans ſon ſyſtème ces princes donnèrent le duché de Rome & l'exarchat de Ravenne aux Papes, comme aux chefs du ſénat & de la république Romaine, ſouverains légitimes de l'Italie pendant la vacance de l'empire.

Dans le ſoulévement des Romains contre le Roi Hugues & Marozia [p. 13, 14.], ils établirent leur gouvernement ancien des deux conſuls annuels & des tribuns. Le jeune Alberic fut un des premiers conſuls. Gravina cite Blondus; mais Muratori, qui place cet événement en 932 au lieu de 928, ne parle point de conſuls. Je ſuis cependant très-porté à y ajouter foi. Ils ont été certainement rétablis vers ce temps là.

M. Gravina penſe qu'Othon III. abolit le conſulat en 995 [p. 21.], après la mort de Creſcence. La choſe paroîtroit vraiſemblable; mais il ne cite perſonne; & l'on a des preuves que le conſuls ſubſiſtoient immédiatement après, auſſi bien que dans le ſiècle ſuivant.

Innocent III. reçut l'hommage du préfet de Rome [p. 43, 44.], & lui donna l'inveſtiture de ſon emploi. *Sigon. de Regn. Ital.* — A la prière du peuple il créa cinquante ſénateurs pour gouverner la ville; mais comme ils abusèrent extrêmement de leur pouvoir, ils les réduiſit à un ſeul, établi pour rendre la juſtice. *Cantilius de Romana Hiſtoria à Carlo Magno.*

Sous le pontificat de Martin IV. les Orſini, pour ſe venger de l'affront qu'ils avoient reçu des Annibaldeſi (qui les avoient chaſſés de Viterbe, après la mort de leur oncle Nicolas III.), entrèrent à main armée dans Rome qu'ils remplirent de maſſacres & d'incendies [p. 55, 56]. Ils brulèrent alors ces anciens édifices ſur la deſcente du Mont Capitolin, dont nous voyons encore les ruines.

Digitized by Google

OUTLINES

OF THE

HISTORY OF THE WORLD.

The NINTH CENTURY. 300—900.

THE more civilized part of the globe was divided between the Chriſtians and the Mahometans; the former under two emperors, the latter under two caliphs. 1. The newly-erected empire of the Franks extended over France, Germany, and Italy, and even the Chriſtian princes of Britain and the mountains of Spain reſpected the power and dignity of Charlemagne. 2. The empire of the Greeks, or as they vainly ſtyled it, of the Romans, had preſerved only Macedonia, Thrace, and Aſia Minor. 3. The caliphs of the houſe of Ommiyah reigned in Spain. 4. Africa, Egypt, Syria, Arabia, and Perſia, were ſubject to the Abaſſides. Whatever lay beyond the limits of theſe four empires was ſtill pagan, and, excepting China, ſtill barbarous.

The overgrown monarchy of the Abaſſides ſoon declined. The powerful viceroys of great and diſtant provinces gradually uſurped the prerogatives, though they ſtill reſpected the dignity of the caliph. The reigns of Al Raſhid, Al Mamûn, and Al Mo- 776—809.
taſſem were, however, wiſe and proſperous: but 813—833.
their feeble ſucceſſors, immerſed in the luxury of 833—841.

Digitized by Google

the ſeraglio, reſigned the guard of their throne and perſon to a body of Turkiſh mercenaries, who, as their intereſt or paſſions might dictate, depoſed,
866—869. maſſacred, and created the lieutenants of the prophet.
870. At length they began to experience the dire effects of
892. the enthuſiaſm to which they owed their grandeur. A ſect of deſperate fanatics, called Karmathians, diſturbed Irack and Arabia. The aſſaſſins of Syria, ſo much dreaded during the cruſades, were the laſt remains of them.

The ruin of the French empire was more precipitate and attended with greater calamities. It is chiefly to be aſcribed to the fierce ſpirit of the Franks, unable to ſupport either an arbitrary or a legal government;
814—840. to the incapacity of Lewis the Debonnaire, and to
841. the ambition of his four ſons, who, in one battle, deſtroyed a hundred thouſand of their ſubjects. The dignity of the throne and blood of Charlemagne was eclipſed, as every prince divided his dominions among his children; and the ſpirit of union was irre-
875. coverably loſt. Charles the Bald diſgraced the imperial purple by acknowledging that he held it from the favor of his ſubject the biſhop of Rome. Another Charles, as unworthy as the former, was depoſed by his ſubjects, and the vacant empire uſurped by the kings of France, of Burgundy, of Arles, of Germany, and of Italy, all ſtrangers to the family of Charlemagne. The dukes and the counts who had ſerved their ambition, converted their governments into hereditary poſſeſſions, which they ſhared among their barons, and theſe again among their followers; the ſuperior ſtill reſerving the faith,

Digitized by Google

homage, and military ſervice of his vaſſal. The people, both of the cities and country, was reduced to a ſtate of ſlavery. The clergy ſometimes imitated, and ſometimes moderated the tyranny of the military order.

In the mean while the Normans from the North, the Hungarians from the Eaſt, and the Arabs, or Saracens, from the South, aſſaulted this defenceleſs empire on every ſide. Rome and Paris were beſieged, 849.
and theſe invaders often met each other in the centre of the ruined provinces. The Normans eſpecially, 885.
animated by the Saxons, great numbers of whom had retired into Scandinavia to eſcape the bloody baptiſm of Charlemagne, inflicted a dreadful revenge on the perſons and property of the Chriſtian prieſts.

The union of the Saxon heptarchy was effected by Egbert, king of the Weſt Saxons, who had been trained to arms and policy in the ſchool of Charlemagne; but it was ſcarcely yet cemented, when England experienced the ſame calamities as the Continent from the Danes or Normans. They were with much difficulty expelled, or ſubdued, by the victories of Alfred. Amidſt the deepeſt gloom of barbariſm, the virtue of Antoninus, the learning and valor of Cæſar, and the legiſlative genius of Lycurgus, ſhone forth united in that patriot king. Several of his inſtitutions have ſurvived the Norman conqueſt, and contributed to form the Engliſh conſtitution.

The Arabs, whether ſubject to the houſe of Abbas or to that of Ommiyah, formed but one people. The Chriſtians of the weſtern and eaſtern empires had ſcarcely any common reſemblance, except of religious

Digitized by Google

ſuperſtition. The Franks had almoſt forgotten to read or write, in the moſt literal ſenſe of theſe words. The Greeks preſerved their ancient authors without attempting to imitate them. But the Arabs were poets and philoſophers; bewildered themſelves very ingeniouſly in the maze of metaphyſics, and improved the more uſeful ſciences of phyſic, aſtronomy, and the mathematics. The arts, which miniſter to the convenience and luxury of life, were known only in the Eaſt, and at Conſtantinople.

From theſe arts the Arabs derived their ſplendor, and the Greeks their exiſtence. A people without valor or diſcipline, and a throne perpetually ſtained with blood and occupied by weak princes, could not long have withſtood the numerous enemies which on every ſide ſurrounded them. Conſtantinople alone, attracting by its ſituation and induſtry the commerce of Europe and Aſia, ſupplied the abſolute monarch with an inexhauſtible ſource of wealth and power.

The TENTH CENTURY.

900-1000.

898—987. OUT of reſpect to Charlemagne's memory, Charles the Simple and his deſcendants to the third generation, were permitted to hold the crown of France: but it was a crown without either power or ſplendor. Italy, with the imperial dignity; Germany, with the neighbouring provinces of Lorraine, Alſace, Franche-Comté, Dauphiné, and Provence, were ſeparated from the French monarchy. The laſt Carlovingian princes, reduced to the city of Laon,

Digitized by Google

beheld the misery of their country, and the wars among their great vassals. Of these the most powerful were the dukes of France, of Normandy, of Burgundy, and of Acquitain; the counts of Flanders, of Champagne, and of Thoulouse. Rollo, the first duke of Normandy, acquired that fertile province by conquest and by treaty: his barbarian followers readily adopted the French manners, religion, and language. Hugh Capet, duke of France, and count of Paris and Orleans, wrested from the last of the Carlovingians the sceptre, which still remains in the hands of his posterity: but his new regal title scarcely gave him any authority over his *peers*, and his ample fiefs composed a very inconsiderable kingdom. 912. 987—996. 987.

The Germans, freed from the French yoke, elected for their king Conrad duke of Franconia, and after him a line of Saxon princes. Henry the Fowler chastised the Hungarians, civilized his rude subjects, and he was the first founder of cities in the interior parts of Germany. His son, Otho the Great, passed the Alps, gave laws to Italy and to the popes, and for ever fixed the imperial dignity in the German nation. He imposed a tribute on the vanquished Danes and Bohemians, and since that time the King of Bohemia has acknowledged himself the first vassal of the German empire, which was treated with contempt by the Greeks, reluctantly submitted to by the Italians, but respected by the rest of Europe. The second and third Otho, son and grandson to the first, supported, though with less vigor and capacity, the claims which he transmitted to them. 918—936. 973—983. 983-1002.

Spain flourished under the happy government of

Digitized by Google

the Ommiades more than in any former or later period. Their capital, Cordova, is ſaid to have contained two hundred thouſand houſes, and the adjacent country twelve thouſand villages. The active genius of the Arabs was at once employed in war, ſcience, agriculture, manufactures, and commerce.

912—961. The annual revenue of the caliph Abdoubrahman III. exceeded ſix millions ſterling, and probably ſurpaſſed

976-1006. that of all the Chriſtian kings united. Under the reign of his grandſon, the viziers became maſters of the palace, and the governors of their provinces.

The Chriſtian princes of Gothic or Gaſcon extraction, who had maintained their independence in the Pyrenean and Auſtrean mountains, and of whom the king of Leon was the moſt conſiderable, prepared to take advantage of the inteſtine diviſions of the Mahometans.

A new empire aroſe in Africa. Obeidollah, who ſtyled himſelf the deſcendant and avenger of Ali, reduced under his obedience the whole country from the Atlantic ocean to the frontiers of Egypt, together with the iſland of Sicily; and founded the dynaſty of

969. the Fatimite caliphs. Moez Ledinilla, the fourth in deſcent and ſucceſſion from him, conquered Egypt and Syria, and built Grand Cairo on the banks of the Nile, which ſoon became one of the firſt cities of the world. But in proportion as the Fatimite caliphs extended their conqueſts towards the Eaſt, their weſtern dominions of Africa eſcaped from their yoke. In the mean while the Arabs of Mauritania, who ſtill retained their paſtoral life, ſpread the terror of their arms and the law of Mahomet among the negro nations in the interior parts of Africa. The

Digitized by Google

The empire of the Abaſſides was diſmembered by twenty dynaſties, Arabs, Turks, and Perſians. The caliph of Bagdad, a priſoner in his palace, enjoyed the vain honor of being named firſt in the public prayers, and of granting the inveſtiture of his provinces to every fortunate uſurper. The Greeks ſeized the favorable opportunity, recovered Antioch, and once more extended their power as far as the banks of the Euphrates. 936.

As England formed a ſeparate world, which maintained very little intercourſe with other nations, it may be reſerved for the laſt place. Edward the elder and Athelſtan inherited the military virtues of Alfred. The great grandſon of that prince, Edgar, is celebrated by the monks for his profuſe devotion to their order; and by rational men, for the attention he gave to the natural ſtrength of his kingdom, a maritime power. The Danes, who ſince the time of Alfred had reſpected the coaſts of England, renewed their attacks as ſoon as they diſcovered the weakneſs of young Ethelred, the ſon of Edgar. 900—924. 924—940. 959—975.

While the Muſulmans, notwithſtanding their inteſtine troubles, preſerved the light of ſcience, Europe ſunk ſtill deeper into ignorance, barbariſm, and ſuperſtition. The Benedictine abbeys, though they nurſed the laſt of theſe monſters, oppoſed ſome faint reſiſtance againſt the two former. They tranſcribed ancient books, improved their lands, and opened an aſylum for the ſlaves of feudal tyranny, which had every where erected fortified caſtles on the ruins of cities and villages. The inhabitants of the rocks of Genoa, and of the marſhes of Venice, began to ſeek, 978—1016.

Digitized by Google

firſt a ſubſiſtence, and ſoon afterwards wealth and power, in the uſeful employments of trade and navigation.

The ELEVENTH CENTURY.

1000-1100. THE general hiſtory of this age may be comprehended under four great events. 1. The empire of the Turks in Aſia. 2. The diſputes between the emperors and the popes. 3. The conqueſt of England and Naples by the Normans; and, 4. The cruſades againſt the Mahometans.

1. Mahmud of Gaſna was the firſt prince, who, under the empire of the caliphs, aſſumed the title of Sultan. He reigned over the eaſtern parts of Perſia, and invaded the rich and peaceful nations of Hindoſtan, ſeveral of which bowed to his yoke, and to that of the Alcoran. As he had occaſion for great armies, he invited into his ſervice the tribe of Seljuk, one of the braveſt and moſt numerous among the Turks. They ſerved the father, but rebelled againſt
1031. the ſon. The ſeveral dynaſties of Perſia fell ſucceſſively before the ſword of Togrul Beg, their firſt
1038-1063. ſovereign. The feeble caliph of Bagdad was obliged
1005. to grant him the inveſtiture of his conqueſts, and to receive a Turk for his protector and his ſon in law.
1063-1072 Alp Arſlan, the ſucceſſor of Togrul, took the Emperor Romanus Diogenes priſoner in a great battle, and treated him with a generous courteſy that would
1080. have done honor to the moſt civilized nations. Aſia Minor, a part of the Greek empire, and Syria and Paleſtine, then ſubject to the caliphs of Egypt, were
1072-1092 ſubdued by the victorious Turks. The empire of

Digitized by Google

Malek Shah extended from India to the Helleſpont: his court was the ſeat of learning, juſtice, and magnificence. The Turks, who had adopted the religion and manners of the Arabs ſtudied to conceal from the nations of Aſia that they had changed their maſters.

2. The emperor Otho III. was ſucceeded by his couſin Henry II. ſurmaned, the Saint, becauſe he choſe to be the laſt of his family. The Franconian princes, Conrad the Salic, Henry III. and Henry IV, ſucceeded to the houſe of Saxony. Theſe emperors poſſeſſed as much power as was compatible with the feudal ſyſtem. Their great vaſſals were more accuſtomed to order and obedience than thoſe of France. They enjoyed a large domain and revenue in Germany. Italy, once the miſtreſs, and ſince the ſlave of the nations, was treated as a conquered country. The right of granting the inveſtiture of benefices, and even of the ſee of Rome, became in their hands an inexhauſtible ſource either of power or of profit. Gregory VII. a monk of a daring and obſtinate ſpirit, embraced the pretence of aboliſhing ſimony, and the opportunity of delivering himſelf and his ſucceſſors from an odious yoke. The emperor was excommunicated and depoſed, and theſe ſpiritual arms were ſeconded, either from intereſted or pious motives, by the Normans, by the Counteſs Matilda, by the princes of Germany, and even by the ſons of Henry. Though he defended himſelf with vigor, and was victorious in ſixty ſix battles, the church ſtill maintained the war with new reſources, and inflexible reſolution; and the Roman pontiff exalted his mitre above all the crowns in Europe.

1002-1024. 1024-1043. 1043-1056. 1056-1106. 1073-1085.

Digitized by Google

1016-1036. 3. In this century, England was twice ſubdued by foreign invaders. Sweyn the Dane ravaged the country; but his ſon Canute, who had embraced Chriſtianity, was acknowledged king by the nation, and ſhowed himſelf as mild in peace as he had been terrible in war. The dominion of the Danes expired
1042-1066. with the ſons of Canute, and Edward the Confeſſor aſcended without oppoſition the vacant throne. The more than doubtful teſtament of this weak prince, the laſt of the Saxon line, was however the beſt pretence with which William, the baſtard Duke of Nor-
1066. Octob. 14. mandy, could color his invaſion of England. In the deciſive battle of Haſtings, the valor of the Engliſh was unable to withſtand the flower of Europe's chivalry, led on by an experienced general, and ſupported by the thunder of a papal excommunica-
1066-1087. tion. William ſecured his conqueſt, at firſt by the moſt gentle, afterwards by the moſt violent meaſures. He attempted to aboliſh the laws and language of the Anglo-Saxons, and divided their country among the companions of his victory. Fourteen hundred manors, which he reſerved for the crown, formed an ample and independent revenue. Sixty thouſand knights were bound by duty and intereſt to ſupport the throne of their benefactor. The government was military; and a military government always verges towards deſpotiſm. The only compenſation which England received for ſo many calamities, was a ſyſtem of manners ſomewhat more poliſhed, and a more extenſive influence on the Continent. The power of Wil-
1087-1100. liam the Conqueror and of his ſon, William Rufus, eclipſed their ſovereigns the kings of France.

Digitized by Google

Robert, Henry I. and Philip I. the ſucceſſors of Hugh Capet in lineal deſcent, wanted both talents and opportunity to wreſt the prerogatives and provinces of their crown from the great vaſſals on whoſe uſurpations time had almoſt beſtowed a legal ſanction. 996—1031. 1031-1060. 1057-1108.

The Normans were at that time renowned in arms beyond all the European nations. A few private gentlemen of Normandy, who viſited the ſouthern parts of Italy as pilgrims, and ſerved there as mercenaries, ſoon formed themſelves into a little army of conquerors, and erected a formidable power on the ruins of the Greeks, the Arabs, and the Lombards. Robert Guiſcard the greateſt of their chiefs, who paſſed the Alps with only ſix horſemen and thirty foot, attained the honor of protecting Gregory VII. and of ſeeing both the emperors of the Weſt and of the Eaſt ſucceſſively fly before him. His vaſt projects againſt the latter of theſe empires were interrupted only by an untimely death. The devotion, or the policy of the Normans, engaged them to put their conqueſts under the protection of St. Peter; and, ſince that time, the kingdom of Naples has been a fief of the church of Rome. 1016. 1057-1085.

4. As ſoon as the caliphate of Spain was deſtroyed, the Chriſtians emerged from obſcurity, and in their turn attacked the Moors or Arabs now divided into twenty petty ſovereignties. While each Mahometan prince defended himſelf ſeparately, all were vanquiſhed, but the victory was long doubtful and bloody. Every diſtrict coſt a battle: every city a ſiege. The ſiege of Toledo laſted a year, and the 1038. 1085.

Digitized by Google

reputation of the Spaniſh general, celebrated in hiſtory and romance under the name of the Cid, attracted the braveſt knights of Italy and France to his
1065-1109. ſtandard. The dominions of his maſter, Alfonſo VI. comprehended both the Caſtiles, Leon, Biſcay, Aſtureas, and Gallicia. The Spaniſh princes of Navarre, Arragon, and Catalonia were ſtill confined
1072. between the Ebro and the Pyrenees. About the ſame time Count Roger, the Norman, brother of Robert Guiſcard, expelled the Arabs from the iſland of Sicily, and purſued them to the coaſt of Africa.

Theſe advantages were preludes to the great enterpriſe of the cruſades. When we recollect that arms and devotion were the ruling paſſions of the independent barons and their numerous followers, and that fame, riches, and Paradiſe were held forth as the ſure rewards of this holy warfare, we ſhall be the leſs ſurpriſed that more than a million of men inliſted under the banner of the Croſs. Of this undiſciplined multitude, the far greater part periſhed in Hungary and Aſia Minor. Godfrey of Bouillon, and the other Chriſtian leaders, arrived on the banks of the Jordan with only twenty thouſand foot and fifteen hundred
1099. horſe; but even this handful of warriors was ſufficient to recover the holy ſepulchre, and to eſtabliſh a feeble and tranſitory dominion over Jeruſalem, Antioch, Tripoli, and Edeſſa. The French and Normans had the greateſt ſhare in the folly and glory of the firſt cruſade, which rouſed Europe from its long and profound lethargy, and was productive of much unforeſeen benefit to the popes, the kings of France, and the commercial ſtates of Italy.

Digitized by Google

Denmark, Norway, Sweden, Poland, Bohemia, and Hungary adopted the Chriſtian, or rather Popiſh faith, a more civilized life, and the firſt rudiments of feudal policy. The converſion of Ruſſia was the work of the Greek church. The Sclavonian tribes on the coaſts of the Baltic, from the Elbe to the gulph of Finland, ſtill preſerved their ancient religion and ſavage independence.

The TWELFTH CENTURY. 1100-1200.

THE popes prevailed againſt their ancient ſovereigns the emperors of Germany, and deprived the unfortunate Henry IV. of his dominions, his reputation, his life, and the laſt honors of a grave. To eſcape a ſimilar fate, Henry V. reſigned the long-conteſted right of inveſtitures, which was gradually uſurped by the Roman pontiff. The clergy, inſtead of regaining their liberty, ſoon experienced a yoke, ſtill heavier when impoſed by one of their own order. The fictitious donation of Conſtantine, and the will of Matilda, were likewiſe aſſerted by the popes, but with leſs ſucceſs; and they found it eaſier to ſhake the thrones of other princes than to eſtabliſh their own temporal dominion. A jealous truce ſubſiſted between the church and empire during the reigns of Lothaire II. and Conrad III. the latter of whom was the firſt of the houſe of Swabia. The war was renewed between the emperor Frederic I. ſurnamed Barbaroſſa, and Pope Alexander III. each of whom pretended that the other was his creature and vaſſal. The cities of Lombardy, enriched by commerce and aſpiring to liberty, ranged themſelves under the papal banner. Though Frederic

1106.

1006-1125.

1121.

1125-1137.

1137-1152.

1152-1190.

Digitized by Google

maintained his lofty claims with the greateſt reſolution and ability; though he ſet up an anti-pope, marched ſix times into Italy, beſieged Rome, and levelled Milan with the ground, yet he was at laſt
1117. obliged to bend before the throne of Alexander, and confirm all the immunities of the Italian confederacy.

1190-1198. This emperor and his ſucceſſor Henry VI. were, however, dreaded and obeyed in Germany, now enlarged by the forced converſion of the Vandals of Mecklenburgh and Pomerania. In the north of Italy the Imperial authority was almoſt loſt: but in the ſouth, Henry VI. acquired the kingdom of the Two Sicilies, by marrying Conſtantia, the daughter of Roger I. who had united the Norman conqueſts, and
1130. aſſumed the regal title. A powerful party was unable to reſiſt the right and the arms of Henry, but he
1194. ſullied his victory with cruelty and avarice.

The kings of France ſtill remained the feeble heads of a great body. In private quarrels, the moſt inconſiderable baron was able to wage war againſt his
1108-1137. ſovereign: but when Lewis VI. aſſembled the national
1124. force againſt a foreign enemy, two hundred thouſand
1137-1180. men appeared under the banner of the Oriflamme. Lewis VII. was a prince of ſlender abilities, who loſt the great duchy of Aquitain by divorcing his wife
1180-1223. Eleanor on a jealous ſuſpicion. His miniſter Suger, and his ſon Philip Auguſtus, deſerve to be conſidered as the founders of the French monarchy. The former was an honeſt ſtateſman and a monk, without the prejudices of a convent. The fortune of the latter was equal to his genius.

1100-1135. In England the weak title of Henry I. youngeſt ſon

Digitized by Google

of the conqueror, his marriage with a Saxon princeſs, and above all the hand of time, gradually uniting the Normans and the Engliſh into one people, contributed to aboliſh the memory of the conqueſt, and to relax the chains of deſpotiſm. After the death of 1135-1154.
Henry, England was afflicted with a civil war between his daughter Matilda and his nephew Stephen, till at length the contending parties acknowledged Henry II. 1154-1189.
the ſon of Matilda, an active, powerful, and fortunate monarch. From his mother he inherited England and Normandy; from his father, Fulk Plantagenet, the counties of Anjou, Maine, and Touraine. By the marriage, which he moſt eagerly contracted with the repudiated Eleanor, he obtained the provinces of Aquitain and Poitou. He diſpoſed of the duchy of Brittany in favor of his third ſon Jeffrey. The king of Scotland did him homage, the Welch dreaded his power, and to the adventurous valor of ſome ſubjects 1171.
he was indebted for the ſovereignty of Ireland; a conqueſt at that time of little value, but which now contains more wealth and induſtry than the extenſive empire of Henry II. His reign was however diſturbed by the ambition, and ſtill more by the murder of 1170.
Becket; by the intrigues of the French king, and by the ingratitude of his ſons. Richard the Firſt, the 1189-1199.
ſecond of them, poſſeſſed only the perſonal courage 1199-1216.
of a ſoldier. John, the youngeſt, (who uſurped the crown in prejudice to his nephew Arthur, the ſon of Jeffrey,) was even devoid of that vulgar merit. The cruſade and captivity of Richard exhauſted England, and impoveriſhed the crown.

The Chriſtians of Spain acquired a manifeſt

Digitized by Google

ſuperiority over the Infidels. The kingdom of Caſtile was already a conſiderable power, and Alfonſo VIII.
1135. vainly ſtyled himſelf emperor of Spain. The little kingdom of Navarre ſtill remained among the Pyrenees; but the kings of Arragon (one of whom married
1162. the heireſs of Catalonia) deſcended from the mountains
1118. into the plain, took Saragoſſa, and carried their arms to the frontiers of Caſtile and Valentia. The progreſs of the kingdom of Portugal was ſtill more rapid. A prince of the houſe of France had received from
1139. Alfonſo VI. the city of *Porto Calle*, with the title of count; his ſucceſſor aſſumed that of king, took Liſbon, with the aſſiſtance of ſome Engliſh and Flemiſh cruſaders, and ſubdued the weſtern coaſt of Spain, from Gallicia to the Algarves. All theſe victories were attended with the greater difficulty and glory, as the Moors, both of Spain and Africa, were united under the empire of the Miramolins; in whom were revived the zeal, the valor, the learning, and the magnificence of the caliphs. Their capitals, Fez and Morocco, were ſuperior to any cities in Chriſtendom.

Each ſtate, unconnected with its neighbours, had its own revolutions; but the expeditions to Paleſtine were the common buſineſs of Europe. Though the ſermons of St. Bernard excited a ſecond cruſade more formidable than the firſt, the far greater part of the numerous armies which followed the emperor Conrad and Lewis VII. of France, periſhed by the artifices of the Greeks, and the arms of the Turks; and thoſe monarchs appeared in the Holy Land rather as pilgrims than as conquerors. The moſt dangerous

Digitized by Google

enemy of the Chriſtians was Saladin, who aboliſhed the Fatimite caliphs, and raiſed himſelf from a private ſtation to the ſovereignty of Egypt and Syria. Zeal and policy forbade him to ſuffer a Chriſtian kingdom in the heart of his dominions. Jeruſalem yielded to his arms, and the Chriſtians experienced a generous treatment, as unexpected as it was undeſerved. The news of this loſs filled Europe with ſhame, grief, and indignation. Suſpending their domeſtic quarrels, the military force of Germany, France, and England marched into the Eaſt, under their reſpective monarchs. Frederic Barbaroſſa died in Aſia Minor, in a career of uſeleſs victories. Philip Auguſtus, and Richard I. who preferred the ſafer but more expenſive method of tranſporting their troops by ſea, took the inconſiderable town St. John d'Acre after a ſiege of two years This third cruſade was followed by the death of Saladin, who left a name admired in Aſia, dreaded and eſteemed in Europe. 1171. 1187. 1189. 1191. 1193.

The provinces beyond the Tigris no longer obeyed the houſe of Seljuk. New princes (to uſe the Eaſtern expreſſion) had ariſen from duſt before their throne. A race of ſlaves, the governors, afterwards ſultans of Carizme, enriched by their favor, and ſpared by their clemency, deprived the laſt of theſe monarchs of his ſceptre and life. The caliphs of Bagdad, with a juſter title, had recovered their independence and the adjacent provinces of Irak. Two younger branches of the houſe of Seljuk ſtill reigned in Kerman and Aſia Minor. 1192. 1136-1160.

Under the feudal ſyſtem, the rights, natural as well as civil, of mankind, were enjoyed only by the nobles

Digitized by Google

and eccleſiaſtics, who ſcarcely formed the thouſandth part of the community. In this century they were gradually diffuſed among the body of the people. The cities of Italy acquired full liberty: the greater towns of Germany, England, France and Spain became legal corporations, and purchaſed immunities more or leſs conſiderable; even the peaſant began to be diſtinguiſhed from the reſt of the cattle on his lord's eſtate.

With the liberty of Europe its genius awoke; but the firſt efforts of its growing ſtrength were conſumed in vain and fruitleſs purſuits. Ignorance was ſucceeded by error. The civil and canon juriſprudence were blindly adopted, and laborioufly perverted Romances of chivalry, and monkiſh legends ſtill more fabulous, ſupplied the place of hiſtory The dreams of aſtrology were dignified with the name of aſtronomy. To diſcover the philoſopher's ſtone was the only end of chymiſtry. Superſtition, inſtead of flying before the light of true philoſophy, was involved in thicker darkneſs by the ſcholaſtic phantom which uſurped its honors. The two great ſources of knowledge, nature and antiquity, were neglected and forgotten.

1200-1300. ## The THIRTEENTH CENTURY.

WE may now contemplate two of the greateſt powers that have ever given laws to mankind; the one founded on force, the other on opinion: I mean the Tartar conquerors, and the Roman pontiffs.

The Moguls 1203. Birth-right, election, perſonal merit, force of arms, and ſome claims to a divine miſſion, inveſted Zingis

Digitized by Google

Khan with the abſolute command of all the Tartar and Mogul tribes. As ſoon as he had introduced a degree of order and diſcipline among his barbarous hoſt, he invaded the empire of China, took Pekin, 1211,
and ſubdued the northern provinces. From thence 1218.
he marched into Perſia againſt Mohammed, ſultan of Carizme. who, by putting to death the Mogul ambaſſadors, drew ruin on himſelf, his family, and his dominions. From the Jaxartes to the Tigris, nothing could withſtand the numbers and fury of the Moguls. Carizme, Bocara, Samarcand, &c. were levelled with the ground, and the rich provinces to the eaſt and to the ſouth of the Caſpian Sea were changed from a garden to a deſert. Zingis died loaded with the ſpoils 1227.
and curſes of Aſia. His ſucceſſors trod in the ſame paths of rapine and conqueſt. About the ſame time, 1234.
one army of Moguls completed the reduction of the northern empire of China, and penetrated to the fartheſt point of Corea, almoſt within ſight of the ſhores of Japan; a ſecond over-ran Ruſſia, Poland, and Hungary, threatened Conſtantinople, and won the battle of Lignitz in Sileſia; a third army took Bagdad, deſtroyed the empire of the caliphs, and laid waſte Aſia Minor and Syria The Mogul princes of 1258.
Perſia and the Weſtern Tartary long heſitated between the Goſpel and the Alcoran. Their converſion would have been of greater benefit to the church than all the cruſades; but at length they preferred the faith of Mahomet, and renounced all intercourſe with the 1292.
great Khan, who ſtill adhered to the worſhip of the 1273.
Dalai Lama. Cublai Khan, the grandſon and fourth ſucceſſor of Zingis, united, by the extinction of the

Digitized by Google

dynasty of the South, the whole Chinese monarchy with Eastern Tartary, adopted the laws and manners of the conquered people, encouraged the arts and artists of every nation, and is reckoned by the Chinese themselves among their best emperors.

The popes. The Roman pontiffs claimed an universal monarchy, temporal as well as spiritual; and maintained that all inferior powers, emperors, kings, and bishops, derived from the chair of St. Peter their
1198 1216. delegated authority. Of all the popes, none asserted these lofty pretensions with more spirit and success than Innocent III. By establishing the doctrine of Transubstantiation and the tribunal of the Inquisition, he obtained the two most memorable victories over the common sense and common rights of mankind. He reduced the schismatic Greeks, exterminated the Albigeois heretics, despoiled Raymond count of Thoulouse of his dominions, excommunicated two emperors, a king of France, and a king of England; the last of whom confessed himself the vassal and tributary of the see of Rome. Innocent reigned in Rome as the successor of Constantine, and in Naples as the natural guardian of young Frederic the son of Henry the Sixth; who, after Philip of Suabia and Otho IV., was acknowledged Emperor of Germany.

The empire. The superior abilities of Frederic II., his Italian
1215-1250. education, the Imperial sceptre, the kingdom of the Two Sicilies, and the vast possessions of the House of Suabia, rendered him formidable to the popes, who, unmindful of their accustomed policy, had rather assisted than checked his elevation. This fatal

Digitized by Google

error could be retrieved only by the deſtruction of the Houſe of Suabia, and the deſign was proſecuted during more than forty years with a conſtancy worthy of the ancient ſenate. The Roman pontiffs ſeized the firſt ground of diſpute, rejected all terms of peace, and convinced both their friends and their enemies that they were reſolved either to periſh or to conquer. The parties of the church and of the empire, under the Names of Guelphs and Ghibellins, divided and deſolated Italy. Amidſt this confuſion, Innocent IV. ſolemnly depoſed Frederic in the council of Lyons, and purſued that unfortunate monarch to the grave. After his deceaſe, the name of emperor was aſſumed for a ſhort time by his ſon Conrad IV., and the kingdom of Naples was defended by his baſtard Mainfroy, till the papal arms were intruſted to Charles count of Anjou, the brother of Lewis IX. Followed by the braveſt and moſt pious warriors of Chriſtendom, that active prince paſſed the Alps, and in a ſingle battle deprived Mainfroy of his ſceptre and his life. Conradin, the grandſon of Frederic, and the laſt of that unhappy line, loſt his head on a ſcaffold at Naples, after a brave, but unſucceſsful attempt to recover the throne of his anceſtors. His blood was ſoon revenged by the blood of eight thouſand French in the Sicilian veſpers, who fell the juſt victims of their licentious inſolence. A long and bloody quarrel commenced between the Houſe of Arragon, which was called by the oppreſſed people to the throne of Sicily, and the Houſe of Anjou, which ſtill remained in poſſeſſion of Naples.

1227-1268.

1245.

1250.

1266.

1268.

Digitized by Google

Italy. The free cities of Italy, now delivered from the German yoke, began to enjoy and to abuſe the bleſſings of wealth and liberty. Of a hundred independent republics, every one, except Venice, was deſtitute of a regular government, and torn by civil diſſenſions. The Guelphs and the Ghibellins, the nobles and the commons, contended for the ſovereignty of their country. The moſt trifling incident was ſufficient to produce a conſpiracy, a tumult, and a revolution. Among theſe troubles, the dark, inſidious, vindictive ſpirit of the Italians was gradually formed.

Germany. 1250-1272. In Germany, the death of Frederic II. was ſucceeded by a long anarchy. The prerogatives and domains of the emperors were uſurped by the great vaſſals. Every gentleman exerciſed round his caſtle a licentious independence; the cities were obliged to ſeek protection from their walls and confederacies; and from the Rhine and Danube to the Baltic the names of Peace and Juſtice were unknown. It was at length diſcovered, that without an appearance of union the Germanic body could not ſubſiſt. The great princes, who began to aſſume the title of *electors*, agreed to inveſt a firſt magiſtrate with the dignity, but not with the power, of their ancient emperors. Their jealous caution ſucceſſively fixed on Rodolph 1272-1291. count of Hapſburgh, and Adolph count of Naſſau, 1292-1298. whoſe fortune was far inferior to their birth and perſonal merit. The former, however, who was father of the Houſe of Auſtria, tranſmitted to his ſon Albert ſuch ample hereditary dominions, as enabled him to form a party againſt the emperor Adolph, to wreſt from

from him the ſceptre, and to diſplay that ambitious pride which has ever ſince been the characteriſtic of that family. 1298-1308.

The aggrandiſement of the French monarchy bore the appearance of an act of juſtice. Philip Auguſtus ſummoned John, king of England and peer of France, before the parliament of Paris, to juſtify himſelf of the murder of his nephew Arthur. The parliament puniſhed the contumacious vaſſal by the confiſcation of his fiefs, and the king executed the ſentence before the indignation of the other peers could ſubſide into a ſenſe of their common intereſt. Normandy, Anjou, Maine, and Poitou were united to the crown. Aquitain, or Guyenne, ſtill remained in the hands of the Engliſh. The victory of Philip over the empire was more ſplendid, but leſs uſeful. In the deciſive and well fought battle of Bovines, he defeated Otho IV. at the head of two hundred thouſand Germans. His navy threatened England; and his ſon Lewis, afterwards Lewis VIII., was for a time acknowledged king by the Engliſh nation. The reign of that prince was ſhort and inglorious: but France owes as much to the laws of Lewis IX. as to the arms of Philip Auguſtus his grandfather. Lewis IX., notwithſtanding he has been diſgraced by the title of Saint, poſſeſſed uncommon virtues and abilities. To aboliſh private hoſtilities and judicial combats; to introduce an uniform and equitable juriſprudence; to receive appeals from the barons' courts; to protect and extend the liberties of the people; to acquire the eſteem and confidence of his neighbours, were the honeſt arts of his wiſe policy.

France.

1180-1223.

1203.

1204.

1214.

1213.

1216.

1223-1226.

1226-1270.

Digitized by Google

Notwithſtanding his mad paſſion for the cruſades (the only blemiſh of this accompliſhed character),
1270-1285. he left his ſon, Philip III. ſurnamed the Bold, the
1271. moſt flouriſhing kingdom of Europe, which was ſoon augmented by the re-union of the rich county of Thouloufe. Philip III. was ſucceeded by his ſon
1285-1315. Philip IV. ſurnamed the Fair.

England. To break the fetters which had been forged at the Norman conqueſt was the great buſineſs of the Engliſh barons. John, whoſe misfortunes deſerve no pity, loſt his reputation and foreign power by
1215. his conteſts with Rome and France; and his domeſtic authority, by ſigning Magna Charta, which contains the rude outlines of Britiſh freedom. The
1216-1272. fifty-ſix years of his ſon Henry III. were a long minority; during which, the reins of government were ſucceſſively reſigned to foreign favorites, and uſurped by the turbulent barons, under their leader Simon
1258. de Montfort earl of Leiceſter. Edward I. then only the heir apparent, reſcued his father, vanquiſhed Montfort and his adherents in the field, and reſtored
1265. the royal authority; but his good ſenſe ſoon taught
1272-1307. him to reſpect the new barriers raiſed againſt it, to confirm Magna Charta, and to deſiſt from a raſh attempt to reſume the alienated crown-lands. Amidſt theſe troubles, the Houſe of Peers became leſs numerous and more powerful; the Commons were admitted to a ſhare of the legiſlature, the common law and courts of juſtice received their preſent form, and the firſt ſtatutes were enacted againſt the avarice of Rome. Edward the Firſt, to whoſe wiſdom we owe many of thoſe advantages, conceived, and almoſt

Digitized by Google

executed, the great design of uniting the whole island under one dominion. The Welsh lost their ancient independence, but for several ages preserved their savage manners. The throne of Scotland was disputed, almost with equal claims, by several candidates. Edward, who was acknowledged as umpire, awarded the crown to Baliol, the most obsequious of the competitors, treated him first as a vassal, and soon afterwards as a rebel; endeavoured by every expedient to break the spirit of a haughty nation, and sullied his glorious end, by the injustice and cruelty of the means which he used to attain it. 1283. 1291. 1292. 1296. 1298.

Spain.

The empire of the Miramolins was destroyed by the greatest battle ever fought between the Moors and the Christians. The latter pursued their advantage; Seville and Cordova were taken, and the provinces of Estremadura, Andalusia, and Murcia were, in about forty years, annexed to the crown of Castile. The kings of Arragon were not less successful. They wrested from the Moors the fertile kingdom of Valencia, and established a naval power by the conquest of the islands of Majorca and Minorca. The bravest of the Moors took refuge in the kingdom of Grenada, and displayed as much industry in the improvement, as they exerted valor in the defence of this last remnant of their extensive conquests. The kings of Castile who acquired the greatest reputation were Ferdinand III., and Alfonso the astronomer; the former for his political wisdom, the latter for his speculative knowledge. 1212. 1236-1248. 1238. 1229. 1217-1252. 1252-1284.

The crusades.

Four great crusades, besides many smaller expeditions, were undertaken in this century; but though

Digitized by Google

Paleſtine was ſtill the object of the war it was no
1204. longer the ſcene of action. The French and Venetians of the fourth cruſade turned their arms againſt the ſchiſmatic Greeks, took Conſtantinople, and divided
1261. the empire. Conſtantinople was indeed recovered by the Greeks, but the trade and dominions which had once belonged to that capital were irretrievably loſt.
1218. John de Brienne, a ſoldier of fortune, and titular king of Jeruſalem, invaded Egypt, took Damietta (the old Peluſium) after a ſiege of two years; but ſoon thought himſelf happy to purchaſe a ſafe retreat, by ſurrendering that important place. The cruſade of
1248. Lewis IX. was more ſplendid at firſt; but, in the end, more unfortunate. It ſeemed impoſſible that Egypt, ſubdued as often as it had been attacked, ſhould withſtand a young hero, at the head of ſixty thouſand
1250. valiant enthuſiaſts. The army was, however, deſtroyed, and the French monarch remained a priſoner among the infidels. Rather from a vague paſſion of combating the Mahometans, than from any rational
1270. proſpect of recovering the Holy Land, Lewis IX.
1291. led another cruſade to Africa, and died of the plague under the walls of Tunis. The few places yet held by the Chriſtians on the coaſt of Syria were ſwept away by the ſultans, the ſucceſſors, but no longer the deſcendants of Saladin. The Mamalukes, a body of Circaſſian and Tartar ſlaves, had dethroned their
1250. maſters, uſurped the ſovereignty of Egypt and Syria, and eſtabliſhed a military government, oppreſſive at home, but formidable abroad.

Of theſe ſeven great armaments, which ſhook Aſia, and depopulated Europe, nothing remained except

Digitized by Google

the kingdom of Cyprus in the Houſe of Luſignan, and the three military orders. The Templars, by their luxury and pride, haſtened their diſſolution. The Hoſpitaliers and Teutonic Knights preſerved themſelves by their valor. The former conquered Rhodes, and are ſtill ſettled at Malta: the latter formed a great dominion in Pruſſia and Courland at the expenſe of the idolaters, whom they compelled to become Chriſtians and ſubjects. A great part of the old nobility of Europe periſhed in the cruſades, their fiefs reverted to their lords, and their place was ſupplied by new men, raiſed by wealth, merit, or favor; and who ſoon imbibed the vanity, though not the independence, of their predeceſſors. 1307. 1310. 1227-1309.

Learning.

The numerous vermin of mendicant friars, Franciſcans, Dominicans, Auguſtins, Carmelites, who ſwarmed in this century, with habits and inſtitutions variouſly ridiculous, diſgraced religion, learning, and common ſenſe. They ſeized on ſcholaſtic philoſophy as a ſcience peculiarly ſuited to their minds; and, excepting only Friar Bacon, they all preferred words to things. The ſubtle, the profound, irrefragable, the angelic, and the ſeraphic Doctor acquired thoſe pompous titles by filling ponderous volumes with a ſmall number of technical terms, and a much ſmaller number of ideas. Univerſities aroſe in every part of Europe, and thouſands of ſtudents employed their lives upon theſe grave follies. The love-ſongs of the Troubadours, or Provençal bards, were follies of a more pleaſing nature, which amuſed the leiſure of the greateſt princes, poliſhed the ſouthern provinces of France, and gave birth to the Italian poetry.

Digitized by Google

The FOURTEENTH CENTURY.

1300-1400. BOTH the popes and the emperors, the conquerors
The popes. and the vanquished, withdrew from Italy, their field
1305. of battle. The former, invited by the kings of France, and disgusted with the rebellious spirit of the Romans, established the papal residence at Avignon during more than seventy years. These French pontiffs were more strongly possessed by the love of money than
1316-1334. the love of power. John XXII. by the sale of benefices, indulgencies, and absolutions, accumulated a treasure of twenty-five millions of gold florins. At the repeated solicitations of the Romans, who felt their
1377. error when it was too late, Gregory XI. returned
1378. to his capital; but his eyes were scarcely closed, when the enraged people surrounded the conclave, threatening the cardinals with instant death unless they chose an Italian pontiff. The affrighted Frenchmen yielded to their fury, but were no sooner at liberty, than they protested against their first election, and nominated one of their own countrymen. Europe was divided between the two rivals. Italy, Germany, and England acknowledged the pope of Rome: France and Spain sided with the pope of Avignon. Each had his adherents, his doctors, his saints, and his miracles; but their mutual excommunications, which at another time might have produced a battle of swords, only occasioned a war of pens.

The emperors. Emperors, whose authority in Germany was so much circumscribed, could not invade with any success the confirmed liberty of the Italians. Henry VII.
1308-1313. of Luxembourg, and Lewis V. of Bavaria, entered
1314-1347. Rome in triumph; but their triumph was not attended

Digitized by Google

with any ſolid or permanent advantages. The grand- 1347-1378.
ſon of Henry of Luxembourg, Charles IV., emperor and king of Bohemia, was invited by the eloquent Petrarch to aſſume the ſtation and character of the ancient Cæſars. The Bohemian Cæſar marched into Italy; but it was only to ſee himſelf excluded from every fortified city as an enemy, or cautiouſly received as a priſoner. He was crowned at Rome, but quitted it the very day of his coronation; meanly, or perhaps wiſely, reſigning to the popes all the ancient rights which he derived from Charlemagne and Otho. His ſon Wenceſlaus would gladly (to 1378-1400.
uſe his own expreſſion) have relinquiſhed the empire, with its remaining prerogatives, for a few hogſheads of Rheniſh or Florence wine.

Although neither leiſure, independence, nor Italy.
ingenuity were wanting to the Italians, they were never able to connect themſelves into a ſyſtem of union and liberty. Naples flouriſhed under the adminiſtration of Robert, the grandſon of Charles of Anjou, but was almoſt ruined by his grand-daughter 1309-1343.
Joan. By the murder of her firſt huſband Andrew, 1343-1382.
ſhe drew down the vengeance of his brother, the ſtern king of Hungary; by adopting Lewis duke of Anjou, the brother of Charles V., entailed on her dominions a civil war, of which ſhe was herſelf the firſt victim. Rome ſaw, for a moment, her tribunes, 1347.
her freedom, and her dignity reſtored by Nicholas Rienzi, whoſe extraordinary character was a compound of the hero and the buffoon. Florence, like Athens, experienced all the evils incident, or rather inherent, to a wild democracy. The *Venetians* and 1350-1355.

Digitized by Google

1377-1381. the *Genoeſe* waſted each other's ſtrength in naval wars, which allowed not the latter a moment's reſpite from their inteſtine diſſenſions. The free cities of Lombardy and Romagna were oppreſſed by domeſtic tyrants, under the ſpecious titles of vicars of the
1317. church or of the empire; but theſe petty uſurpers were gradually ſwallowed up in the power of the
1395. Viſconti, firſt lords, and afterwards dukes of *Milan*.

Germany. The more phlegmatic Germans, though poor and barbarous, maintained, and even improved, the form of their conſtitution. Whatever concerned the election and coronation of the emperors, the moſt fruitful ſource of civil diſcord, was finally regulated
1356. by the golden bull publiſhed by Charles IV. in a general diet. The title and power of electors were confined to ſeven great princes, the Archbiſhops of Mentz, Treves, and Cologne, the King of Bohemia, the Duke of Saxony, the Margrave of Brandenburgh,
1400. and the Count Palatin. Theſe electors ſoon aſſerted over the emperor Wenceſlaus their right of depoſing an unworthy ſovereign.

Switzerland. The Swiſs owe their reputation to their freedom, and their freedom to their valor. The peaſants of three vallies among the Alps, Uri, Schwitz, and
1308. Underwald, oppreſſed by the officers of the emperor Albert, entered into a ſtrict alliance, at firſt for ſeven years, and afterwards for ever. Leopold duke of Auſtria, and ſon of Albert, marched againſt them
1315. at the head of twenty thouſand men; but was overthrown in the battle of Morgarten by 1300 Swiſs. The little communities of Zug and Glaris, and the cities of Lucerne, Zürich, and Berne, gradually

Digitized by Google

acceded to the confederacy which was cemented with the blood of another Duke Leopold, who fell, with 1386.
the flower of the Auſtrian nobility, in the battle of Sempach. Zurich and Berne were allowed the firſt rank among the eight cantons; the former for its wealth, the latter for its military power. In the five ruſtic communities the government was a pure democracy; in the three cities, it was tempered with a ſmall mixture of ariſtocracy, which time and circumſtances have very much ſtrengthened. The whole commonwealth, diſclaiming the tyranny of the Houſe of Auſtria, retained their ancient allegiance to the German empire.

The conſtitution of the French monarchy received France.
new ſtrength and harmony from the following events: 1. In the memorable quarrel between Pope 1303.
Boniface VIII. and Philip the Fair, the greater part of the French clergy remembered that they were ſubjects as well as prieſts. *The liberties of the Gallican church* were aſſerted with ſpirit and ſucceſs; and the crown was in ſome degree delivered from a ſervile dependence on a foreign prelate. 2. *The States* 1301.
General, compoſed of the clergy, the nobility, and the commons, were aſſembled by Philip the Fair, for the firſt time ſince the decline of the Carlovingian race. As their meetings were ſhort and irregular, they never acquired the authority of legiſlators, and their tumultuous oppoſition commonly ſubſided into an obſequious compliance with the demands of the court. 3. The parliament of Paris was ſtyled the Court of Peers, and ſhould have been compoſed of the great vaſſals of the crown; but as they

Digitized by Google

disdained the humble office of judicature, their place was supplied by the bishops, the barons, and the principal officers, whose *noble* ignorance was directed by some plebeian assessors. The servants gradually supplanted their masters, combated the violence of the nobility with the subtilties of law, and labored to erect a pure monarchy on the ruins of the feudal system. For a long time these magistrates held their places only during the king's pleasure. 4. *The Salic law*, though of the most lasting benefit to the monarchy, occasioned the long and destructive wars between France and England. After a series of eleven
1314-1317. kings, in lineal and male descent from Hugh Capet,
1317-1322. Lewis X. Hutin, was succeeded by his brothers
1322-1328. Philip V. and Charles IV., and afterwards by his
1328-1350. first cousin, Philip VI. of Valois, on the acknowledged principle that females were incapable of inheriting the crown of France. Whether that principle be admitted or rejected, the claim of Edward III. of England is equally indefensible. The question was not, however, decided by arguments, but by arms. Both nations signalized their valor in the
1346,1356. battles of Crecy and Poitiers; but the discipline of the English triumphed over the numbers of the
1350-1364. French. The captivity of John, who had succeeded to the crown and misfortunes of his father Philip, exposed France to a total dissolution of government, with all its attendant calamities. However, though Edward was able to ruin, he was unable to conquer
1360. that great kingdom. By the treaty of Bretigny, he accepted of three millions of gold crowns, the city
1369. of Calais, and seven provinces adjacent to Guyenne;

Digitized by Google

but the laſt were ſoon wreſted from him by the arms and policy of Charles V. whoſe wiſe adminiſtration healed the wounds of his country. They bled afreſh under his unhappy ſon Charles VI.: firſt a minor, and afterwards deprived of his ſenſes, he was ever a victim of the ambition and avarice of his uncles. In this century, Champagne and Dauphiné, the firſt by inheritance and treaty, the ſecond by donation, were re-united to the crown. 1364-1380. 1380-1422.

The iron fetters, in which Edward I. ſeemed for ever to have bound Scotland, were broken by the valor and fortune of Robert Bruce, a deſcendant of the ancient kings. To reſiſt the heroic leader of a brave nation, combating for freedom and a throne, required all the powerful genius of Edward I., and was a taſk by far too arduous for his feeble ſon. The victory of Bannocks Boarn ſecured to Robert a ſceptre, which, by the marriage of his daughter, was tranſmitted to the Houſe of Stuart. Edward II., vanquiſhed by his enemies, deſpiſed by his ſubjects, governed by his favorites, betrayed by his brother, his wife, and his ſon, deſcended from a throne to a priſon, and from a priſon to an untimely grave. The Engliſh dwell with rapture on the trophies of Edward III. and his gallant ſon the Black Prince; on the fields of Crecy and Poitiers; and on the kings of France and Scotland, at the ſame time priſoners in London. To a thinking mind, Edward's encouragement of the woollen manufacture is of greater value than all theſe barren laurels. Richard II., ſon of the Black Prince, affords the ſecond inſtance in this century of an Engliſh king depoſed and murdered by his ſubjects. The England. 1306. 1307-1327. 1315. 1371. 1327-1377. 1377-1399.

Digitized by Google

Houſe of Commons acquired its preſent form, and a dignity unknown to the third eſtate in any other country, by the junction of the knights of ſhires, or repreſentatives of the leſſer nobility, who, about this time, ſeparated themſelves from the peers. After the
1399. depoſition of Richard, Henry IV. ſon of John of Gaunt duke of Lancaſter, the third ſon of Edward III., uſurped the crown. The poſterity of the ſecond ſon, Lionel of Clarence, was diſregarded, but ſtill exiſted latent in the Houſe of York.

Spain. The Mahometan kingdom of Grenada, and the four Chriſtian monarchies of Caſtile, Arragon, Navarre, and Portugal, preſerved their reſpective laws and limits. The conſtitution of the Chriſtian ſtates was ſuited to the haughty and generous temper of the people. The juſticiary of Arragon, a name dreadful to royal ears, poſſeſſed the noble but dangerous privilege of declaring *when* the ſubjects were juſtified in taking arms againſt their ſovereign. The Caſtilians, without waiting for the ſentence of a magiſtrate, knew how to reſiſt a tyrant, either in the
1366-1368. *Cortez* or in the field. The civil war between Peter the Cruel, king of Caſtile, and his brother Henry occaſioned a great revolution, in which France and England took the oppoſite ſides, rather from a wild love of enterpriſe, than from any rational motives of policy. After ſeveral turns of fortune the baſtard was victorious, tranſmitted the crown to his poſterity, and ratified a ſtrict union with his French allies; binding France and Caſtile to each other, king to king, people to people, and man to man.

Africa, relapſing into its native barbariſm, no

Digitized by Google

longer merits our attention. Egypt and Syria continued to groan under the tyranny of the Mamalukes; although ſome of thoſe ſultans corrected, by their perſonal virtues, the defects of their inſtitution. In the Eaſt, two formidable powers aroſe. The greatneſs of the Othman Turks was gradual and permanent; the conqueſts of Timur were rapid and tranſitory.

The Turks.

During the anarchy which overſpread Aſia Minor on the fall of the Selkian dynaſtjuy, the Greeks recovered many of the maritime places, and every Turkiſh emir made himſelf independent within his juriſdiction. Othman firſt erected his ſtandard near Mount Olympus in Bithynia; and as he commanded only a ſmall tribe of ſhepherds and ſoldiers, he was branded with the name of robber. A more numerous army, and the reduction of Nice, Nicomedia, and Pruſa, beſtowed on his ſon Orcan the appellation of Conqueror. The imprudent Greeks, in the madneſs of civil diſcord, invited the Turks, opened the Helleſpont, and betrayed Chriſtendom. Adrianople became the capital of the Othman power in Europe; and the Eaſtern empire, reduced to the ſuburbs of Conſtantinople, was preſſed on either ſide by the arms of Amurath I. That ſultan inſtituted the janizaries, a body of infantry, from their arms, diſcipline, and enthuſiaſm, almoſt invincible. The flower of the Chriſtian youth, torn in infancy from their parents, were gradually aggregated to the Turkiſh nation, after they had loſt, in the ſevere education of the ſeraglio, all memory of their former country and religion. Bajazet I. deſerved his ſurname of Ilderim,

1300-1362.

1326--360.

1360-1389.

1389-1402.

Digitized by Google

or Lightning, by the rapid impetuosity with which he flew from the Euphrates to the Danube. He triumphed by turns over the Mahometans of Asia
1396. Minor, and the Christians of Bulgaria, Servia, Hungary, and Greece; and the total defeat of an army of French in the battle of Nicopolis, spread the terror of his name to the most remote parts of Europe.

Timur. Timur, or Tamerlane, raised himself from a private,
1369-1405. though not a mean condition, to the throne of Samarcand. His first dominions lay between the Jaxartes and the Oxus in the country called Sogdiana by the ancients, Maurenahar by modern Persians, and by the Tartars Zagatay, from one of the sons of Zingis. The lawful successor of Zagatay, rather mindful of his situation than of his descent, served with humble fidelity in the army of the usurper. After reducing the adjacent provinces of Carizme and Khorasan, Timur invaded Persia, and extinguished all the petty tyrants who had started up since the decline of
1335. the House of Zingis. The khan of the Western Tartary (who ruled the kingdoms of Cazan and Astracan, and exacted a tribute from the grand duke of Muscovy) was unable to elude the pursuit, or to resist the arms of Timur. From the deserts of Siberia he marched to the banks of the Ganges, and returned from Dehli to Samarcand laden with the treasures of Hindostan. He knew how to reign as well as how to conquer. Although very profuse of the blood of his enemies, he was careful of the lives and property of his subjects. He loved magnificence and society: encouraged the arts, and was versed in the Persian and Arabian literature. His zeal for the Mussulman faith inflamed his

Digitized by Google

natural cruelty againſt the Gentoos of India and the Chriſtians of Georgia.

The empire of the Moguls in China, founded on violence, and maintained by policy, was at length diſſolved by its own weakneſs. The Chineſe placed a dynaſty of their countrymen on the throne, whilſt the Tartars, returning to the paſtoral life of the deſert, gradually recovered the martial ſpirit which they had loſt amidſt the arts and luxury of the conquered provinces. 1370.

A more diffuſive commerce began to connect the European nations by their mutual wants and conveniences; the diſcovery of the compaſs inſpired navigators with greater boldneſs and ſecurity. The Hanſeatic cities of Pruſſia and Saxony formed a powerful aſſociation, engroſſed the fiſhery, iron, corn, timber, hides, and furs of the North; and contended for the ſovereignty of the Baltic with the kings of Denmark and Sweden. The exchange of money, the finer manufactures, and the trade of the Eaſt were in the hands of the Italians. The merchants of Venice and of Dantzic met at the common mart of Bruges, which ſoon became the warehouſe of Europe. The Flemings, animated by the ſpectacle of wealth and induſtry, applied themſelves with great ardor to the uſeful arts, and particularly to the making broad cloth, linen, and tapeſtry. Commerce.

The advantages of trade were common to ſeveral nations; but the pleaſures and glory of literature were confined to the Italians, or rather to a few men of genius, who emerged from an ignorant and ſuperſtitious multitude. The writings of Dante, Boccace, Literature.

Digitized by Google

and Petrarch, for ever fixed the Italian language. The firſt diſplayed the powers of a wild but original genius: the Decameron of the ſecond contains a juſt and agreeable picture of human life. A few ſtanzas on Laura and Rome have immortalized the name of Petrarch, who was a patriot, a philoſopher, and the firſt reſtorer of the Latin tongue, and of the ſtudy of the ancients. If any barbarian on this ſide the Alps deſerves to be remembered, it is our countryman Chaucer, whoſe Gothic dialect often conceals natural humor and poetical imagery.

1400-1500. ## The Fifteenth Century.

Timur. After breaking the power of the Mamalukes, and ruining the cities of Bagdad, Aleppo, and Damaſcus, Timur advanced towards the frontiers of Bajazet. The ſituation and character of the two monarchs
1402. rendered a war inevitable. The armies met in the plains of Angora, and the conteſt was decided in the Tartar's favor, by the total defeat and captivity of his rival. After this victory, the empire of Timur extended from Moſcow to the Gulph of Perſia, and from the Helleſpont to the Ganges; but his ambition
1405. was yet unſatisfied: death ſurpriſed him as he was preparing to invade China, to aſſert the cauſe of his nation and of his religion. His feeble ſucceſſors, far from meditating new conqueſts, ſaw province after province gradually eſcape from their dominion, till a few cities near the Oxus were the only patrimony
1470. that remained to the Houſe of Timur.

The Turks. The Turks had been defeated but not ſubdued. As ſoon as Timur was no more, they collected their ſcattered

ſcattered forces, replaced their monarchy on its former baſis, and under the conduct of Mahomet I. were again victorious both in Europe and Aſia. Amurath II. ſwayed the Othman ſceptre with the abilities of a great monarch, and twice reſigned it with the moderation of a philoſopher. He was forced from his retreat to chaſtiſe the perfidy of Ladiſlaus king of Hungary, who, at the inſtigation of the court of Rome, had violated a ſolemn truce. That act of juſtice was moſt completely executed in the deciſive battle of Warna, which was fatal to the king, to the papal legate, and to the whole Chriſtian army. The eaſy but important conqueſt of Conſtantinople was reſerved for Mahomet II. The little empire of Trebizond, and the other independent provinces of Greece and Aſia Minor, ſoon experienced the ſame fate. Though Mahomet was obliged to raiſe the ſieges of Belgrade and Rhodes, though he was for a long time ſtopped by Scanderbeg in the mountains of Albania, yet his arms were generally ſucceſsful from the Adriatic to the Euphrates, on the banks of which he vanquiſhed Uzun Haſſan, a Turcoman prince, who had uſurped Perſia from the poſterity of Timur. The conqueſt of Rome and Italy was the great object of Mahomet's ambition; and a Turkiſh army had already invaded the kingdom of Naples, when the Chriſtians were delivered from this imminent danger by the ſeaſonable death of Mahomet, and the inactive diſpoſition of his ſon Bajazet II. But the valor and diſcipline of the Turks were ſtill formidable to Chriſtendom, and the paſſion for cruſades had ceaſed at the very time when it might have been approved by reaſon and juſtice.

1413-1421. 1421-1451. 1444. 1453. 1451-1481. 1462. 1481-1512.

Digitized by Google

Popes and councils.

1409. The council of Piſa, by the election of a third pontiff, multiplied, inſtead of extinguiſhing, the evils of the great ſchiſm.

1414-1418. The council of Conſtance, in which the five great nations of Europe were repreſented by their prelates and ambaſſadors, acted with greater vigor and effect. They rejected the defective title of two pretenders, and judicially depoſed the third, by whoſe authority they were aſſembled. The election of Martin V. reſtored peace to the church; but the ſpirit of independence, which had animated the fathers of Conſtance, revived in the council of Baſil.

1432-1443. The aſſembled biſhops of Chriſtendom attempted to limit the deſpotic power which the biſhop of Rome had uſurped over his brethren; but the treaſures of the church, diſtributed with a ſkilful hand, ſilenced the oppoſition; and nothing remains of thoſe famous councils but a few decrees, revered at Paris, deteſted and dreaded at Rome. Amongſt theſe diſorders, the laity of ſome countries diſcovered as much diſcontent at the riches of the clergy, as the clergy expreſſed at

1415. the power of the popes. John Huſs and Jerom of Prague, two Bohemian doctors, who taught principles not very different from thoſe of the proteſtants, were committed to the flames by the council of Conſtance, before which they appeared under the ſanction of the public faith. From their aſhes aroſe a civil war, in which the Bohemians, inflamed by revenge and enthuſiaſm, for a long time inflicted and ſuffered the ſevereſt calamities.

Italy. Italy, undiſturbed by foreign invaſions, maintained an internal balance, through a ſeries of artful negociations and harmleſs wars, attended with ſcarcely any

Digitized by Google

effuſion of blood. The ſword, which had fallen from the hands of the Italian ſovereigns, was taken up by troops of independent mercenaries, who acknowledged no tie but their intereſt, nor any allegiance except to leaders of their own choice. The five principal powers were, the popes, the kings of Naples, the dukes of Milan, and the republics of Florence and Venice. 1. The popes, after the council of Conſtance and Baſil, applied themſelves to reconcile the Roman people to their government, and to extirpate the petty uſurpers of the eccleſiaſtical ſtate. 2. Their great fief the *kingdom of Naples* was the theatre of a long civil war between the Houſes of Anjou and 1442-1458.
Arragon. It flouriſhed under the adminiſtration of 1458-1494.
Alfonſo the Wiſe, who preferred Italy to his Spaniſh dominions. Ferdinand his natural ſon ſucceeded him in Naples only, oppreſſed the barons, protected the people, and was delivered by a ſeaſonable death from the arms of Charles VIII. king of France. 3. After the death of the laſt of the Viſconti, 1448.
the duchy of Milan, ſuperior in value to ſeveral kingdoms, was claimed by the duke of Orleans in right of his mother; but was uſurped by Francis 1450-1466.
Sforza, the baſtard of a peaſant, and one of the moſt renowned leaders of the mercenary bands; who, with a policy equal to his valor, left Milan the peaceable inheritance of his family. 4. The elevation of the Medici was the more gradual effect of prudence and induſtry: Coſmo the father of his country, and 1433-1464.
Lorenzo the father of the muſes, in the humble ſtation 1472-1492.
of citizens and merchants, revived learning, governed Florence, and influenced the reſt of Italy. The old

Digitized by Google

forms of the commonwealth were preſerved, and it was only by an unuſual tranquillity that the Florentines could be ſenſible of the loſs of their freedom. 5. The wiſdom of the Venetian ſenate, the arts and opulence of Venice, an extenſive commerce, a formidable navy, the poſſeſſion of a long tract of ſea-coaſt in Dalmatia, with the iſlands of Candia, Cyprus, &c formed the natural ſtrength of a republic reſpected in Europe as the firmeſt bulwark againſt the Turkiſh arms. The imprudent conqueſts in Lombardy, from which the Venetians were not able to refrain; the Friul, Padua, Vicenza, Verona, Breſcia, and Bergamo, drained the treaſury of St. Mark, and excited the jealouſy of the Italian powers.

Germany. The reign of the emperor Robert Count Palatin
1400-1410. was obſcure and inglorious. Though Sigiſmond of Luxembourg preſided with ſome dignity at the
1410 1438. council of Conſtance, his adminiſtration was rather buſy than active. After his death, the Imperial crown returned for ever to the Houſe of Auſtria,
1438-1440. firſt in the perſon of Albert II. and then of Frederic III.;
1440-1493. the latter poſſeſſed the title of emperor above half a century without either authority or reputation. Germany was without influence in Europe, but judicious foreigners began to diſcover the latent powers of that great body, when once rouſed into
1493-1519 action by the neceſſity of its own defence. The levity of Maximilian I. engaged him in perpetual wars and treaties, which commonly ended in his diſappointment and confuſion. However, he may be conſidered as the founder of the Auſtrian great-

Digitized by Google

neſs, by his marriage with Mary of Burgundy; and as the founder of the *public law*, by his uſeful inſtitutions of the circles and of the Imperial chamber.

The uſurpation of the Houſe of Lancaſter was ſupported by the fortune and abilities of Henry IV. His warlike ſon Henry V. aſſerted, by the victory of Azincourt the claim of the Plantagenets to the French monarchy. The conqueſt of it was a taſk much too difficult for a prince whoſe revenue did not exceed a hundred and ten thouſand pounds of our preſent money, and whoſe ſubjects were neither able nor willing to make any extraordinary efforts to render England in the end a province of France. The vindictive ſpirit of Queen Iſabella, and of Philip duke of Burgundy, betrayed their country and poſterity. The Engliſh monarch was *ſolicited* to ſign the treaty of Troyes, and to accept, with the hand of the princeſs Catharine, the quality of regent and heir of France. His infant ſon Henry VI. was proclaimed at Paris as well as at London. His reign was a ſeries of weakneſs and misfortunes. The French conqueſts were gradually loſt, and the Engliſh barons returned into their iſland exaſperated againſt each other, habituated to the power and licence of war, and as much diſcontented with the monkiſh virtues of Henry, as with the maſculine ſpirit and foreign connexions of his queen Margaret of Anjou. The pretenſions of Richard duke of York, and of his ſon Edward IV., inflamed the diſcontent into civil war. Hereditary right was pleaded againſt long poſſeſſion; the banners of the white and red roſes met in many a bloody field, and the votes of parliament varied England.

Digitized by Google

with the chance of arms. Edward of York aſſumed the title of king, revenged the death of his father, and triumphed over the Lancaſtrian party: but no ſooner was the imprudent youth ſeated on the throne, than he caſt away the friendſhip of the great earl of Warwick, and with it the Engliſh ſceptre. That warlike and popular nobleman, impatient of indignities, drove Edward into exile, and brought back Henry (ſcarcely conſcious of the change) from the tower to the palace. Edward's activity ſoon retrieved his indiſcretion. He landed in England with a few followers, called an army to his ſtandard, obtained the deciſive victories of Barnet and Tewkſbury, and ſuffered no enemy to live who might interrupt the ſecurity and pleaſure of his future reign. The crimes of Richard III., who aſcended the throne by the murder of his two Nephews (Edward V. and his brother), reconciled the parties of York and Lancaſter. Henry Tudor earl of Richmond was invited over from Brittany as the common avenger, vanquiſhed and ſlew the tyrant in the field of Boſworth, and uniting the two roſes by his marriage with the eldeſt daughter of Edward IV., gave England a proſpect of ſerener days. The kingdom had however ſuffered leſs than might be expected from the calamities of civil war. The frequent revolutions were decided by one or two battles; and ſo ſhort a time was conſumed in actual hoſtilities as allowed not any foreign power to interpoſe his dangerous aſſiſtance: no cities were deſtroyed, as none were enough fortified to ſuſtain a ſiege. The churches, and even the privilege of ſanctuaries were reſpected,

Digitized by Google

and the revenge of the conquerors was commonly confined to the princes and barons of the adverſe party, who all died in the field or on the ſcaffold. The power and eſtates of this old nobility were gradually ſhared by a multitude of new families enriched by commerce, and favored by the wiſe policy of Henry VII.; but between the depreſſion of the ariſtocracy and the riſe of the commons, there was an interval of unreſiſted deſpotiſm.

France. The factions of Burgundy and Orleans, who diſputed the government of Charles VI., filled France with blood and confuſion. The duke of Orleans was treacherouſly murdered in the ſtreets of Paris, and John duke of Burgundy, who avowed and juſtified the deed, was ſome years afterwards aſſaſſinated in the preſence, and probably with the conſent of the young Dauphin. That prince, perſecuted by his mother, diſinherited by the treaty of Troyes, and on every ſide preſſed and ſurrounded by the victorious Engliſh, aſſumed the title of Charles VII. on his father's death, and appealed, though with little hopes of ſucceſs, to God and his ſword. The French monarchy was on the brink of ruin, but, like the Othman empire in the ſame century, roſe more powerful from its fall. A generous enthuſiaſm firſt revived the national ſpirit, and awakened the young monarch from his indolent deſpair. A ſhepherdeſs declared a divine commiſſion to raiſe the ſiege of Orleans, and to crown him in Rheims. She performed her promiſes; and the conſternation of the Engliſh was ſtill greater than their real loſs. The genius of Charles, ſeconded by his brave and loyal nobility, ſeemed to expand with

Digitized by Google

his fortune. The duke of Burgundy was reconciled to his kinſman and ſovereign, Paris opened its gates with willing ſubmiſſion, and at length, after ſome years of languid operations or imperfect truces, the French recovered Normandy and Guyenne, and left the Engliſh no footing in their country beyond the walls of Calais. The laſt years of Charles VIIth's reign were employed in reforming and regulating the ſtate of the kingdom. He is the firſt modern prince who has poſſeſſed a military force in time of peace, or impoſed taxes by his ſole authority. The former were compoſed of 1500 lances, who with their followers made a body of 9000 horſe. The latter did not exceed 360,000 pounds ſterling. This great alteration was introduced without oppoſition, and felt only by its conſequences, which gradually affected all Europe.

The feudal ſyſtem, weakened, in France, by theſe innovations, was annihilated by the ſevere deſpotiſm of Lewis XI., into whom the ſoul of Tiberius might ſeem to have paſſed. As it was his conſtant policy to level all diſtinctions among his ſubjects, except ſuch as were derived from *his* favor, the princes and great nobility took up arms, and beſieged him in Paris: but their confederacy, ſurnamed of the *public good*, was ſoon diſſolved by the jealouſy and private views of the leaders, few of whom afterwards eſcaped the revenge of a tyrant, alike inſenſible to the ſanctity of oaths, the laws of juſtice, or the dictates of humanity. The Gendarmerie of the kingdom was increaſed to 4000 lances, beſides a diſciplined militia, a large body of Swiſs infantry, and a conſiderable train of artillery, the uſe of which had already altered the art of war.

Digitized by Google

The revenue of France was raiſed to nearly a million ſterling, as well by extraordinary impoſitions, as by the union of Anjou, Maine, Provence, Rouſſillon, Burgundy, Franche-Comté, and Artois, to the body of the French monarchy, which, under this wiſe tyrant, began to improve in domeſtic policy, and to aſſume the firſt ſtation in the great republic of Chriſtendom.

The revolution which reſtored Burgundy to the French monarchy merits more than common attention. Charles the Bold, of the houſe of France, duke of Burgundy, and ſovereign of the Netherlands, was the natural and implacable enemy of Lewis XI. His ſubjects of Burgundy were brave and loyal; thoſe of Flanders, rich and induſtrious; his revenue was conſiderable; his court magnificent; his troops numerous and well diſciplined; and his dominions enlarged by the acquiſition of Guelders, Alſace, and Lorraine. But his vain projects of ambition were far ſuperior either to his power or his abilities. At one and the ſame time he aſpired to obtain the regal title, to be elected king of the Romans, to divide France with the Engliſh, to invade Italy, and to lead a cruſade againſt the Turks. The Swiſs Cantons, a name till then unknown in Europe, humbled his pride. Many writers, more attentive to the moral precept than to hiſtoric truth, have repreſented the Swiſs as a harmleſs people, attacked without juſtice or provocation. Thoſe rude mountaineers were, on the contrary, the aggreſſors: and it appears by authentic documents, that French intrigues, and even French money, had found a way into the ſenate of Berne. Lewis XI.,

Digitized by Google

who in his youth had experienced the valor of the Swiſs, inflamed the quarrel till it became irreconcileable, and then ſat down the quiet ſpectator of the event. The Gendarmerie of Burgundy was diſcomfited in three great battles, by the firm battalions of Swiſs infantry, compoſed of pikemen and muſquetteers. At Granſon, Charles loſt his honor and treaſures; at Morat, the flower of his troops; and at Nancy, his life. He left only an orphan daughter, whoſe rich patrimony Lewis might perhaps have ſecured by a treaty of marriage. Actuated by paſſion, rather than ſound policy, he choſe to raviſh it by conqueſt. Burgundy and Artois ſubmitted without much difficulty; but the Flemings, exaſperated by the memory of ancient injuries, diſdained the French yoke, and married their young princeſs Mary to Maximilian, ſon of the emperor Frederic III. The Low Countries became the inheritance of the houſe of Auſtria, and the ſubject, as well as theatre, of a long ſeries of wars, the moſt celebrated that have ever diſturbed Europe.

Such was the growing proſperity of France, that even the diſturbances of a minority proved favorable to its greatneſs. Brittany, the laſt of the great fiefs, eſcaped a total conqueſt only by the marriage of Anne, heireſs of that great duchy, with Charles VIII., ſon and ſucceſſor of Lewis XI. The expedition of Charles VIII. into Italy diſplayed his character, and that of the nation which he commanded. In five months he traverſed affrighted Italy as a conqueror, gave laws to the Florentines and the Pope, was acknowledged king of Naples, and aſſumed the title of Emperor of the Eaſt. Every

Digitized by Google

thing yielded to the firſt fury of the French; every thing was loſt by the imprudence of their councils. The Italian powers, recovered from their aſtoniſhment, formed a league with Maximilian and Ferdinand, to intercept the return of Charles VIII. The kingdom of Naples eſcaped from his hands, and the victory of Fernova only ſerved to ſecure his retreat. He died ſoon afterwards, leaving his kingdom exhauſted by this raſh enterpriſe, and weakened by the imprudent ceſſion of Rouſſillon to the Spaniards, and of Franche-Comté and Artois to the houſe of Auſtria.

Spain. Spain was haſtening to aſſume the form of a powerful monarchy. Caſtile and Arragon were firſt united under the ſame family, and not long afterwards under the ſame ſovereigns. Henry IV., King of Caſtile, a prince odious for his vices, and contemptible for his weakneſs, was ſolemnly depoſed in a great aſſembly of his ſubjects; who, deſpiſing the ſuſpicious birth of his daughter Juanna, placed the crown on the head of Iſabella, his ſiſter. The marriage of that princeſs with Ferdinand of Arragon completed the ſalutary revolution. The Spaniards celebrate, with reaſon, the united adminiſtration of thoſe monarchs; the manly virtues of Iſabella, and the profound policy of Ferdinand the catholic, always covered with the veil of religion, though often repugnant to the principles of juſtice. After a ten years' war, they executed the great project of delivering Spain from the infidels. The Moors of Granada defended that laſt poſſeſſion with obſtinate valor, and ſtipulated, by their capitulation, the free exerciſe of the Mahometan religion. Public faith, gratitude, and policy ought to have

Digitized by Google

maintained this treaty; and it is a reproach to the memory of the great Ximenes that he urged his maſters to violate it. The ſevere perſecutions of the Mahometans, and the expulſion of many thouſands of Jewiſh families, inflicted a deep but ſecret wound on Spain, in the midſt of its glory. The proſperity of Ferdinand and Iſabella was embittered by the death of their only ſon. Their daughter Juanna married the Archduke Philip, (ſon of the emperor Maximilian, and of Mary of Burgundy,) and the great ſucceſſions of the houſes of Auſtria, of Burgundy, of Arragon, and of Caſtile, were gradually accumulated on the head of Charles V., the fortunate offspring of that marriage.

The dominion of Spain was extended into a new hemiſphere, which had never yet been viſited by the nations placed on our ſide of the planet. Chriſtopher Columbus, a Genoeſe, obtained from the miniſters of Iſabella, after long ſolicitations and frequent repulſes, three ſmall barks and ninety men, with which he truſted himſelf to the unknown Atlantic. His timid and ignorant ſailors repeatedly exclaimed, that he was carrying them beyond the appointed limits of Nature, whence they could never return. Columbus reſiſted their clamors, and at the end of thirty-three days from the Canaries, ſhowed them the Iſland of Hiſpaniola, abounding in gold, and inhabited by a gentle race of men. In his ſubſequent voyages, undertaken with a more conſiderable force, he diſcovered many other iſlands, and ſaw the great continent of America, of whoſe exiſtence he was already convinced from ſpeculation.

Digitized by Google

The diſcoveries of Columbus were the effort of genius and courage; thoſe of the Portugueſe, the ſlow effect of time and induſtry. They ſailed round the continent of Africa; found, by the Cape of Good Hope, a new and more independent route to the Eaſt Indies, and ſoon diverted the commerce of the eaſt from Alexandria and Venice to Liſbon.

A new world was opened to the ſtudious as well as to the active part of mankind. It was ſcarcely poſſible for the Italians to read Virgil and Cicero, without a deſire of being acquainted with Homer, Plato, and Demoſthenes. Their wiſhes were gratified by the aſſiſtance of many learned Greeks, who fled from the Turkiſh arms The manuſcripts which they had ſaved, or which were diſcovered in old libraries, were quickly diffuſed and multiplied by the uſeful invention of printing, which ſo much facilitated the acquiſition of knowledge. For ſome time, however, the genius of the Italians ſeemed overpowered by this ſudden acceſſion of learning. Inſtead of exerciſing their own reaſon, they acquieſced in that of the ancients; inſtead of tranſfuſing into their native tongue the taſte and ſpirit of the claſſics, they copied, with the moſt awkward ſervility, the language and ideas ſuited to an age ſo different from their own. Italy.

If we turn from letters to religion, the Chriſtian muſt grieve, and the philoſopher will ſmile. By a propenſity natural to man, the multitude had eaſily relapſed into the groſſeſt polytheiſm. The exiſtence of a Supreme Being was indeed acknowledged; his myſterious attributes were minutely, and even indecently, canvaſſed in the ſchools; but he was allowed

Digitized by Google

a very ſmall ſhare in the public worſhip, or the adminiſtration of the univerſe. The devotion of the people was directed to the Saints and the Virgin Mary, the delegates, and almoſt the partners, of his authority. From the extremities of Chriſtendom thouſands of pilgrims, laden with rich offerings, crowded to the temples and ſtatues the moſt celebrated for their miraculous powers. New legends and new practices of ſuperſtition were daily invented by the intereſted diligence of the mendicant friars; and as this religion had ſcarcely any connexion with morality, every ſin was expiated by penance, and every penance *indulgently* commuted into a fine. The popes, biſhops, and rich abbots, careleſs of the public eſteem, were ſoldiers, ſtateſmen, and men of pleaſure; yet even *ſuch* dignified eccleſiaſtics bluſhed at the groſſer vices of their inferior clergy.

Digitized by Google

ESSAI

SUR

L'ÉTUDE

DE LA

LITTÉRATURE.

Digitized by Google

The following is in Mr. GIBBON's *hand-writing, on the back of the title-page of the interleaved copy already mentioned.*

MES amis me firent publier cet ouvrage, pour ainſi dire, malgré moi. Cette excuſe banale des auteurs ne l'eſt point cependant pour moi. Mon père voulut me le faire publier l'hyver paſſé. Ma jeuneſſe, & un fonds d'orgueil qui me rend beaucoup plus ſenſible aux critiques qu'aux éloges, m'empêchèrent de goûter ſon projet. Mais me trouvant à la campagne avec lui au mois de Mars, il renouvella ſes inſtances d'une manière ſi vive que je ne pus m'en défendre. M. Mallet me fit connoître un libraire nommé Becket, à qui je cédai mon manuſcrit, moyennant quarante exemplaires pour moi. M. Maty corrigea les feuilles. L'impreſſion de l'ouvrage, entrepriſe au commencement de Mai, ne fut achevée qu'à la fin de Juin, & mon livre ne ſe débitoit que vers le milieu du mois ſuivant. M. Mallet ſe chargea de la diſtribution d'une bonne partie des préſens que j'avois envie d'en faire. Voici l'extrait d'une lettre qu'il m'écrivit le 9 Juillet 1761.

" DEAR SIR,

" I HAVE executed the orders you gave me, and " all the books have been delivered ſome days. Lord " Cheſterfield returns you his thanks; I expect in " writing, and have had Lady Harvey's in that " manner. Lord Hardwicke, with his compliments " for the book to himſelf, aſſured me he would ſend " the other to his ſon, and recommend you to his acquaintance.

Digitized by Google

" acquaintance. Lord Egremont will be glad to know
" you, if ever you ſhould think of a journey to Augſ-
" burgh. I found Lord Granville reading you, after
" ten at night; his ſingle approbation, which he
" aſſures you of, will go for more than that of a
" hundred other readers. I have gone further, in
" ſending one copy to the Count de Caylus, another
" to the Ducheſs d'Aiguillon, and in giving a third
" to M. de Buſſy."

To EDWARD GIBBON *Eſquire.*

DEAR SIR,

No performance is, in my opinion, more contemptible than a Dedication of the common ſort; when ſome great man is preſented with a book, which, if Science be the ſubject, he is incapable of underſtanding; if Polite Literature, incapable of taſting: and this honor is done him as a reward for virtues, which he neither does, nor deſires to poſſeſs. I know but two kinds of dedications, which can do honor either to the patron or author. The firſt is, when an unexperienced writer addreſſes himſelf to a maſter of the art, in which he endeavours to excel; whoſe example he is ambitious of imitating; by whoſe advice he has been directed; or whoſe approbation he is anxious to deſerve.

The other ſort is yet more honorable. It is dictated by the heart, and offered to ſome perſon who is dear to us, becauſe he ought to be ſo. It is an oppor-

Digitized by Google

tunity we embrace with pleaſure of making public thoſe ſentiments of eſteem, of friendſhip, of gratitude, or of all together, which we really feel, and which therefore we deſire ſhould be known.

I hope, dear Sir, my paſt conduct will eaſily lead you to diſcover to what principle you ſhould attribute this epiſtle; which, if it ſurpriſes, will, I hope, not diſpleaſe you. If I am capable of producing any thing worthy the attention of the public, it is to you that I owe it; to that truly paternal care which, from the firſt dawnings of my reaſon, has always watched over my education, and afforded me every opportunity of improvement. Permit me here to expreſs my grateful ſenſe of your tenderneſs to me, and to aſſure you, that the ſtudy of my whole life ſhall be to acquit myſelf, in ſome meaſure, of obligations I can never fully repay.

I am, dear Sir, with the ſincereſt affection and regard,
Your moſt dutiful ſon, and faithful ſervant,
E. GIBBON, junior.

May the 28th, 1661.

Digitized by Google

AVIS AU LECTEUR.

C'EST un véritable eſſai que je produis au grand jour. Je ſouhaiterois me connoître. Ma prévention & celle de quelques amis, m'en inſpireroient des idées trop avantageuſes, ſi mon Apollon [1], cette voix ſecrète que je ne puis faire taire, ne m'avertiſſoit ſouvent de me défier de leurs éloges. Dois-je me borner à recueillir avec reconnoiſſance les bienfaits de mes prédéceſſeurs? Puis-je eſpérer d'ajouter quelque choſe au tréſor commun des vérités ou du moins des idées? Je tâcherai d'entendre l'arrêt du public & même ſon ſilence, & je ne l'entendrai que pour m'y ſoumettre. Point de Philippiques contre mon ſiècle, point d'appel à la poſtérité.

L'envie de juſtifier une étude favorite, c'eſt-à-dire, l'amour propre un peu déguiſé, fit naître les réflexions ſuivantes. Je voulois affranchir une ſcience eſtimable, du mépris où elle languit aujourd'hui. Il eſt vrai qu'on lit encore les anciens, mais on ne les étudie plus. On n'y apporte plus cette attention, & cet appareil de connoiſſances que Cicéron & Boſſuet exigent de leurs lecteurs. Il eſt encore des gens de goût, mais il eſt peu de littérateurs; & ceux qui ſavent que les gens de lettres peuvent ſe paſſer des récompenſes plus aiſément que de l'eſtime du public, ne s'en étonneront point.

C'eſt un eſſai, je le repete encore; ce n'eſt point un traité complet qu'on va lire. J'ai enviſagé la littérature ſous quelques points de vue qui m'avoient frappé. Pluſieurs, ſans doute, me ſont échappés.

Digitized by Google

J'en ai négligé quelques autres. Je ne ſuis point entré dans la carrière immenſe des beaux-arts, des beautés qu'ils empruntent de la littérature, & de celles qu'ils lui rendent. Que ne ſuis-je un Caylus ou un Spence *! J'éleverois un monument éternel à leur alliance. L'on y verroit l'image de Jupiter éclore dans le cerveau d'Homère, & venir ſe placer ſous le ciſeau de Phidias. Mais je ne me ſuis point dit avec le Corrège; " & moi auſſi je ſuis peintre."

Le 3 Février, 1759.

Après avoir gardé, pendant deux ans, ce petit ouvrage, l'amuſement de mon loiſir à la campagne, je me haſarde enfin à le donner au public. J'ai beſoin de ſon indulgence pour le fond des choſes, & pour le langage. Ma jeuneſſe m'y donne un juſte titre pour l'un, & ma qualité d'étranger me la rend bien néceſſaire pour l'autre.

Le 16 Avril, 1761.

Digitized by Google

A L'AUTEUR.

Je reçois, mon cher Monsieur, les feuilles de votre ouvrage, toutes mouillées au sortir de la presse. Le sentiment qui vous engagea à me les communiquer, est passé dans mon cœur. Ne me demandez plus mon jugement, il ne peut être que partial.

Mais le public aura-t-il les yeux d'un ami; Cet essai de vos forces, ce germe heureux d'ouvrages plus considérables, sera-t-il accueilli, sera-t-il épargné ? inquiétude naturelle à un jeune auteur ! Elle l'honore, elle n'est permise qu'à lui. A Dieu ne plaise que vous perdiez de long-temps cette précieuse défiance de l'approbation du public, qui vous mit en état de la mériter ! Si jamais vieux écrivain vous prenez moins de peine, c'est que vous vous connoitrez mieux & craindrez moins vos juges.

Voudrois-je ôter à la jeune beauté la modeste rougeur qui lui fait méconnoître ses charmes, & qui ne cessera que quand ils ne feront plus ? Non, Monsieur, je ne vous rassure point; je veux jouir de vos alarmes; vos censeurs vont paroître; armez-vous d'intrépidité.

Avez-vous pu croire qu'on pardonneroit à un homme né pour assister aux assemblées tumultueuses du sénat, & à la destruction des renards de sa province, des discussions sur ce qu'on pensa, il y a deux mille ans, sur les divinités de la Grèce, & sur les premiers siècles de Rome ? Quoi pas la moindre allusion à ce qui se passe de nos jours ! Une brochure, où il n'est question ni de la guerre ni du commerce, où l'on ne

Digitized by Google

preſcrit point de limites ni ne propoſe aucune réduction, où l'on ne fait aucun compliment au prince, ni de leçon à ſes miniſtres! En vérité je vous admire, & qu'en dira-t-on, je vous le demande, en Hampſhire?

Le Grec doit être laiſſé au collége & à la roture; ainſi l'a-t-on peut-être décidé chez nos voiſins, & cette mode menace de devenir contagieuſe. Je ſais que Paris ne ſe croit pas encore déshonoré d'un Caylus & d'un Nivernois, & que votre isle compte avec plaiſir ſes Lyttelton, ſes Marchmont, ſes Orrery, ſes Bath, ſes Grandville. Mais vous êtes jeune, & l'on ſoupçonne ceux que je viens de vous nommer d'être un peu du ſiècle paſſé. Vos notes ſont ſavantes, mais qui à Newmarket ou dans le caffé d'Arthur peut les lire?

Point d'ordre ni de liaiſon, dira le géomètre piqué. N'en ſoyez point ſurpris, il voit en vous un transfuge. Vous n'avez point donné la pomme à ſa Vénus, & il juge un écrit de goût ſur le pied des élémens d'Euclide.

Parmi vos critiques je vois le littérateur lui-même. Je ne dirai pas que vous penſez, & lui laiſſez le ſoin de recueillir. Je vous reſpecte trop pour voler ce bon mot à Voltaire. Mais vos notes ne conſiſtent point en corrections de paſſages. Quel vers d'Ariſtophane avez-vous reſtitué? De quel manuſcript vous appuyez-vous? D'ailleurs vous enviſagez quelques objets ſous un point de vue ou nouveau ou ſingulier. Votre chronologie eſt celle de Newton; vous juſtifiez l'anachroniſme de Virgile; vos Dieux ne ſont pas ceux de.... Craignez ſa nouvelle édition; vous aurez place dans ſes notes.

Digitized by Google

Je ne vous reproche point l'obſcurité, dirai je, ou la profondeur de quelques unes de vos penſées, vos phraſes coupées, la hardieſſe de vos figures. La nation Académique ſera moins facile, & frondera quiconque voudroit vous appliquer une de vos notes [1], & l'aveu modeſte de l'orateur Romain, en reliſant dans l'age de la maturité, un morceau applaudi de ſa jeuneſſe. *Quantis illa clamoribus, adoleſcentuli*, il avoit 26 ans, *diximus de ſupplicio parricidarum? quæ nequaquam ſatis deferbuiſſe poſt aliquanto ſentire cœpimus . . . Sunt enim omnia, ſicut adoleſcentis, non tam re & maturitate, quam ſpe & expectatione, laudati* [2].

J'ai gardé pour le dernier le plus grand de vos crimes. Vous êtes Anglois, & vous choiſiſſez la langue de vos ennemis. Le vieux Caton frémit, & dans ſon *Club* Antigallican, vous dénonce, le *punch* à la main, un ennemi de la patrie. « Mes chers amis, « dit-il, la liberté eſt prête d'expirer. Ce peuple, « dont nous avons toujours triomphé, regagne par « ſes artifices plus que ne lui enlèvent nos armes. « N'eſt-ce pas aſſez que nous ayons des baladins, des « friſeurs, des cuiſiniers de Paris, qu'on boive dans « notre isle, qu'on boive des vins, qu'on liſe des « livres François; faut-il encore, grands Dieux! « eſt-ce dans le plus haut période de notre gloire « qu'un Anglois devoit donner ce premier exemple? « faut-il encore qu'on en écrive?"

Contre une attaque auſſi grave quel rempart vous ferez-vous? Trouverez vous des défenſeurs où vous n'avez point de complices? Oſerai-je élever ma voix moi, qui, Anglois ſimplement par choix ſans

Digitized by Google

l'être de naiſſance, n'ai pu, après vingt ans de ſéjour dans votre isle, naturaliſer ma langue auſſi bien que mon cœur ?

Dirai-je ce que Plutarque, à-peu-près dans le même cas que moi, auroit dit, que rien ne fut plus vain que la prophétie de l'âcre cenſeur, que le Grec perdroit ſa patrie, puiſqu'au contraire elle s'éleva au comble de la gloire & du pouvoir dans le temps que les lettres Grecques & l'érudition étrangère y fleurirent le plus [5], que ce peuple qui, tant qu'il fut libre, plaça ſa grandeur dans ce qui ſeul fait la grandeur d'un peuple, fit venir ſes grammairiens, mais non ſes Généraux de la Grèce, au lieu que Carthage y prit ſes ſoldats & ſes Généraux, & en défendit la langue [6]; que Flaminius, Scipion, Caton même,... mais comme eux je parle Grec à votre homme. Il ignore également que Cicéron fut initié à Athènes, & que le nom de Cheſterfield ſe trouve dans les regiſtres d'une célèbre Académie de Paris ; il jureroit que les Edouards & les Henris ne parlèrent ou du moins ne lûrent jamais de François, & ſi je le preſſois, il me ſoutiendroit peut-être que le roi de Pruſſe ſeroit déjà maître de Vienne, s'il n'eût pas écrit, en ſtyle de Voltaire, les Mémoires du Brandebourg.

Mépriſer ſa propre langue, rien ſans doute de plus honteux. Mais la mépriſe-t-on à moins qu'on ne donne l'excluſion à toute autre ? Cicéron, qui écrivit l'hiſtoire de ſon conſulat en Grec, préféra donc cette langue, lui qui n'eut jamais de rival dans la ſienne, qui la croyoit, peut-être par préjugé, beaucoup plus riche que la Grecque [7], & qui, s'il ne la rendit pas telle, étendit les bornes de ſa juriſdiction plus que Céſar celles de l'empire.

Digitized by Google

S'il étoit vrai que le génie insociable des diverses langues empêche celui qui veut les concilier, d'exceller dans aucune, on auroit tort sans doute de s'exposer au risque de corrompre la pureté de celle qui nous est naturelle, sans pouvoir se flatter de réussir dans celle qui ne l'est pas. Mais tant s'en faut que l'expérience ait confirmé cette prétendue crainte des mélanges. Jamais les Romains n'écrivirent mieux en Latin qu'au sortir des écoles Grecques. Le morceau de Cicéron, dont j'ai parlé, nous a probablement valu les chef-d'œuvres Latins de Salluste, & sans l'histoire de Polybe, revue par le héros qui avoit été son disciple, nous n'aurions peut-être jamais eu ni Tite Live ni Tacite.

Toute langue, qui se suffit, est bornée. La vôtre, plus que toute autre, s'est enrichie par ses emprunts. Seroit-il impossible que l'Italien ne pût encore la rendre plus douce, l'Allemand plus compréhensive, le François plus précise & plus régulière. Semblables à ces lacs dont les eaux s'épurent & s'éclaircissent par le mélange & l'agitation de celles qu'ils reçoivent des fleuves voisins, les langues modernes ne demeurent vivantes que par leur communication, & si je l'osois dire par leur choc réciproque.

Non, ce n'est point de l'écrivain qui s'exerce à écrire avec pureté dans une langue étrangère, que la sienne a lieu de craindre qu'il ne l'altère mal-à-propos. Le dégré de perfection, auquel elle peut atteindre, est son objet, & l'analogie sa règle. Il connoit trop les richesses de sa langue, pour la charger de mots inutilement transplantés. Il a étudié son caractère, & ne se permet point de constructions forcées, sous

Digitized by Google

prétexte de ſe faire lire. Reſpectant même ſes bizarreries, il ſait qu'un long uſage exige de grands ménagemens, & que l'homme ſenſé ne ſe diſtingue jamais beaucoup, & très-rarement le premier.

Qui ſont donc les véritables corrupteurs des langues? Ces petits beaux eſprits qui, faute de nouvelles idées, n'ont pour ſe diſtinguer que leur néologique jargon; ces jeunes voyageurs qui, de Paris qu'ils ont mal vu, rapportent & font circuler l'expreſſion du jour qu'ils n'ont pas compriſe; & plus futiles que les uns & les autres, ces demi-ſavans, qui croyent donner du relief à leurs paradoxes, & de la variété à leur ſtyle, par l'introduction de ſynonymes barbares, dont leur dictionnaire leur a, peut-être à grand-peine, indiqué le ſens.

Rarement un étranger parvient-il à écrire dans une langue, qui n'eſt pas la ſienne, de manière à n'être pas reconnu. Mais faut-il qu'il ne le ſoit pas? Lucullus auroit pu ſe paſſer d'affecter des Latiniſmes, de peur d'être pris pour un Grec, & je ne crois pas que vous vous piquiez d'être moins facile à reconnoître pour un Anglois que Lucullus pour un Romain. Mais c'eſt cela même qui, aux yeux d'un François, vous donnera un nouveau mérite. Il remarquera un mot, un tour étranger à ſa langue, & peut-être ſouhaitera qu'il ne le fût pas. Ces traits ſaillans, ces figures hardies, ce ſacrifice de la règle au ſentiment, & de la cadence à la force, lui caractériſeront une nation originale, qui mérite d'être étudiée, & qui gagne toujours à l'être. L'individu ne lui échappera pas, & il ſaura diſcerner ce que vous devez à votre isle, & ce que votre isle vous doit.

Digitized by Google

Quand on ne ſait qu'une langue, c'eſt par les traductions ſeules qu'on connoit les auteurs étrangers. Suffiſent-elles pour en juger ? Ferai-je la ſatyre des perſonnes qui ſe conſacrent à la pénible tâche de traduire, en affirmant que leur moindre défaut eſt de nous faire perdre le caractère national & perſonel de leurs auteurs ? Ah ! que ces auteurs n'ont-ils écrit eux-mêmes, quoique mal, dans une autre langue ! Mon expreſſion eſt celle qui accompagne ma penſée. Vous qui me traduiſez, ſentez-vous ce que j'ai ſenti ? Montaigne ſeroit toujours Montaigne, s'il eut lui-même été le cuiſinier Anglois de ſes eſſais, & j'eſtimerois vingt fois plus un des livres de Milton écrit en François ou en Italien par Milton, que les traductions élégantes de Du Boccage & de Rolli.

Que ſi, dans vos climats ſi heureuſement iſolés, quelques perſonnes jalouſes de l'univerſalité que le François s'eſt acquiſe ſur le Continent, ſe plaignoient que vous rompez la dernière digue qui s'oppoſe à l'inondation, qu'elles me permettent de ne pas regarder comme un grand malheur, qu'une langue commune lie de plus en plus les états de l'Europe, facilite les conférences des miniſtres, prévienne les longueurs des négociations & les équivoques des traités, faſſe ſouhaiter la paix, & la rende plus durable & plus chère. Le premier pas qu'on doive faire pour s'accorder, c'eſt de travailler à s'entendre.

Vous venez, Monſieur, de donner un grand exemple. Au milieu des ſuccès de vos armes vous avez honoré les lettres de vos ennemis. Ce dernier triomphe eſt le plus noble. Puiſſe-t-il devenir général & réciproque, & le temps venir, où les divers peuples,

Digitized by Google

membres épars de la même famille, s'élevant au-deſſus des diſtinctions partiales d'Anglois, de François, d'Allemand, & de Ruſſe, mériteront le titre d'homme!

J'ai l'honneur d'être avec des ſentimens qui ne dépendent d'aucun climat ni d'aucun ſiècle,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

M. MATY.

Du Muſée Britannique,
le 16 Juin, 1761.

Digitized by Google

ESSAI
SUR
L'ÉTUDE DE LA LITTÉRATURE.

I. L'Hiſtoire des empires eſt celle de la misère des hommes. L'hiſtoire des ſciences eſt celle de leur grandeur & de leur bonheur. Si mille conſidérations doivent rendre ce dernier genre d'étude précieux aux yeux du philoſophe, cette réfléxion doit le rendre bien cher à tout amateur de l'humanité. Idée de l'hiſtoire littéraire.

II. Que je voudrois qu'une vérité auſſi conſolante ne recçût aucune exception! Mais hélas! l'homme ne perce que trop ſouvent dans le cabinet du ſavant. Dans cet azile de la ſageſſe, il eſt encore égaré par les préjugés, déchiré par les paſſions, avili par les foibleſſes.

L'empire de la mode eſt fondé ſur l'inconſtance des hommes; empire dont l'origine eſt ſi frivole & dont les effets ſont ſi funeſtes. L'homme de lettres n'oſe ſecouer ſon joug, & ſi ſes réflexions retardent ſa défaite, elles la rendent plus honteuſe.

Tous le pays, tous les ſiècle ont vu quelque ſcience l'objet d'une préférence ſouvent injuſte, pendant que les autres études languiſſoient dans un mépris tout auſſi peu raiſonnable. La métaphyſique & la dialectique ſous les ſucceſſeurs d'Alexandre [a], la politique & l'éloquence ſous la répub-

lique Romaine, l'hiſtoire, la poëſie dans le ſiècle d'Auguſte, la grammaire & la juriſprudence ſous le bas-Empire, la philoſophie ſcholaſtique dans le treiziéme ſiécle, les Belles-Lettres juſqu'aux jours de nos pères, ont fait, tour-a-tour; l'admiration & le mépris des hommes. La phyſique & les mathématiques ſont à preſent ſur le trône. Elles voyent toutes leurs ſœurs proſternées devant elles, enchaînées à leur char, ou tout-au-plus occupées à orner leur triomphe. Peut-être leur chute n'eſt pas éloignée.

Il ſeroit digne d'un habile homme de ſuivre cette révolution dans les religions, les gouvernements, les mœurs, qui ont ſucceſſivement égaré, déſolé & corrompu les hommes. Qu'il ſe gardât bien de chercher un ſyſtème; mais qu'il ſe gardât bien davantage de l'éviter.

Renaiſſance des Belles-Lettres. Goût qu'on eut pour elles.

III. Si les Grecs n'avoient été eſclaves, les Latins ſeroient encore barbares. Conſtantinople tomba ſous le fer de Mahomet. Les Médicis accueillirent les Muſes déſolées: ils encouragèrent les lettres. Eraſme fit plus, il les cultiva. Homère & Cicéron pénétrèrent dans les contrées inconnues à Alexandre, & invincibles pour les Romains. Ces ſiècles trouvoient qu'il étoit beau d'étudier les anciens & de les admirer *: le nôtre penſe qu'il eſt plus aiſé de les ignorer & de les mépriſer. Je crois qu'ils ont tous les deux raiſon. Le guerrier les liſoit ſous ſa tente. L'homme d'état les étudioit dans ſon cabinet. Ce ſexe même, qui, content des graces, nous laiſſe les lumières, embelliſſoit l'exemple d'une Délie, & ſouhaitoit de trouver un Tibulle dans ſon amant.

Digitized by Google

Elizabeth (ce nom dit tout pour le Sage) apprenoit dans Hérodote à défendre les droits de l'humanité contre un nouveau Xerxés, & au ſortir des combats ſe voyoit célébrée par Eſchyle ſous le nom des vainqueurs de Salamine [10] [11] §.

Si Chriſtine préféra la ſcience au gouvernement d'un état, le politique peut la mépriſer, le philoſophe doit la blâmer, mais l'homme de lettres chérira ſa mémoire. Cette reine étudioit les anciens: elle en conſidéroit les interprêtes. Elle diſtingua ce Saumaiſe, qui ne mérita ni l'admiration de ſes contemporains, ni le mépris dont nous nous efforçons de le combler.

On le pouſſa trop loin.

IV. Sans doute elle pouſſa trop loin l'admiration pour ces ſavans. Souvent leur défenſeur, jamais leur zélateur, j'avouerai ſans peine que leurs mœurs étoient groſſières, leurs travaux quelquefois minutieux; que leur eſprit noyé dans une érudition pédanteſque commentoit ce qu'il falloit ſentir, & compiloit au lieu de raiſonner. On étoit aſſez éclairé pour ſentir l'utilité de leurs recherches; mais l'on n'étoit ni aſſez raiſonnable ni aſſez poli, pour connoître qu'elles auroient pu être guidées par le flambeau de la philoſophie.

Quand il devenoit plus raiſonnable.

V. La lumière alloit paroître. Deſcartes ne fut pas Littérateur, mais les Belles-Lettres lui ſont bien redevables. Un philoſophe éclairé [12], héritier de ſa méthode, approfondit les vrais principes de la critique. Le Boſſu, Boileau, Rapin, Brumoy apprirent aux hommes à connoître mieux le prix des tréſors, qu'ils poſſédoient. Une de ces ſociétés qui ont mieux immortaliſé Louis XIV. qu'une

Digitized by Google

ambition ſouvent pernicieuſe aux hommes, commençoit déja ces recherches qui réuniſſent la juſteſſe de l'eſprit, l'aménité & l'érudition, où l'on voit tant de découvertes, & quelquefois, ce qui ne céde qu'à peine aux découvertes, une ignorance modeſte & ſavante.

Si les hommes raiſonnoient autant lorſqu'ils agiſſent que lorſqu'ils diſcourent, les Belles-Lettres ſeroient devenues l'objet de l'admiration du vulgaire & de l'eſtime des ſages.

Décadence des Belles-Lettres.

VI. C'eſt de cette époque qu'elles datent le commencement de leur décadence. Le Clerc, à qui les ſciences & la liberté doivent des éloges, s'en plaignoit déjà, il y a plus de ſoixante ans. Mais c'eſt dans la fameuſe diſpute des anciens & des modernes qu'elles reçurent le coup mortel. Il n'y a jamais eu un combat auſſi inégal. La logique exacte de Terraſſon, la philoſophie déliée de Fontenelle, le ſtyle élégant & heureux de la Motte, le badinage léger de St. Hyacinte, travailloient de concert à réduire Homère au niveau de Chapelain. Leurs adverſaires ne leur oppoſoient qu'un attachement au minuties, je ne ſais quelles prétentions à une ſupériorité naturelle des anciens, des préjugés, des injures & des citations. Tout le ridicule leur demeura. Il en rejaillit une partie ſur ces anciens, dont ils ſoutenoient la querelle: & chez cette nation aimable, qui a adopté, ſans y penſer, le principe de Milord Shaftſbury, on ne diſtingue point les torts & les ridicules.

Depuis ce temps, nos philoſophes ſe ſont étonnés que des hommes puſſent paſſer une vie entière à raſſembler

Digitized by Google

raſſembler des faits & des mots ; & à ſe charger la mémoire au lieu de s'éclairer l'eſprit. Nos beaux eſprits ont ſenti, quels avantages leur reviendroient de l'ignorance de leurs lecteurs. Ils ont comblé de mépris les anciens, & ceux qui les étudient encore [13], [14].

VII. Je voudrois faire ſuccéder à ce tableau quelques réflexions, qui pourront fixer la juſte valeur des Belles-Lettres.

Grands hommes littérateurs.

Les exemples des grands hommes ne prouvent rien ; Caſſini, avant de régler le cours de planètes, crut y lire le deſtin des hommes [15]. Cependant, lorſqu'ils ſont en grand nombre, ils préviennent avant l'examen, après l'examen ils confirment. On ſent d'abord qu'un génie capable de raiſonner, une imagination vive & brillante ne goûteroient jamais une ſcience, qui ne ſeroit que de mémoire. De tous ces hommes qui ont éclairé la terre, pluſieurs ſe ſont livrés à l'étude des Belles-Lettres ; beaucoup l'ont cultivée ; aucun, ou preſqu'aucun, ne l'a mépriſée. Toute l'antiquité ſe montroit ſans voile aux yeux de Grotius : éclairé par ſa lumière, il développoit les oracles ſacrés, il combattoit l'ignorance & la ſuperſtition, il adouciſſoit les horreurs de la guerre. Si Deſcartes, livré tout entier à ſa philoſophie, mépriſoit toute étude qui ne s'y rapportoit pas, Newton [16] ne dédaigna pas de conſtruire un ſyſtème de chronologie, qui a eu des partiſans & beaucoup d'admirateurs : Gaſſendi, le meilleur philoſophe des littérateurs & le meilleur littérateur des philoſophes, expliquoit Epicure en critique, & le défendoit en Phyſicien : Leibnitz

Digitized by Google

paſſoit, de ſes recherches immenſes ſur l'hiſtoire, aux infiniment petits. Si ſon édition de *Martianus Capella* avoit paru, ſon exemple auroit juſtifié les Littérateurs, ſes lumières les auroient éclairé [16]. Le Dictionnaire de Bayle ſera un monument éternel de la force, & de la fécondité de l'érudition combinée avec le génie.

Littérateurs grands hommes.

VIII. Si nous ne faiſons attention qu'à ceux qui ont conſacré preſque tous leurs travaux à la littérature, les vrais connoiſſeurs ſauront toujours diſtinguer & apprécier l'eſprit délicat & étendu d'Eraſme, l'exactitude de Caſaubon & de Gerard Voſſius, la vivacité de Juſte-Lipſe, le goût, la fineſſe de Taneguy le-Febvre, les reſſources, la fécondité d'Iſaac Voſſius, la pénétration hardie de Bentley, l'aménité de Maſſieu & de Fraguier, la critique ſolide & éclairée de Sallier, l'eſprit profond & philoſophique de le Clerc & de Freret. Ils ne confondront point ces grands hommes avec de ſimples compilateurs, un Gruter, un Saumaiſe, un Maſſon, & tant d'autres, hommes à la vérité utiles par leurs travaux, mais qui ne méritent jamais notre admiration, qui excitent rarement notre goût, & qui quelquefois ſeulement exigent notre eſtime.

Le Goût. Trois ſources de beautés

IX. Les anciens auteurs ont laiſſé des modèles pour ceux qui oſeront marcher ſur leurs traces: des lectures aux autres, où ils pourront puiſer les principes du bon goût, & remplir leur loiſir par l'étude de ces précieuſes productions, où la vérité ne ſe montre qu'embellie de tous les tréſors de l'imagination. Les poëtes, & les orateurs doivent peindre la nature. Tout l'univers peut leur fournir des couleurs, mais

Digitized by Google

parmi cette variété immenſe on peut ranger ſous trois claſſes les images dont ils ſe ſervent: l'homme, la nature, & l'art. Les images de la prémier eſpèce, le tableau de l'homme, de ſes grandeurs, de ſes petiteſſes, de ſes paſſions, de ſes changemens, ſont celles qui conduiſent le plus ſurement un écrivain à l'immortalité Chaque fois qu'on lit Euripide, ou Térence, on y découvre de nouvelles beautés. Cependant ce n'eſt ni à la conduite ſouvent défectueuſe de leurs pièces, ni aux fineſſes cachées de leur heureuſe ſimplicité, que ces poëtes doivent leur renommée. Le cœur ſe reconnoit dans leurs tableaux vrais & naïfs, & s'y reconnoit avec plaiſir.

La nature, toute vaſte qu'elle eſt, a fourni peu d'images aux poëtes. Bornés par leur objet ou par le préjugé des hommes, à ſon écorce, ils n'ont pu peindre que la ſucceſſive variété des ſaiſons, une mer irritée par les tempêtes, les zéphirs du printemps reſpirant l'amour & les plaiſirs. Un petit nombre de génies ont bientôt épuiſé ces tableaux.

X. L'art leur reſtoit. J'entens par l'art tout ce dont les hommes, ont orné ou défiguré la nature, les religions, les gouvernemens, les uſages. Ils s'en ſont tous ſervis: & il faut convenir qu'ils ont tous eu raiſon. Leurs concitoyens, & leurs contemporains les entendoient ſans peine, & les liſoient avec plaiſir. Ils aimoient à retrouver dans les ouvrages des grands hommes de leur nation, tout ce qui avoit rendu leurs ancêtres reſpectables, tout ce qu'ils regardoient comme ſacré, tout ce qu'ils pratiquoient comme utile. Images artificielles.

XI. Les mœurs des anciens étoient plus favorables Les mœurs des anciens favorables à la poë-

Digitized by Google

fie dans l'art militaire.

à la poëſie que les nôtres : c'eſt une forte préſomption qu'ils nous y ont ſurpaſſés.

A meſure que les arts ſe ſont perfectionnés, les reſſorts ſe ſont ſimplifiés. Dans la guerre, dans la politique, dans la religion, de plus grands effets ont été produits par des cauſes plus ſimples. Sans doute les Maurice & les Cumberland " entendoient mieux l'art militaire que les Achille & les Ajax ;

" *Tels ne parurent point aux rives du Scamandre,*
Sous ces murs tant vantés que Pyrrhus mit en cendre,
Ces antiques héros qui montés ſur un char
Combattoient en déſordre & marchoient au hazard ".

Cependant les batailles du poëte François ſont-elles diverſifiées comme celles du poëte Grec ? Ses héros ſont-ils auſſi intéreſſans ? Tous ces combats ſinguliers des chefs, tout ces longs diſcours aux mourans, toutes ces rencontres inattendues, prouvent l'enfance de l'art, mais donnent au poëte le moyen de nous faire connoître ſes héros, & de nous intéreſſer à leur deſtin. Aujourdhui les armées ſont de vaſtes machines animées par le ſouffle du Général. La Muſe ſe refuſe à la deſcription de ſes manœuvres : elle n'oſe percer ce tourbillon de poudre & de pouſſière, qui cache à ſes yeux le brave & le lâche, le chef & le ſoldat.

Dans la politique.

XII. Les anciennes républiques de la Grèce ignoroient les premiers principes d'un bon gouvernement. Le peuple s'aſſembloit en tumulte pour décider plutôt que pour délibérer. Leurs factions étoient furieuſes & immortelles, leurs ſéditions fréquentes & terribles, leurs plus beaux jours remplis de méfiance,

Digitized by Google

d'envie & de confuſion [20]: leurs citoyens étoient malheureux, mais leurs écrivains, l'imagination échauffée par ces affreux objets, les peignoient comme ils les ſentoient. La tranquille adminiſtration des loix, ces arrêts ſalutaires qui, ſortis du cabinet d'un ſeul, ou du conſeil d'un petit nombre, vont répandre la félicité chez un peuple entier, n'excitent chez le poëte que l'admiration, la plus froide de toutes les paſſions.

Dans la religion.

XIII. La mythologie ancienne qui animoit toute la nature, étendoit ſon influence ſur la plume du poëte. Inſpiré par la muſe, il chantoit les attributs, les aventures, & les malheurs des dieux. L'Etre infini que la religion & la philoſophie nous ont fait connoître, eſt au-deſſus de ſes chants: le ſublime à ſon égard devient puérile. Le *Fiat* de Moïſe nous frappe [21]; mais la raiſon ne ſauroit ſuivre les travaux de la Divinité qui ébranle ſans efforts & ſans inſtruments des millions de mondes, & l'imagination ne peut voir avec plaiſir les diables de Milton, combattre pendant deux jours les armées du Tout Puiſſant [22].

Les anciens connoiſſoient leurs avantages, & les employoient avec ſuccès. Ces chef-d'œuvres que nous admirons encore en ſont la meilleure preuve.

Moyens de ſentir les beautés.

XIV. Mais nous, placés ſous un autre Ciel, nés dans un autre ſiècle, nous perdrions néceſſairement toutes ces beautés, faute de pouvoir nous placer au même point de vue, où ſe trouvoient les Grecs & les Romains. Une connoiſſance détaillée de leur ſiècle, eſt le ſeul moyen qui puiſſe nous y conduire. Quelques idées ſuperficielles, quelques lumières puiſées au beſoin dans un commentaire, ne nous laiſſeront ſaiſir que les beautés les plus ſenſibles & les plus

Digitized by Google

apparentes: toutes les graces, toutes les fineſſes de leurs ouvrages nous échapperont; & nous traiterons de gens ſans goût leurs contemporains, pour leur avoir prodigué des éloges, dont notre ignorance nous empêchera de ſentir la juſteſſe. La connoiſſance de l'antiquité, voilà notre vrai commentaire: mais ce qui eſt plus néceſſaire encore, c'eſt un certain eſprit qui en eſt le réſultat; eſprit qui non ſeulement nous fait connoître les choſes, mais qui nous familiariſe avec elles, & nous donne à leur égard les yeux des anciens. Le fameux exemple de Perrault peut faire ſentir ce que je veux dire: la groſſiéreté des ſiècles héroïques choquoit le Pariſien. En vain Boileau lui remontroit-il qu'Homère vouloit & devoit peindre les Grecs, & non point les François; ſon eſprit demeuroit convaincu, ſans être perſuadé [11]. Un goût antique (j'entens pour les idées de convention) l'eût éclairé plus que toutes les leçons de ſon adverſaire.

Images artificielles rien à l'amour de la gloire.

XV. J'ai dit, il y a un moment, que la raiſon autoriſoit ces images artificielles. mais au tribunal de l'amour de la gloire, je ne ſais ſi la déciſion ſeroit la même. Nous aimons tous la gloire; mais rien n'eſt plus différent que la nature & le dégré de cet amour. Chaque homme varie dans ſa manière de l'aimer. Cet écrivain n'aime que les éloges de ſes contemporains. La mort met fin à toutes ſes eſpérances & à toutes ſes craintes, Le tombeau qui couvre ſon corps peut enſevelir ſon nom Un tel homme peut ſans ſcrupule employer des images familières aux ſeuls juges dont il recherche les applaudiſſemens. Cet autre lègue ſon nom à la poſtérité la plus recu-

Digitized by Google

lée [24]. Il ſe plait à penſer que, mille ans après ſa mort, l'Indien des bords du Gange, & le Laponois au milieu de ſes glaces, liront ſes ouvrages, & porteront envie au pays & au ſiècle qui l'ont vu naître.

Celui qui écrit pour tous les hommes ne doit puiſer que dans des ſources communes à tous les hommes, dans leur cœur & dans le ſpectacle de la nature. Le ſeul orgueil peut l'engager à paſſer ces limites. Il peut préſumer que la beauté de ſes écrits lui aſſurera toujours des Burmans, qui travailleront à l'expliquer, & qui l'admireront encore plus, parcequ'ils l'auront expliqué.

XVI. Non-ſeulement le caractère de l'auteur, mais encore celui de ſon ouvrage, influe à cet égard ſur ſa conduite. La haute poëſie, l'épopée, la tragédie, & l'ode emprunteront plus rarement ces images que la comédie & la ſatire, parcequ'elles peignent les paſſions, & que celles-ci crayonnent les mœurs. Horace & Plaute ſont preſqu'inintelligibles à quiconque n'a pas appris à vivre, & à penſer comme le peuple Romain. Le rival de Plaute, l'élégant Terence eſt mieux entendu, parcequ'il a ſacrifié la plaiſanterie au bon goût, au lieu que Plaute a immolé les bienſéances à la plaiſanterie. Terence ſongeoit qu'il peignoit des Athéniens; tout dans ſes pièces eſt Grec, hormis le langage [25]: Plaute ſavoit qu'il parloit à des Romains: on retrouve chez lui à Thebes, à Athènes, à Calydon, les mœurs, les loix & juſqu'aux bâtimens de Rome [26]. Et à la nature du ſujet.

XVII. Dans les poëtes heroïques les mœurs, bien-qu'elles ne faſſent pas le fond de leurs tableaux, en ornent ſouvent le lointain. Il eſt impoſſible de ſentir le plan, l'art, & les détails de Virgile, ſans être inſtruit Contraſte de l'enfance & de la grandeur de Rome.

Digitized by Google

à fond de l'hiſtoire, des loix, & de la religion des Romains, de la géographie de l'Italie, du caractère d'Auguſte, de la rélation ſingulière & unique que ce Prince ſoutenoit avec le ſénat & le peuple [17]. Rien de plus frappant, & de plus intéreſſant pour ce peuple, que le contraſte de Rome couverte de paille, renfermant trois mille citoyens dans ſes murs [18], avec cette même Rome capitale de l'univers, dont les maiſons étoient des palais, les citoyens des princes, & les provinces des empires. Puiſque Florus a ſu ſaiſir ce contraſte [19], on peut croire que Virgile ne l'a pas manqué. Il l'a peint des traits d'un grand maître. Evandre conduit ſon hôte par ce village, où tout juſqu'au monarque, reſpiroit la ruſticité. Il lui en explique les antiquités, & le poëte laiſſe habilement entrevoir à quoi ce village, ce capitole futur, caché par les ronces, étoit réſervé [20]. Que ce tableau eſt vif! Que ce contraſte eſt parlant pour un homme inſtruit dans l'antiquité! Qu'il eſt fade aux yeux de celui qui n'apporte à la lecture de Virgile, d'autre préparation qu'un goût naturel, & quelque connoiſſance de la langue Latine!

Art de Virgile. XVIII. Mieux on poſsède l'antiquité, plus on admire l'art de ce poëte. Son ſujet étoit aſſez mince. La fuite d'une bande d'exilés, & le combat de quelques villageois, l'établiſſement d'une bicoque, voilà les travaux tant vantés du pieux Enée. Mais le poëte les a ennoblis, & il a ſu en les ennobliſſant, les rendre encore plus intéreſſans. Par une illuſion trop fine pour ne pas ſe dérober au commun des lecteurs, & trop heureuſe pour déplaire aux juges, il embellit les mœurs des ſiècles héroïques, mais il les embellit ſans

Digitized by Google

les déguiſer [11]. Le pâtre Latinus & le ſéditieux Turnus ſont transformés en monarques puiſſans. Toute l'Italie craint pour ſa liberté. Enée triomphe des hommes & des dieux. Virgile ſait encore faire rejaillir ſur les Troyens toute la gloire des Romains. Le fondateur de Rome fait diſparoître celui de Lavinium. C'eſt un feu qui s'allume. Bientôt il embraſera toute la terre. Enée (ſi j'oſe haſarder l'expreſſion) contient le germe de tous ſes deſcendans. Aſſiégé dans ſon camp, il nous rappelle Céſar & Alexia [12]. Nous ne partegeons point notre admiration.

Jamais Virgile n'employe mieux cet art, que lorſque, deſcendu aux enfers avec ſon héros, ſon imagination en paroit affranchie. Il n'y crée point d'êtres nouveaux & fantaſques. Romulus & Brutus, Scipion & Céſar s'y montrent, tels que Rome les admira ou les craignit.

XIX. On lit les Georgiques avec ce goût vif qu'on doit au beau, & avec ce plaiſir délicieux que l'aménité de leur objet inſpire à toute ame honnête & ſenſible. On pourroit cependant ſentir croître ſon admiration, ſi l'on découvroit chez leur auteur un but auſſi relevé que l'exécution en eſt achevée. Je puiſe toujours mes exemples chez Virgile. Ses beaux vers & les préceptes de ſon ami Horace, fixèrent le goût des Romains, & peuvent inſtruire la poſtérité la plus reculée. Mais pour développer mes idées, il faut les prendre d'un peu loin. Les Géorgiques.

XX. Les premiers Romains combattoient pour la gloire & pour la patrie. Depuis le ſiège de Veïes [13] ils recevoient une paye aſſez modique, & quelquefois des recompenſes après les triomphes [14]; mais ils les Les vétérans.

Digitized by Google

recevoient comme une grace, & non comme enu dette. La guerre finie, chaque ſoldat devenu citoyen, ſe retiroit dans ſa cabane & y ſuſpendoit ſes armes inutiles, prêt à les reprendre au premier ſignal.

Quand Sylla rendit la tranquillité à la république, les choſes étoient bien changées. Plus de trois cens mille hommes, accoutumés au carnage & au luxe [35], ſans biens, ſans patrie, ſans principes, exigeoient des recompenſes. Si le dictateur les leur avoit données en argent, ſuivant le taux établi enſuite par Auguſte, elles lui auroient couté plus de trente-deux millions de notre monnoye [36], ſomme immenſe dans les temps les plus proſpères, mais alors au-deſſus des facultés de la république. Sylla embraſſa un parti, que la néceſſité & ſon intérêt particulier, plutôt que le bien de l'état, lui dictèrent: il donna des terres aux ſoldats. Quarante-ſept légions furent diſperſées dans l'Italie. On fonda vingt-quatre colonies militaires [37]. Expédient ruineux: ſi on les mêloit, ils quittoient leurs habitations pour ſe retrouver; ſi on les laiſſoit en corps, le premier ſéditieux y trouvoit une armée toute prête [38]. Ces vieux guerriers ennuyés du repos, & trouvant au-deſſous d'eux d'acheter par la fueur ce qui pouvoit ne couter que du ſang [39], diſſipèrent leurs nouveaux biens par la débauche, & n'eſpérant de ſalut que dans une guerre civile, ſervirent puiſſamment les deſſeins de Catilina [40]. Auguſte, preſſé par les mêmes embarras, ſuivit le même plan, & en craignit les mêmes ſuites. La triſte Italie fumoit encore

Des feux qu'a rallumé ſa liberté mourante [41].

Les hardis vétérans n'avoient acheté leurs poſſeſſions que par une guerre ſanglante, & leurs

Digitized by Google

fréquens actes de violence montroient assez qu'ils se croyoient toujours les armes à la main [42].

XXI. Qu'y-avoit-il alors de plus assorti à la douce politique d'Auguste, que d'employer les chants harmonieux de son ami, pour les réconcilier à leur nouvel état ? Aussi lui conseilla-t-il de composer cet ouvrage. But de Virgile.

Da facilem cursum, atque audacibus annue cœptis;
Ignaroſque viæ mecum miseratus agrestes,
Ingredere; & votis jam nunc assuesce vocari [43].

L'agriculture avoit cependant plus de cinquante écrivains Grecs [44]; les livres de Caton & de Varron étoient des guides plus sûrs, plus minutieux, & plus exacts que ne pouvoit l'être un poëte. Mais il falloit faire goûter à des soldats le repos de la campagne plutôt que de les instruire dans les principes de l'agriculture ? De là toutes ces descriptions touchantes des plaisirs innocens du campagnard, ses jeux, ses foyers, ses retraites délicieuses opposées aux amusemens frivoles des hommes, & à leurs affaires plus frivoles que leurs amusemens.

Il y a dans ce tableau de ces traits vifs & inattendus, de ces détours cachés & heureux, qui montrent dans Virgile, un génie pour la satyre, que des vues supérieures & la bonté de son cœur l'empêchoient seules de cultiver [45]. Quel vétéran ne se reconnoissoit pas dans le vieillard Corycien [46] ? Comme eux accoutumé aux armes dès sa jeunesse, il trouvoit enfin le bonheur dans une retraite

Digitized by Google

ſauvage, que ſes travaux avoient transformée en un lieu de délices [47].

L'Italien las de mener une vie remplie de craintes légitimes, deploroit avec Virgile les malheurs du temps, & plaignoit ſon prince de ſe voir emporté par la violence des vétérans,

Ut cum carceribus ſeſe effudêre quadrigæ,
Addunt in ſpatium, & fruſtra retinacula tendens
Fertur equis auriga, neque audit currus habenas [48].

& recommençoit ſes travaux dans l'eſpoir d'un nouveau ſiècle d'or.

Son ſuccès.

XXII. Si l'on adopte mes idées, Virgile n'eſt plus un ſimple écrivain, qui décrit les travaux ruſtiques. C'eſt un nouvel Orphée, qui ne manie ſa lyre, que pour faire dépoſer aux ſauvages leur férocité, & pour les réunir par les liens des mœurs & des loix [49].

Ses chants produiſirent cette merveille. Les vétérans s'accoutumèrent inſenſiblement au repos. Ils paſſèrent en paix les trente ans qui s'écoulèrent avant qu'Auguſte eût établi, non ſans beaucoup de difficulté, un tréſor militaire pour les payer en argent [50].

LA CRITIQUE.

Idée de la critique.

XXIII. Ariſtote, qui portoit la lumière dans les ténèbres de la nature & de l'art, eſt le père de la critique. Le temps dont la juſtice lente, mais ſure, met enfin la vérité à la place de l'erreur, a briſé les ſtatues du philoſophe, mais a confirmé les déciſions du critique. Déſtitué d'obſervations, il a donné des chimères pour des faits. Formé dans l'école

Digitized by Google

de Platon, & dans les écrits d'Homère, de Sophocle, d'Euripide & de Thucydide, il a puisé ses règles dans la nature des choses & dans la connoissance du cœur humain. Il les a éclaircies par les exemples des plus grands modèles.

Deux mille ans se sont écoulés depuis Aristote. Les critiques ont perfectionné leur art. Cependant ils ne sont pas encore d'accord sur l'objet de leurs travaux. Les le Clec, les Cousin, les Des-maiseaux, les de Sainte-Marthe [11], nous en offrent des définitions différentes. Pour moi, je les crois toutes ou trop partiales, ou trop arbitraires. La critique est, selon moi, l'art de juger des écrits & des écrivains, ce qu'ils ont dit, s'ils l'ont bien dit, s'ils ont dit vrai [12]. De la première de ces branche découle la grammaire, la connoissance des langues & des manuscrits, le discernement des ouvrages supposés, le rétablissement des endroits corrompus. Toute la théorie de la poësie & de l'éloquence se tire de sa seconde. La troisième ouvre un champ immense, l'examen & la critique des faits. On pourroit donc distinguer la nation des critiques, en critiques grammairiens, en critiques rhéteurs & en critiques historiens. Les prétentions exclusives des premiers ont nui non seulement à leur travail, mais à celui de leurs confrères.

XXIV. Tout ce qu'ont été les hommes, tout ce que le génie a créé, tout ce que la raison a pesé, tout ce que le travail a recueilli, voilà le département de la critique. La justesse d'esprit, la finesse, la pénétration, sont toutes nécessaires pour l'exercer dignement. Je suis le littérateur dans son cabinet,

Matériaux de la critique.

Digitized by Google

je le vois entouré des productions de tous les siècles: sa bibliothéque en est remplie: son esprit en est éclairé, sans en être chargé. Il étend ses regards de tous côtés. L'auteur le plus éloigné du travail de l'instant, n'est pas oublié: un trait lumineux pourroit s'y rencontrer, qui confirmeroit les découvertes du critique ou qui ébranleroit ses hypothèses. Le travail de l'érudit est achevé. Le philosophe de nos jours s'y arrête & loue la mémoire du compilateur. Celui-ci en est quelquefois la dupe, & prend les matériaux pour l'édifice.

Opérations du critique.

XXV. Mais le vrai critique sent que sa tâche ne fait que commencer. Il pèse, il combine, il doute, il décide. Exact & impartial, il ne se rend qu'à la raison, ou à l'autorité qui est la raison des faits ". Le nom le plus respectable le céde quelquefois au témoignage d'écrivains auxquels les circonstances seules donnent un poids momentané. Prompt & fécond en ressources, mais sans fausse subtilité, il ose sacrifier l'hypothèse la plus brillante, la plus spécieuse, & ne fait point parler à ses maîtres le langage de ses conjectures. Ami de la vérité, il cherche le genre de preuves qui convient à son sujet, & il s'en contente. Il ne porte point la faux de l'analyse sur ces beautés délicates, qui se fanent sous la touche la moins rude; mais aussi, peu content d'une admiration stérile, il fouille jusques dans les principes les plus cachés du cœur humain, pour se rendre raison de ses plaisirs & de ses dégoûts. Modeste & sensé il n'étale point ses conjectures comme des vérités, ses inductions comme des faits, ses vraisemblances comme des démonstrations.

Digitized by Google

XXVI. On a dit que la géométrie étoit une bonne logique, & l'on a cru lui donner un grand éloge: il eſt plus glorieux aux ſciences de développer ou de perfectionner l'homme, que de reculer les bornes de l'univers. Mais la critique ne peut-elle pas partager ce titre? Elle a même cet avantage: la géométrie s'occupe de démonſtrations qui ne ſe trouvent que chez elle; la critique balance les différens dégrés de vraiſemblance. C'eſt en les comparant que nous réglons tous les jours nos actions, que nous décidons ſouvent de notre ſort [14]. Balançons des vraiſemblances critiques. La critique une bonne logique.

XXVII. Notre ſiècle, qui ſe croit deſtiné à changer les loix en tout genre, a enfanté un Pyrrhoniſme hiſtorique, utile & dangereux. M. de Pouilly, eſprit brillant & ſuperficiel, qui citoit plus qu'il ne liſoit, douta de la certitude [15] des cinq premiers ſiècles de Rome; mais ſon imagination peu faite pour ces recherches, céda facilement à l'érudition & à la critique de M. Freret & de l'Abbé Sallier [16]. M. de Beaufort fit revivre cette controverſe, & l'hiſtoire Romaine ſouffrit beaucoup des attaques d'un écrivain, qui ſavoit douter & qui ſavoit décider. Controverſe ſur l'hiſtoire Romaine.

XXVIII. Un traité des Romains & des Carthaginois devint entre ſes mains une objection accablante [17]. Ce traité ſe rencontre chez Polybe, hiſtorien exact & éclairé [18]. L'original ſe conſervoit à Rome de ſon temps. Cependant ce monument authentique contredit tous les hiſtoriens. L. Brutus & M. Horatius y paroiſſent comme exerçant le conſulat enſemble, quoiqu'Horatius n'y parvint Traité entre Rome et Carthage.

Digitized by Google

qu'après la mort de Brutus. Les Romains y ont des ſujets qui n'étoient encore que leurs alliés. On entend parler de la marine d'un peuple qui ne conſtruiſit ſes premiers vaiſſeaux que dans la première guerre Punique, deux cens cinquante ans après le conſulat de Brutus. Quelles concluſions fatales ne tire-t-on pas de cette contrariété? Elles ſont toutes au déſavantage des hiſtoriens.

Le traité éclairci.

XXIX. Cette objection a fort embarraſſé les adverſaires de M. de Beaufort. Ils ont douté de l'authenticité de ce monument original. Ils en ont avancé la date. Tâchons par une explication vraiſemblable de concilier le monument & les hiſtoriens. Séparons d'abord la date d'avec le corps du traité. Celui-ci eſt du temps de Brutus. Celle-là eſt de la façon de Polybe ou de ſes antiquaires Romains. Les noms des conſuls ne ſe liſoient jamais dans les traités ſolemnels, dans les *fœdera* conſacrés par toutes les cérémonie de la religion. Les ſeuls miniſtres de cette religion, les *féciaux*, les ſignoient: & cette circonſtance diſtinguoit les *fœdera* & les *ſponſiones*. Nous devons ce détail à Tite Live [a]. Il fait diſparoître la difficulté. Les antiquaires auront pris les féciaux pour les conſuls. Mais ſans ſonger à cette mépriſe, ces antiquaires que rien n'obligeoit à la préciſion dans l'explication des monumens publics, ont marqué l'année du régifuge, par les noms célèbres du fondateur de la liberté & de celui du capitole. Il leur importoit peu de s'aſſurer s'ils exercerent le conſulat enſemble.

Les conſuls.

Les ſujets des Romains.

XXX. Les peuples d'Ardée, d'Antium, de Terracine n'étoient point ſujets des Romains, ou s'ils l'étoient

l'étoient, les hiſtoriens nous ont donné une idée très fauſſe de l'étendue de la république. Tranſportons-nous dans le ſiècle de Brutus, & puiſons dans la politique des Romains, une définition du terme d'allié aſſez éloignée de la nôtre. Rome, quoique la dernière colonie des Latins, ſongea de bonne heure à réunir toute cette nation ſous ſes loix. Sa diſcipline, ſes héros & ſes victoires lui acquirent bientôt une ſupériorité décidée. Fiers, mais politiques, les Romains en uſèrent avec une ſageſſe digne de leur bonheur. Ils comprirent que des cités malaſſervies arrêteroient les armes, épuiſeroient les tréſors, & corromproient les mœurs de la république. Sous le nom plus ſpécieux d'alliés, ils ſurent faire aimer leur joug aux vaincus. Ceux-ci conſentirent avec plaiſir à reconnoître Rome pour la capitale de la nation Latine, & à lui fournir un corps de troupes dans toutes ſes guerres. La république ne leur devoit qu'une protection, marque de ſa ſouveraineté & qui leur coutoit ſi cher. Ces peuples étoient alliés de Rome, mais ils virent bientôt eux-mêmes qu'ils en étoient eſclaves **.

XXXI. Cette explication diminue la difficulté, me dira-t-on, mais ne la diſſipe pas. Τπηκοοι, l'expreſſion dont ſe ſert Polybe, ſignifie ſujet, dans le ſens propre du mot. Je ne le conteſterai pas. Mais nous n'avons que la traduction de ce traité; & ſi l'on accorde à ſes copies une confiance conditionnelle pour le fond des choſes, il ne doit pas être permis de rien conclure de leurs expreſſions priſes à la rigueur. Les aſſemblages d'idées ſont ſi arbitraire, les nuances ſi légères, les langues ſi différentes, que

Digitized by Google

le plus habile traducteur peut chercher des expreſſions équivalentes, mais n'en trouve guères que de ſemblables [41]. Le langage de ce traité étoit ancien. Polybe ſe fia aux antiquaires Romains. La vanité leur groſſit les objets. *Fœderati* ne ſignifie pas des alliés égaux : rendons le, dirent-ils, par ſujets.

Leur marine. XXXII. La marine des Romains embarraſſe encore nos critiques. Polybe nous aſſure que la flotte de Duillius fut leur premier eſſai dans ce genre [42]. Eh bien, Polybe ſe trompe, puiſqu'il ſe contredit; voilà toute ma concluſion. Mais en admettant même ſon récit, l'hiſtoire Romaine ne s'écrouleroit cependant pas. Voici une hypothèſe qui explique ce phénomène d'une manière raiſonnable; & c'eſt tout ce qu'on eſt en droit d'exiger d'une hypothèſe. Tarquin opprime le peuple & les ſoldats. Il s'approprie tout le butin. On ſe dégoute de la milice. On équipe de petits bâtimens qui font des courſes ſur mer. La république naiſſante les protège, mais met un frein par ce traité à leurs déprédations. Des guerres continuelles, la paye qu'on accorde aux troupes de terre, font négliger la marine; & dans un ſiècle ou deux, on oublie qu'elle a jamais exiſté [43]. Polybe aura parlé d'une façon un peu trop générale.

XXXIII. D'ailleurs la première marine des Romains ne pouvoit être compoſée que de bâtimens à cinquante rames. Gelon & Hieron conſtruiſirent des vaiſſeaux plus grands [44]. Les Grecs & les Carthaginois les imitèrent; & dans la première guerre Punique, les Romains mirent en mer de ces vaiſſeaux à trois ou quatre rangs de rames, qui étonnent encore nos antiquaires & nos méchaniciens. Cet armement étoit bien propre à faire oublier leurs eſſais antiques & groſſiers [45].

Digitized by Google

XXXIV. J'ai défendu avec plaiſir une hiſtoire utile & intéreſſante. Mais j'ai voulu ſurtout montrer par ces réflexions, combien ſont délicates les diſcuſſions de la critique, où il ne s'agit pas de ſaiſir la démonſtration, mais de comparer le poids des vraiſemblances oppoſées; & combien il faut ſe défier des ſyſtèmes les plus éblouiſſans, puiſqu'il y en a ſi peu qui ſoutiennent l'épreuve d'un examen libre & attentif. Réflexions ſur cette diſpute.

XXXV. Une nouvelle conſidération embarraſſe la critique d'une nouvelle difficulté. Il eſt des ſciences qui ne ſont que des connoiſſances: leurs principes ſont des vérités de ſpéculation & non des maximes de conduite. Il eſt plus facile de comprendre ſtérilement une propoſition, que de ſe la rendre familière, de l'appliquer avec juſteſſe, de s'en ſervir comme d'un guide dans ſes études. & d'un flambeau dans ſes découvertes. La critique une pratique ſans être une routine.

La marche de la critique n'eſt point une routine. Ses principes généraux ſont vrais, mais ſtériles. Celui qui ne connoit qu'eux, ſe méprend également, qu'il veuille les ſuivre ou qu'il oſe s'en écarter. Le génie plein de reſſources, maître des règles, mais maître auſſi des raiſons des règles, paroit ſouvent les mépriſer. Sa route nouvelle & hardie ſemble l'en éloigner: mais ſuivez-le juſqu'au bout, vous voyez en lui un admirateur, mais un admirateur éclairé des mêmes règles, qui ſont toujours la baſe de ſes raiſonnemens & de ſes découvertes. Que toutes les ſciences fuſſent *legum non hominum reſpublica*, voilà le ſouhait du peuple des ſavans. Son accompliſſement feroit ſon bonheur: mais on ne ſait que trop que le bonheur des peuples & la gloire de ceux

Digitized by Google

qui les éclairent ou qui les gouvernent, ſont des objets ſouvent différens, & quelquefois oppoſés. Les ſavans du premier ordre ne veulent que des études ſemblables à la lance d'Achille : elle n'étoit faite que pour les mains du héros. Eſſayons de la manier.

Le poëte peut-il s'écarter de l'hiſtoire ?

XXXVI. Le légiſlateur de la critique a prononcé, que le poëte doit rendre les héros tels que l'hiſtoire nous les fait connoître :

Aut famam ſequere, aut ſibi convenientia finge,
Scriptor ; Homereum " ſi forte reponis Achillen.
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer,
Jura neget ſibi nata, nihil non arroget armis, &c. "

Réduirons-nous donc le poëte au rôle d'un froid annaliſte ? Lui ôterons-nous ce grand pouvoir de la fiction, ce contraſte, ce choc des caractères, ces ſituations inattendues où l'on tremble pour l'homme, où l'on admire le héros ? Ou-bien, plus amis des beautés que des règles, lui pardonnerons-nous plus aiſément les anachroniſmes que l'ennui ?

La loi & raiſon de la loi. Exemple de Virgile.

XXXVII. Charmer, attendrir, élever l'eſprit, c'eſt-là l'objet de la poéſie. Les loix partiales ne doivent jamais faire perdre de vue qu'elles ne ſont que des moyens deſtinés à aider ſes opérations, & non à les embarraſſer. On a vu que la philoſophie hériſſée de démonſtrations, oſe à peine entamer les idées réçues ; comment la poéſie pourroit-elle eſpérer de plaire qu'en s'y prêtant ? Nous nous plaiſons à revoir les héros & les événemens de l'antiquité paroiſſent-ils traveſtis, ils produiſent la ſurpriſe, mais

Digitized by Google

une ſurpriſe qui revolte contre les nouveautés. Lorſqu'un auteur veut haſarder quelque changement, il doit réflechir s'il en nait une beauté frappante ou légère, mais toujours proportionnée à la violation des loix. Ce n'eſt qu'à ce prix qu'il peut racheter ſon attentat.

Les anachroniſmes d'Ovide nous déplaiſent [*]. La vérité y eſt corrompue ſans être embellie. Que le Mézence de Virgile eſt d'un caractère différent! Ce prince ne périt que par les armes d'Aſcagne. [**] Mais quel lecteur aſſez glacé pour y ſonger un inſtant, lorſqu'il voit Enée, miniſtre des vengeances céleſtes, devenir le protecteur des nations opprimées, lancer la foudre ſur la tête du coupable tyran, mais s'attendrir ſur la victime infortunée de ſes coups, le jeune & pieux Lauſus digne d'un autre père, & d'un deſtin plus propice? Que de beautés l'hiſtoire faiſoit perdre au poëte! Encouragé par ce ſuccès, il l'abandonne quand il eut du la ſuivre. Enée arrive dans l'Italie ſi déſirée; les Latins accourent pour défendre leurs foyers, tout menace du plus ſanglant combat.

Déjà de traits en l'air s'élevoit un nuage;
Déjà couloit le ſang prémices du carnage [*].

Le nom d'Enée fait tomber les armes aux ennemis. Ils craignent de combattre ce guerrier, dont la gloire s'éleve des cendres de ſa patrie. Ils courent embraſſer ce prince annoncé par tant d'oracles, qui leur apporte du fond de l'Aſie, ſes dieux, une race de héros, & la promeſſe de l'empire de l'univers. Latinus lui offre un azile & ſa fille. [**] Quel coup de théatre!

Digitized by Google

Qu'il étoit digne de la majesté de l'épopée, & de la plume de Virgile! Qu'on lui compare, si on l'ose, l'ambassade d'Ilioneus, le palais de Latinus, & le discours du monarque ".

Eclaircissemens & restrictions.

XXXVIII. Que le poëte, je le répete encore, ose hasarder, pourvû que le lecteur retrouve toujours dans ses fictions, ce même dégré de plaisir que la vérité & les convenances lui eussent offert. Qu'il ne bouleverse pas les annales d'un siècle pour dire une antithèse. L'invention ne trouvera pas cette loi trop sévère, si elle réflechit que le sentiment appartient à tous les hommes, que les connoissances ne sont le partage que d'un petit nombre, & que le beau agit plus puissamment sur l'ame que le vrai sur l'esprit. Qu'elle se souvienne toute fois qu'il est des écarts que rien ne peut faire oublier. L'imagination forte de Milton, la versification harmonieuse de Voltaire, ne nous réconcilieroient jamais avec César lâche, Catilina vertueux, Henri IV. vainqueur des Romains. Disons en rassemblant nos idées, que les caractères des grands hommes doivent être sacrés; mais que les poëtes peuvent écrire leur histoire, moins comme elle a été, que comme elle eut dû être; qu'une création nouvelle révolte moins que des changemens essentiels, parce que ceux-ci supposent l'erreur, & celle-là une simple ignorance; & qu'enfin on rapproche plus aisément les temps que les lieux.

On doit sans doute de l'indulgence aux siècles reculés, où les systèmes des chronologistes sont les fictions des poëtes, à l'agrément près. Quiconque ose condamner l'épisode de Didon est plus philosophe ou moins homme de goût que moi ".

Digitized by Google

XXXIX. Plus on a approfondi les ſciences, plus on a vu qu'elles étoient toutes liées. On a cru voir un bois immenſe. Au premier coup d'œil tous les arbres qui le formoient paroiſſoient iſolés, mais a-t-on percé la ſuperficie, on a vu que toutes les racines étoient entremêlées. Les Sciences naturelles.

Il n'y a point d'étude, pas même la plus chétive & la moins connue, qui n'offre quelquefois des faits, des ouvertures, des objections à la plus ſublime & à la plus éloignée des connoiſſances. J'aime à peſer ſur cette conſidération. Il faut faire voir aux nations & aux profeſſions différentes, leurs beſoins réciproques. Montrez à l'Anglois les avantages du François; faites connoître au phyſicien les ſecours que la littérature lui préſente; l'amour propre ſupplée à ce que la diſcrétion vous a fait ſupprimer. Ainſi la philoſophie s'étend: l'humanité gagne. Les hommes étoient rivaux; ils ſont frères.

XL. Dans toutes les ſciences nous nous appuyons ſur les raiſonnemens & ſur les faits. Sans ceux-ci nos études ſeroient chimériques; privées de ceux-là elles ne ſauroient être qu'aveugles. C'eſt ainſi que les Belles-Lettres ſont mélangées. Toutes les branches de l'étude de la nature, qui cache ſouvent ſous une petiteſſe apparente une grandeur réelle, le ſont pareillement. Si la phyſique a ſes Buffons, elle a auſſi (pour parler le langage du temps) ſes érudits. La connoiſſance de l'antiquité leur offre aux uns & aux autres, une riche moiſſon de faits propres à dévoiler la nature, ou du moins à empêcher ceux qui l'étudient, de prendre un nuage pour une divinité. Quelles lumières le medecin ne puiſe-t-il pas dans la deſcription de la Liaiſon de la phyſique et de la littérature.

Digitized by Google

peſte qui déſola Athènes? J'admire avec lui la force majeſtueuſe de Thucydide [*], l'art & l'énergie de Lucrèce [*]; mais il va plus loin: il étudie dans les maux des Athéniens ceux de ſes concitoyens.

Je ſais que les anciens s'appliquoient peu aux ſciences naturelles; que deſtitués d'inſtrumens, & iſolés dans leurs travaux, ils n'ont pu raſſembler qu'un petit nombre d'obſervations mêlées d'incertitudes, diminuées par les injures du temps, & jetées au haſard dans un grand nombre de volumes [*]: mais la pauvreté doit-elle inſpirer la négligence? L'activité de l'eſprit humain s'excite par les difficultés. La néceſſité, mère du relâchement, ſeroit un aſſemblage étrange.

Avantages des anciens Spectacles de l'amphithéâtre.

XLI. Les partiſans mêmes les plus zélés des modernes, ne diſconviendront pas, je penſe, des ſecours que les anciens poſſédoient & dont nous manquons. Je rappelle en frémiſſant les ſpectacles ſanglants des Romains. Le ſage Cicéron les déteſtoit & les mépriſoit [*]. La ſolitude & le ſilence l'emportoient de beaucoup chez lui, ſur ces chefs-d'œuvre de magnificence, d'horreur & de mauvais goût [*]. En effet, ſe plaire au carnage, n'eſt digne que d'une troupe de ſauvages. On ne pouvoit élever des palais, pour y faire combattre des bêtes, que chez un peuple qui préféroit les décorations aux beaux vers, & les machines aux ſituations [*]. Mais tels étoient les Romains; leurs vertus, leurs vices, & juſqu'à leurs ridicules étoient tous liés à leur principe dominant, l'amour de la patrie.

Cependant ces ſpectacles, ſi affreux aux yeux du philoſophe, ſi frivoles à ceux de l'homme de goût, devoient être bien précieux pour le naturaliſte. Qu'on

Digitized by Google

ſe repréſente le monde épuiſé pour fournir ces jeux, les tréſors des riches & le pouvoir des grands mis en œuvre pour déterrer des créatures ſingulières par leur figure, par leur force, ou par leur rareté, pour les amener dans l'amphithéâtre de Rome, & pour mettre en jeu l'animal entier **. Ce devoit être une école admirable, ſurtout pour cette partie la plus noble de l'hiſtoire naturelle, qui s'applique plutôt à étudier la nature & les propriétés des animaux, qu'à décrire leurs os & leurs cartilages. Souvenons-nous que Pline a fréquenté cette école, & que l'ignorance a deux filles l'incrédulité & la foi aveugle. Ne défendons pas moins notre liberté contre l'une que contre l'autre.

Païs où les phyſiciens anciens étudioient la nature.

XLII. Si l'on ſort de ce théâtre, pour entrer dans un autre plus vaſte, & pour examiner quelles étoient les contrées ſoumiſes aux naturaliſtes & aux phyſiciens de l'antiquité, nous ne les plaindrons pas.

Je ſais que la navigation nous a ouvert un nouvel hemiſphère; mais je ſais auſſi que la découverte d'un matelot & le voyage d'un marchand, n'éclairent pas toujours le monde, comme ils l'enrichiſſent. Les limites du monde, connu ſont plus étroites que celles du monde matériel; & les bornes du monde éclairé ſont encore plus reſſerrées. Du temps des Pline, des Ptolomée, & des Galien, l'Europe à préſent le ſiége des ſciences l'étoit également; mais la Grèce, l'Aſie, la Syrie, l'Egypte, l'Afrique, païs féconds en miracles, étoient remplis d'yeux dignes de les voir. Tout ce vaſte corps étoit uni par la paix, par les loix & par la langue. L'Africain & le Breton, l'Eſpagnol & l'Arabe ſe rencontroient dans la capitale, & s'inſtruiſoient tour-à-tour. Trente des premiers de Rome,

Digitized by Google

ſouvent éclairés eux mêmes, toujours accompagnés de ceux qui l'étoient [81], partoient tous les ans de la capitale pour gouverner les provinces, & pour peu qu'ils euſſent de curioſité, l'autorité applaniſſoit les routes de la ſcience.

La grande Bretagne inondée par l'ocean.

XLIII. C'étoit ſans doute de ſon beau-père Agricola, que Tacite apprit que l'océan inondoit la grande Bretagne, & rendoit ce païs un amas de marais [82]. Herodien nous confirme ce fait [83]. Cependant aujourdhui, à quelques endroits près, le terrein de notre iſle eſt aſſez élevé [84]. Pourroit-on ranger ce fait parmi ceux qui confirment le ſyſtème de la diminution des eaux? Trouvera-t-on dans les ouvrages des hommes, de quoi affranchir le païs du joug de l'océan? Le ſort du marais de Pomptine [85] & de quelques autres, nous donneroit d'aſſez minces idées de leurs travaux. Quoiqu'il en ſoit, content d'avoir fourni les matériaux, j'en laiſſe l'emploi aux phyſiciens. Ce n'eſt pas chez les anciens qu'on apprend à n'approfondir rien, à effleurer chaque choſe, & à parler avec le plus de hardieſſe des ſujets qu'on entend le moins.

L'ESPRIT PHILOSOPHIQUE.

XLIV. " Après l'eſprit de diſcernement, ce qu'il y " a de plus rare au monde (dit le judicieux la Bruyere) " ce ſont les perles & les diamans." Je mets ſans balancer l'eſprit philoſophique avant celui de diſcernement. C'eſt la choſe du monde la plus prônée, la plus ignorée & la plus rare. Il n'y a point d'écrivain qui n'y aſpire. Il ſacrifie de bonne grace la ſcience. Pour peu que vous le preſſiez, il conviendra que le jugement ſévère embarraſſe les opérations du génie: mais il vous aſſurera toujours que cet eſprit philoſophique qui brille dans ſes écrits, fait le caractère du

Prétentions à l'eſprit philoſophique.

Digitized by Google

ſiècle où nous vivons. L'eſprit philoſophique d'un petit nombre de grands hommes, a formé, ſelon lui, celui du ſiècle. Celui-ci s'eſt répandu dans tous les ordres de l'état, & leur a préparé à ſon tour de dignes ſucceſſeurs.

XLV. Cependant ſi nous jetions les yeux ſur les ouvrages de nos ſages, leur diverſité nous laiſſeroit dans l'incertitude ſur la nature de ce talent; & celle-ci pourroit nous conduire à douter s'il leur eſt tombé en partage. Chez les uns il conſiſte à ſe frayer des routes nouvelles, & à fronder toute opinion dominante, fut-elle de Socrate ou d'un Inquiſiteur Portugais, par la ſeule raiſon qu'elle eſt dominante. Chez les autres cet eſprit s'identifie avec la géométrie, cette reine impérieuſe qui non contente de regner, proſcrit ſes ſœurs, & déclare tout raiſonnement peu digne de ce nom, s'il ne roule pas ſur des lignes & ſur des nombres. Rendons juſtice à l'eſprit hardi, dont les écarts ont quelquefois conduit à la vérité, & dont les excès mêmes, comme les rebellions des peuples, inſpirent une crainte ſalutaire au deſpotiſme. Pénétrons-nous bien de tout ce que nous devons à l'eſprit géomètre : mais cherchons pour l'eſprit philoſophique, un objet plus ſage que celui-là, & plus univerſel que celui-ci. Ce qu'il n'eſt pas.

XLVI. Quiconque s'eſt familiariſé avec les écrits de Cicéron, de Tacite, de Bacon, de Leibnitz, de Bayle, de Fontenelle, de Monteſquieu, s'en ſera fait une idée auſſi juſte & bien plus parfaite que celle que j'eſſayerai de tracer. Ce qu'il eſt.

L'eſprit philoſophique conſiſte à pouvoir remonter aux idées ſimples; à ſaiſir & à combiner les premiers principes. Le coup d'œil de ſon poſſeſſeur eſt juſte,

Digitized by Google

mais en même temps étendu. Placé sur une hauteur, il embrasse une grande étendue de païs, dont il se forme une image nette & unique, pendant que des esprits aussi justes, mais plus bornés n'en découvrent qu'une partie. Il peut être géomètre, antiquaire, musicien, mais il est toujours philosophe, & à force de pénétrer les premiers principes de son art, il lui devient supérieur. Il a place parmi ce petit nombre de génies qui travaillent de loin-en loin à former cette première science à laquelle, si elle étoit perfectionnée, les autres seroient soumises. En ce sens cet esprit est bien peu commun. Il est assez de génies capables de recevoir avec justesse des idées particulières; il en est peu qui puissent renfermer dans une seule idée abstraite, un assemblage nombreux d'autres idées moins générales.

Le secours qu'il peut tirer de la littérature.

XLVII. Quelle étude peut former cet esprit? Je n'en connois aucune. Don du ciel, le grand nombre l'ignore ou le mépriſe; les sages le souhaitent; quelques uns l'ont reçu; nul ne l'acquiert: mais je crois l'étude de la littérature, cette habitude de devenir, tour-a-tour, Grec, Romain, disciple de Zénon ou d'Epicure, bien propre à le développer & à l'exercer. A-travers cette diversité infinie d'esprits, on remarque une conformité générale entre ceux à qui leur siècle, leur païs, leur religion ont inspiré une manière a-peu-près pareille d'envisager les mêmes objets. Les ames les plus exemptes de préjugés, ne sauroient s'en défaire entièrement. Leurs idées ont un air de paradoxe; & en brisant leurs chaînes, vous sentez qu'elles les ont portées Je cherche chez les Grecs des fauteurs de la démocratie; des enthousiastes de l'amour de la patrie chez les Romains; chez les sujets des Commode,

Digitized by Google

des Sévère ou des Caracalla, des apologiſtes du pouvoir abſolu; & chez l'Epicurien de l'antiquité", la condamnation de ſa religion. Quel ſpectacle pour une eſprit vraiment philoſophique de voir les opinions les plus abſurdes reçues chez les nations les plus éclairées, des barbares parvenus à la connoiſſance des plus ſublimes vérités, des conſéquences vraies, mais peu juſtes, tirées des principes les plus erronés, des principes admirables qui approchoient toujours de la vérité ſans jamais y conduire, le langage formé ſur les idées, & les idées juſtifiés par le langage, les ſources de la morale partout les mêmes, les opinions de la contentieuſe métaphyſique partout variées, d'ordinaire extravagantes, nettes ſeulement pendant qu'elles furent ſuperficielles, ſubtiles, obſcures, incertaines, toutes les fois qu'elles prétendirent à la profondeur! Un ouvrage Iroquois, fut-il rempli d'abſurdités, feroit un morceau impayable. Il offriroit une expérience unique de la nature de l'eſprit humain, placé dans des circonſtances que nous n'avons jamais éprouvées, & dominé par des mœurs & des opinions religieuſes totalement contraires aux nôtres. Quelquefois nous ferions frappés & inſtruits par la contrariété des idées qui en naîtroient; nous en chercherions les raiſons; nous ſuivrions l'ame d'erreur en erreur. Quelquefois auſſi nous reconnoîtrions avec plaiſir nos principes, mais découverts par d'autres routes, & preſque toujours modifiés & altérés. Nous y apprendrions non ſeulement à avouer, mais à ſentir la force des préjugés, à ne nous étonner jamais de ce qui nous paroit le plus abſurde, & à nous défier ſouvent de ce qui nous ſemble le mieux établi.

Digitized by Google

J'aime à voir les jugemens des hommes prendre une teinture de leurs préventions, à les conſidérer qui n'oſent pas tirer des principes qu'ils reconnoiſſent pour être juſtes, les concluſions qu'ils ſentent être exactes. J'aime à les ſurprendre qui déteſtent chez le barbare, ce qu'ils admirent chez le Grec, & qui qualifient la même hiſtoire d'impie chez le Payen, & de ſacrée chez le Juif.

Sans cette connoiſſance philoſophique de l'antiquité, nous ferions trop d'honneur à l'eſpèce humaine. L'empire de la coutume nous ſeroit peu connu. Nous confondrions à tout moment l'incroyable & l'abſurde. Les Romains étoient éclairés; cependant ces mêmes Romains ne furent pas choqués de voir réunir dans la perſonne de Céſar un Dieu, un prêtre & un Athée [17]. Il vit élever des temples à ſa clémence [18]. Collégue de Romulus, il recevoit les vœux de la nation [19]. Sa ſtatue étoit couchée, dans les fêtes ſacrées, auprès de ce Jupiter qu'un inſtant après il alloit lui-même invoquer [20]. Fatigué de cette vaine pompe, il cherchoit Panſa & Trébatius pour ſe moquer avec eux de la crédulité du peuple, & de ces Dieux l'effet & l'objet de ſa terreur [21].

L'hiſtoire eſt la ſcience des cauſes et des effets.

XLVIII. L'hiſtoire eſt pour un eſprit philoſophique, ce qu'étoit le jeu pour le Marquis de Dangeau [22]. Il voyoit un ſyſtème, des rapports, une ſuite, là, où les autres ne diſcernoient que les caprices de la fortune. Cette ſcience eſt pour lui celle des cauſes & des effets. Elle mérite bien que j'eſſaye de poſer quelques règles propres, non à faire germer le génie, mais à le garantir des écarts: peut-être que ſi on les avoit toujours bien peſées, on auroit pris plus rarement la ſubtilité pour la

Digitized by Google

fineſſe d'eſprit, l'obſcurité pour la profondeur, & un air de paradoxe pour un génie créateur.

XLIX. Parmi la multitude des faits, il y en a, & c'eſt le grand nombre, qui ne prouvent rien au-delà de leur propre exiſtence. Il y en a encore qui peuvent bien être cités dans une concluſion partielle, d'où le philoſophe peut juger des motifs d'une action, & d'un trait dans un caractère : ils éclairciſſent un chaînon. Ceux qui dominent dans le ſyſtème général, qui y ſont liés intimément, & qui en ont fait mouvoir les reſſorts, ſont fort rares ; & il eſt plus rare encore de trouver des eſprits qui ſachent les entrevoir dans le vaſte cahos des événemens, & les en tirer purs & ſans mélange. Règler choiſir les faits.

A ceux qui ont plus de jugement que d'érudition, il paroîtra peu néceſſaire d'avertir qu'on doit toujours proportionner les cauſes aux effets, ne pas bâtir ſur l'action d'un homme le caractère d'un ſiècle, ne pas chercher dans un effort unique, forcé & ruineux, la meſure des forces & des richeſſes d'un état, & ſe ſouvenir que ce n'eſt qu'en raſſemblant qu'on peut juger, qu'un fait éclatant éblouit comme un éclair, mais qu'il inſtruit peu, ſi l'on ne le compare avec d'autres de la même eſpèce. Le peuple Romain fit voir en éliſant Caton, qu'il aimoit mieux être corrigé que flatté [*], dans ce même ſiècle, où il condamna la même ſévérité dans la perſonne de Livius Salinator [**].

L. Déférez plutôt aux faits qui viennent d'eux-mêmes vous former un ſyſtème, qu'à ceux que vous découvrez après avoir conçu ce ſyſtème. Préférez ſouvent les petits traits aux faits brillans. Il en eſt d'un ſiècle ou d'une nation comme d'un homme. Alexandre ſe dévoile mieux dans la tente de Darius [*]

Digitized by Google

que dans les champs de Guagmela Je reconnois tout autant la férocité des Romains à les voir condamner un malheureux dans l'amphithéâtre, qu'à les considérer qui étranglent un roi captif au pied du capitole. Il n'y a point d'apparat dans les bagatelles. On se déshabille lors qu'on espère n'être pas vu ; mais le curieux cherche à pénétrer dans les retraites les plus secrètes. Pour décider si la vertu triomphoit chez un peuple dans un certain siècle, j'observe plutôt ses actions que ses discours. Pour le condamner comme vicieux, je fais plus attention à ses discours qu'à ses actions. On loue la vertu sans la connoître, on la connoit sans la sentir, on la sent sans la pratiquer ; mais il en est bien différemment du vice. On s'y porte par passion ; on le justifie par rafinement. D'ailleurs, il y a toujours & partout de grands criminels; mais si la corruption n'est pas générale, ceux-ci même respectent leur siècle. Si le siècle est vicieux, (& ils sont habiles à le discerner,) ils le mépriſent, ils se montrent à découvert, ils bravent ses jugemens ou ils espèrent de se les rendre favorables. Ils ne se trompent guères. Celui qui dans le siècle de Caton eût détesté le vice, se contente d'aimer la vertu dans celui de Tibere.

Le siècle de Tibere le plus vicieux de tous.

LI. J'ai choisi ce siècle avec réflexion. Le vice parvint alors à son comble. La cour de Tibere me l'apprend, mais un petit fait conservé par Suetone & par Tacite, m'en assure encore mieux ; le voici : la vertu des Romains puniſſoit de mort l'incontinence chez leurs femmes". Leur politique permettoit la débauche chez les courtisannes " : & pour régler le désordre même, on les forma en corps. Sous Tibere un grand nombre de femmes de condition, ne rougirent

Digitized by Google

rougirent point de se présenter publiquement devant leurs édiles, de se faire inscrire dans le rôle des courtisanes, & de briser par leur propre infamie, la barrière que les loix opposoient à leur prostitution".

Parallèle de Tacite et de Tite-Live.

LII. Choisir les faits qui doivent être les principes de nos raisonnemens, on sent combien la tâche est difficile. La négligence ou le mauvais goût d'un historien, peuvent nous faire perdre à jamais un trait unique, pour nous étourdir du bruit d'un combat. Si les philosophes ne sont pas toujours historiens, il seroit du moins à souhaiter que les historiens fussent philosophes.

Je ne connois que Tacite qui ait rempli mon idée de cet historien philosophe. L'intéressant Tite Live lui-même ne sauroit en ce sens lui être comparé. L'un & l'autre ont bien su s'élever au-dessus de ces compilateurs grossiers qui ne voyent dans les faits que des faits : mais l'un a écrit l'histoire en rhéteur, & l'autre en philosophe. Ce n'est pas que Tacite ait ignoré le langage des passions, ou Tite Live celui de la raison : mais l'un plus attaché à plaire qu'à instruire, vous conduit pas-à-pas à la suite de ses héros, & vous fait éprouver tour-à-tour, l'horreur, l'admiration & la pitié. Tacite ne se sert de l'empire que l'éloquence a sur le cœur, que pour lier à vos yeux la chaîne des événemens, & remplir votre ame des plus sages leçons. Je gravis sur les Alpes avec Hannibal ; mais j'assiste au conseil de Tibere. Tite Live me peint l'abus du pouvoir, une sévérité que la nature approuve en frémissant, la vengeance & l'amour qui s'unissent à la liberté, la tyrannie qui tombe sous

Digitized by Google

leurs coups [99] : mais les loix des décemvirs, leur caractère, leurs défauts, leurs rapports enfin avec le génie du peuple Romain, avec le parti des Décemvirs, avec leurs deſſeins ambitieux, il les oublie totalement. Je ne vois point chez lui comment ces loix faites pour une république bornée, pauvre, à demi-ſauvage, la bouleverſèrent, lorſque la force de ſon inſtitution l'eut portée au faîte de la grandeur. Je l'aurois trouvé dans Tacite. J'en juge, non-ſeulement par la trempe connue de ſon génie, mais encore par ce tableau énergique & varié qu'il offre des loix, ces enfans de la corruption, de la liberté, de l'équité & de la faction [100].

Remarque ſur une idée de M. d'Alembert.

LIII. Ne ſuivons point le conſeil de cet écrivain qui unit, comme Fontenelle, le ſavoir & le goût. Je m'oppoſe, ſans crainte du nom flétriſſant d'érudit, à la ſentence par laquelle ce juge éclairé, mais ſévère, ordonne qu'à la fin d'un ſiècle on raſſemble tous les faits, qu'on en choiſiſſe quelques uns & qu'on livre le reſte aux flammes [101]. Conſervons les tous précieuſement. Un Monteſquieu démêlera dans les plus chétifs, des rapports inconnus au vulgaire. Imitons les botaniſtes. Toutes les plantes ne ſont pas utiles dans la médecine, cependant ils ne ceſſent d'en découvrir de nouvelles. Ils eſpèrent que le génie & les travaux heureux y verront des propriétés juſqu'à préſent cachées.

On a fait les hommes trop ſyſtématiques ou trop capricieux.

LIV. L'incertitude eſt pour nous un état forcé. L'eſprit borné ne ſauroit ſe fixer dans cet équilibre dont ſe piquoit l'école de Pyrrhon. Le génie brillant ſe laiſſe éblouir par ſes propres conjectures : il ſacrifie

Digitized by Google

la liberté aux hypothèſes. De cette diſpoſition naiſſent les ſyſtèmes. On a vu du deſſein dans les actions d'un grand homme; on a apperçu un ton dominant dans ſon caractère, & des ſpéculatifs de cabinet ont auſſitôt voulu faire de tous les hommes, des êtres auſſi ſyſtématiques dans la pratique que dans la ſpéculation. Ils ont trouvé de l'art dans leurs paſſions, de la politique dans leurs foibleſſes, de la diſſimulation dans leur inconſtance; en un mot, à force de vouloir faire honneur à l'eſprit humain, ils en ont ſouvent fait bien peu au cœur.

Juſtement choqués de leur rafinement, & fâchés de voir étendre à tous les hommes, des prétentions qu'on eût du borner à un Philippe ou à un Céſar, des eſprits plus naturels ſe ſont jetés dans l'autre extrême. Ils ont banni l'art du monde moral, pour y ſubſtituer le haſard. Selon eux les foibles mortels n'agiſſent que par caprice. La fureur d'un écervelé établit un empire: la foibleſſe d'une femme le détruit.

LV. L'étude des cauſes déterminées, mais générales, doit plaire aux uns & aux autres. Ceux-ci y voyent avec plaiſir l'homme humilié, les motifs de ſes actions inconnus à lui-même, lui-même le jouet des cauſes étrangères, & de la liberté de chacun, l'origine d'une néceſſité générale. Ceux-là y retrouvent l'enchaînement qu'ils aiment, & les ſpéculations dont leur eſprit ſe nourrit. Cauſes générales, mais déterminées.

Qu'une vaſte carrière s'ouvre à mes réflexions! La théorie de ces cauſes générales ſeroit entre les mains d'un Monteſquieu, une hiſtoire philoſophique de l'homme. Il nous les feroit voir réglant la grandeur

Digitized by Google

& la chute des empires, empruntant ſucceſſivement les traits de la fortune, de la prudence, du courage, & de la foibleſſe, agiſſant ſans le concours des cauſes particulières, & quelquefois même triomphant d'elles. Supérieur à l'amour de ſes propres ſyſtèmes, dernière paſſion du ſage, il auroit ſu reconnoître que, malgré l'étendue de ces cauſes, leur effet ne laiſſe pas d'être borné, & qu'il ſe montre principalement dans ces événemens généraux, dont l'influence lente mais ſûre change la face de la terre, ſans qu'on puiſſe s'appercevoir de l'époque de ce changement, & ſurtout dans les mœurs, les religions, & tout ce qui eſt ſoumis au joug de l'opinion. Voilà une partie des leçons que ce philoſophe eût tirées de ce ſujet. Pour moi, j'y trouve ſimplement une occaſion de m'eſſayer à penſer. Je vais indiquer quelques faits intéreſſans, & tâcherai enſuite d'en rendre raiſon.

Syſtème du paganiſme.

LVI. Nous connoiſſons le paganiſme, ce ſyſtème riant, mais abſurde, qui peuple l'univers d'êtres fantaſques, dont la puiſſance ſupérieure ne les rend que plus injuſtes & plus inſenſés que nous-mêmes. Quelle fut la nature & l'origine de ces dieux? Furent-ils des princes, des fondateurs de ſociétés, des grands hommes inventeurs des arts? Une reconnoiſſance ingénieuſe, une admiration aveugle, une adulation intéreſſée plaça-t-elle dans le ciel, ceux qui pendant leur vie avoient été nommés les bienfaiteurs de la terre? Ou bien faut-il reconnoître dans ces divinités, autant de parties de l'univers auxquelles l'ignorance des premiers hommes avoit accordé la vie & la penſée? Cette queſtion eſt digne de notre attention: elle eſt curieuſe, mais elle eſt difficile.

Digitized by Google

LVI. Nous ne connoiſſons guères le ſyſtème du Paganiſme que par les poëtes [102] & par les pères de l'Egliſe ; les uns & les autres très-adonnés aux fictions [103]. Les ennemis d'une religion ne la connoiſſent jamais, parcequ'ils la haïſſent, & ſouvent la haïſſent parcequ'ils ne la connoiſſent pas. Ils adoptent contr'elle, avec empreſſement, les calomnies les plus atroces. Ils imputent à leurs adverſaires des dogmes qu'ils déteſtent, & des conſéquences auxquelles ils n'ont jamais ſongé. Les ſectateurs d'une religion, de l'autre côté, remplis de cette foi, qui ſe fait un crime de douter, ſacrifient pour ſa défenſe, leur raiſon & même leur vertu. Forger des prophéties, ou des miracles, pallier ce qu'ils ne peuvent défendre, allégoriſer ce qu'ils ne peuvent pallier, & nier hardiment ce qu'ils ne peuvent allégoriſer, ſont des moyens, que jamais dévot n'a rougi d'employer. Rappellons-nous les Chrétiens & les Juifs. Interrogez leurs ennemis ſur leur compte ; c'étoient des magiciens & des idolâtres [104], eux, dont le culte étoit auſſi épuré, que leurs mœurs étoient ſévères. Jamais Muſulman n'a héſité ſur l'unité de Dieu [105]. Cependant combien de fois nos bons ayeux ne les ont-ils pas accuſés d'adorer les aſtres [106] ? Dans le ſein même de ces religions, il s'eſt élevé cent ſectes différentes, qui, s'accuſant les unes les autres d'avoir corrompu leurs dogmes communs, ont inſpiré la fureur aux peuples & la modération aux ſages. Cependant ces peuples étoient civiliſés, & des livres reconnus pour être émanés de la divinité fixoient les

Difficulté de connoître une religion.

Digitized by Google

principes de leur croyance. Mais où trouver ces principes, dans un amas confus de fables, qu'une tradition isolée, contradictoire, altérée, dictoit à quelques tribus de sauvages dans la Grèce?

Le raisonnement nous aidera peu.

LVII. Le raisonnement nous est ici d'un foible secours. Il est absurde de consacrer des temples à ceux dont on voit les sépulcres. Qu'y a-t-il de trop absurde pour les hommes? Ne connoit-on pas des nations très-éclairées, qui en appellent au témoignage des sens pour les preuves d'une religion, dont un dogme principal contredit ce témoignage? Cependant si les dieux du paganisme avoient été des hommes, le culte reciproque [107] que leurs adorateurs leur rendoient, eût été bien peu raisonnable, & une tolerance peu raisonnable n'est pas l'erreur du peuple.

Pensée sur le culte reciproque des fêtes Payennes.

Crefus envoye à Delphes.

LVIII. Crefus fait consulter l'oracle de Delphes [108], Alexandre traverse les sables brûlans de la Lybie pour demander à Jupiter Ammon s'il est son fils [109]. Mais ce Jupiter Grec, ce roi de Crète, devenu le maître de la foudre, n'en eût-il pas écrasé cet Ammon, ce Lybien, ce nouveau Salmonée, qui tentoit de la lui arracher? Deux rivaux se disputent l'empire de l'univers, peut-on à la fois les reconnoître tous deux? Mais si l'un & l'autre ne furent que l'ether, le ciel, la même divinité, le Grec & l'Africain l'auront désigné par les symboles qui convenoient à leurs mœurs, & par les noms que leurs langues leur fournissoient pour exprimer ses attributs. Mais loin de nous les raisonnemens, ce sont les faits qu'il faut interroger. Ecoutons leur réponse.

Alexandre consulte l'oracle de Jupiter Ammon.

La religion Grecque étoit d'origine Egyptienne.

LIX. Malheureux habitans des forêts, ces Grecs si orgueilleux tenoient tout des étrangers. Les

Digitized by Google

Phéniciens leur apprirent l'uſage des lettres ; les arts, les loix, tout ce qui élève l'homme au deſſus des animaux, ils le durent aux Egyptiens. Ces derniers leur apportèrent leur religion, & les Grecs, en l'adoptant, payèrent le tribut que l'ignorance doit au ſavoir. Le préjugé ne fit qu'une réſiſtance de bienſéance, & ſe rendit ſans difficulté, après avoir entendu l'oracle de Dodone; qui décida pour le nouveau culte [110]. Tel eſt le récit d'Hérodote, qui connoiſſoit la Grèce & l'Egypte, & dont le ſiècle placé entre la groſſiéreté de l'ignorance & les rafinements de la philoſophie rend le témoignage déciſif.

LX. Je vois déjà diſparoître une bonne partie des légendes Grecques, l'Apollon né dans l'iſle de Délos, le Jupiter enſéveli dans la Crète. Si ces dieux habitèrent autrefois la terre, l'Egypte & non la Grèce fut leur patrie. Mais ſi les prêtres de Memphis furent auſſi bien leur religion que l'Abbé Banier [111], jamais l'Egypte ne donna naiſſance à leurs dieux. A travers leur métaphyſique ténébreuſe, la raiſon luiſit aſſez pour leur faire ſentir que jamais homme ne peut devenir Dieu, ni jamais Dieu être transformé en ſimple homme [112]. Myſtérieux dans leurs dogmes & dans leur culte, ces interprètes du ciel & de la ſageſſe, déguisèrent, par un langage pompeux, les vérités de la nature, qu'un peuple groſſier eût mépriſées dans leur majeſtueuſe ſimplicité. Les Grecs méconnurent cette religion à bien des égards. Ils l'altérèrent par des mélanges étrangers, mais le fonds demeura, & ce fonds Egyptien fut par conſéquent allégorique [113]. La religion Egyptienne allégorique.

LXI. Le culte héroïque, ſi bien diſtingué de celui des dieux dans les premiers ſiècles de la Grèce, nous Le culte héroïque.

Digitized by Google

montre que les dieux n'étoient pas des héros [114]. Les anciens croyoient que les grands hommes, admis après leur mort aux festins des dieux, jouissoient de leur félicité, sans participer à leur puissance. Ils s'assembloient autour des tombeaux de leurs bienfaiteurs; leurs chants de louanges [115] célébroient leur mémoire, & faisoient naître une émulation salutaire de leurs vertus. Leurs ombres évoquées des enfers goûtoient avec plaisir les offrandes de la dévotion [116]. Il est vrai que cette dévotion devint insensiblement un culte religieux, mais ce ne fut que très tard, & lorsqu'on identifia ces héros avec des divinités anciennes, dont ils portoient le nom, ou rappelloient le caractère. Dans le siècle d'Homère, on les distinguoit encore. Hercule n'est point un de ses dieux. Il ne reconnoit Esculape que pour un médecin distingué [117], & Castor & Pollux sont pour lui des guerriers morts & enterrés à Sparte [118].

Système d'Ephémère.

LXII. La superstition avoit cependant franchi ces limites, les héros étoient devenus des dieux, & le culte qu'on rendoit aux dieux les avoit tirés du rang des hommes; lorsqu'un philosophe hardi entreprit de prouver qu'ils l'avoient été. Ephémère le Messénien avança ce paradoxe [119]. Mais loin d'en appeler aux monumens authentiques de la Grèce & de l'Egypte, qui auroient du conserver la mémoire de ces hommes célèbres; il va se perdre dans l'ocean. Une Utopie mépriſée de tous les anciens, une isle de Panchaïe, riche, fertile, superstitieuse, & connue à lui seul, lui offre dans un temple magnifique de Jupiter une colonne d'or, où Mercure avoit gravé les exploits

Digitized by Google

& l'apothéoſe des héros de ſa race [119]. Ces fables étoient trop groſſières pour les Grecs eux-mêmes. Elles ne valurent à leur auteur que le mépris général avec le nom d'Athée [120], [121].

LXVIII. Enhardis, peut-être par ſon exemple, les Crétois ſe vantèrent de poſſéder le tombeau de Jupiter, qui étoit mort dans leur iſle, après y avoir long temps regné [122]. Callimaque ſe montre indigné de cette fiction, & ſon ſcholiaſte nous en dévoile l'origine [123]. On avoit écrit ſur un tombeau, *Tombeau de Minos fils de Jupiter.* Le temps ou le deſſein fit diſparoître les mots de *fils & de Minos;* on lut *Tombeau de Jupiter* [124]. Cependant le ſyſtème d'Ephémère s'accréditoit lentement malgré ſes preuves. Diodore de Sicile parcourut la terre, pour raſſembler dans les traditions des divers peuples de quoi l'appuyer [125]. Mais les Stoïciens, dans leur mélange bizarre du Théiſme le plus pur, du Spinoſiſme & de l'idolâtrie populaire, rapportoient ce paganiſme, dont ils étoient les zélateurs au culte de la nature briſée en autant de dieux qu'elle a de faces différentes. Cicéron cet académicien, pour qui tout étoit objection & rien n'étoit preuve, oſe à peine leur oppoſer le ſyſtème d'Ephémère [126].

LXIV. Ce ne fut que ſous l'empire Romain, que les idées du Meſſénien prirent le deſſus. Dans le temps qu'un monde eſclave décernoit le titre de dieux à des monſtres indignes de celui d'hommes, c'étoit faire ſa cour que de confondre Jupiter & Domitien. Bienfaiteurs de la terre, ainſi les appelloit l'adulation, leur droit à la divinité étoit le même; leur nature,

Ne prévalut que ſous l'empire Romain.

Digitized by Google

& leur puiſſance étoient égales. Par politique ou par mépriſe, Pline lui-même ne ſe garantit pas de cette erreur [128]. En vain Plutarque eſſaya-t-il de revendiquer la foi de ſes ayeux [129]. Ephémère regna par tout; & les pères de l'Egliſe, ſe ſervant de leurs avantages, attaquèrent le paganiſme du côté le plus foible. Pourroit-on les blâmer? Si les dieux prétendus ne furent pas en effet des hommes déifiés, ils l'étoient devenus, du moins dans l'opinion de leurs adorateurs; & les pères n'en vouloient qu'à leurs opinions.

Enchaînement des erreurs.

LXV. Allons plus loin; tâchons de ſuivre l'enchaînement non des faits, mais des idées, de ſonder le cœur humain, & de démêler ce fil d'erreurs, qui du ſentiment vrai, ſimple, & univerſel qu'il y a une puiſſance au deſſus de l'homme, le conduiſit par dégrés à ſe faire des dieux, auxquels il eût rougi de reſſembler.

Sentimens confus du ſauvage.

Le ſentiment n'eſt qu'un retour ſur nous-mêmes. Les idées ſe rapportent aux objets hors de nous. Leur nombre, en occupant l'eſprit, affoiblit le ſentiment. C'eſt donc parmi les ſauvages, dont les idées ſont bornées aux beſoins, & les beſoins ſimplement ceux de la nature, que le ſentiment doit être le plus vif, quoiqu'en même temps le plus confus. Le ſauvage reſſent à tout moment des agitations, qu'il ne peut ni expliquer ni reprimer. Ignorant & foible, il craint tout, parcequ'il ne peut ſe défendre de rien. Il admire tout, parcequ'il ne connoit rien. Le mépris bien fondé de lui même, car la vanité eſt un ouvrage de la ſociété, lui fait ſentir l'exiſtence d'une puiſſance ſupérieure. C'eſt cette puiſſance, dont il ignore les

Digitized by Google

attributs, qu'il invoque, & dont il demande des graces, ſans ſavoir à quel titre il en peut eſpérer. Ce ſentiment peu diſtinct produiſit les dieux bons des premiers Grecs, & les divinités de la plus part des ſauvages, & les uns & les autres n'en fûrent régler ni le nombre, ni le charactère, ni le culte.

Il adore tout ce qu'il voit;

LXVI. Bientôt le ſentiment devint idée. Le ſauvage rendit ſon hommage à tout ce qui l'entouroit. Tout devoit lui paroître plus excellent que lui-même. Ce chêne majeſtueux, qui le couvroit de ſon feuillage épais, avoit ombragé ſes ayeux, depuis l'origine de ſa race. Il élevoit ſa tête juſqu'aux nues; le fier Aquilon ſe perdoit à travers ſes branches. Auprès de cet arbre altier qu'étoit ſa durée, ſa taille, ſa force? La reconnoiſſance ſe joignit à l'admiration. Cet arbre qui lui prodiguoit ſes glands, cette onde claire où il ſe déſaltéroit, étoient des bienfaiteurs qui rendoient ſa vie heureuſe; ſans eux il ne pouvoit ſubſiſter, mais quel beſoin avoient-ils de lui? En effet ſans les lumières qui nous apprennent combien la raiſon ſeule eſt ſupérieure à toutes ces parties néceſſaires d'un ſyſtème intelligent, chacune d'elles eſt au deſſus de l'homme. Mais privé de ces lumières, le ſauvage leur accorda à chacune la vie & la puiſſance. Il ſe proſterna devant ſon ouvrage.

pourquoi?

Ses idées ſont uniques.

LXVII. Les idées du ſauvage ſont uniques, parcequ'elles ſont ſimples. Remarquer les qualités différentes des objets, obſerver celles qui leur ſont communes, & de cette reſſemblance former une idée abſtraite, qui repréſente le genre, ſans être

Digitized by Google

l'image d'aucun objet particulier; ſont les ouvrages de l'eſprit, qui agit, qui ſe replie ſur lui-même, & qui déjà ſurchargé d'idées, cherche à ſe ſoulager par la méthode. Dans le premier état, l'ame paſſive & ignorant ſes forces, ne ſait que recevoir les impreſſions étrangères: ces impreſſions ne lui rendent les objets qu'iſolés, & comme ils ſont en eux-mêmes! Le ſauvage rencontroit ſes dieux par tout, chaque prairie en fourmilloit.

Il combine ſes idées et multiplie ſes dieux.

LXVIII. L'expérience développa ſes idées; car les nations, comme les hommes, doivent tout à l'expérience. Son eſprit familiariſé avec un grand nombre d'objets étrangers s'apperçut de leur nature commune, & cette nature devint pour lui une nouvelle divinité ſupérieure à tous ces dieux particuliers. Mais chaque choſe qui exiſte a ſon exiſtence déterminée à un temps ou à un lieu; & c'eſt ce qui la diſtingue de toute autre choſe. L'homme a du ſe conduire différemment à l'égard de ces deux manières d'exiſter, l'une ſenſible & devant ſes yeux, l'autre paſſagère, métaphyſique, & qui n'eſt peut-être que la ſucceſſion des idées. La nature commune, differenciée uniquement par le temps, a du faire diſparoître les natures particulières, pendant que celles qui ſont diſtinguées par les lieux ont pu ſubſiſter comme parties de la nature commune. Le dieu des rivières n'a point attenté ſur les droits du Tibre ou du Clitumne [110], mais le vent du Sud qui ſouffloit hier, & celui que nous reſſentons aujourd'hui, ne ſont l'un & l'autre que ce tyran furieux, qui ſoulève les flots de la mer Adriatique [111].

Digitized by Google

LXIX. Plus on s'exerce à penſer, plus on fait de combinaiſons. Deux genres ſont différens à quelques égards, ils ſe reſſemblent à d'autres: ils ſont deſtinés au même uſage, ils font partie du même élément. La fontaine devient rivière, la rivière ſe perd dans la mer. Cette mer fait partie du vaſte océan qui embraſſe toute l'étendue de la terre, & la terre elle-même renferme dans ſon ſein tout ce qui ſubſiſte par un principe de végétation. A meſure que les nations ſe ſont éclairées, leur idolâtrie a du ſe rafiner. Elles ont mieux ſenti combien l'univers eſt gouverné par des loix générales; elles ſe ſont plus rapprochées de l'unité d'une cauſe efficiente. Jamais les Grecs n'ont ſu ſimplifier leurs idées au delà de l'eau, de la terre & du ciel, qui, ſous les noms de Jupiter, de Neptune, & de Pluton, contenoient & régiſſoient toutes choſes. Mais les Egyptiens, d'un génie plus propre aux ſpéculations abſtraites, formèrent enfin leur Oſiris [112] le premier des Dieux, le principe intelligent, qui agiſſoit ſans ceſſe ſur le principe matériel, connu ſous le nom d'Iſis ſa femme & ſa ſœur. Ces gens, qui croyoient à l'éternité de la matière, ne pouvoient guères aller plus loin [113]. Suite de ſes combinaiſons.

LXX. Jupiter, le Dieu de la mer & le noir Pluton étoient frères. Toutes les branches de leur poſtérité s'étendoient à l'infini, & renfermoient toute la nature. Telle étoit la mythologie des anciens. Pour des hommes groſſiers, l'idée de génération étoit plus naturelle que celle de création. Elle étoit plus aiſée à ſaiſir, elle ſuppoſoit moins de puiſſance, Génération et hiérarchie des dieux.

Digitized by Google

on y étoit conduit par des liaiſons ſenſibles; mais auſſi cette génération les menoit à établir une hiérarchie, dont ces êtres libres mais bornés ne pouvoient pas ſe paſſer. Les trois grands Dieux exerçoient un puiſſance paternelle ſur leurs enfans, habitans de la terre, des airs, & des mers; & la primogéniture de Jupiter lui donnoit une ſupériorité ſur ſes frères, qui lui mérita le titre de roi des dieux, & de père des hommes. Mais ce roi, ce père ſuprême, étoit trop borné à tous égards, pour nous permettre de faire honneur aux Grecs de la croyance d'un être ſuprême.

Dieux de la vie humaine.

LXXI. Ce ſyſtème, tout mal conſtruit qu'il étoit, rendoit raiſon de tous les effets de la nature. Mais le monde moral, l'homme, ſon ſort, & ſes actions étoient ſans divinités. L'éther ou la terre y eut été peu propre. Du beſoin de nouveaux dieux naquit une nouvelle chaîne d'erreurs, qui, s'uniſſant avec la première, ne forma qu'un même Roman théologique. Je ſoupçonne que ce ſyſtème naquit plus tard. L'homme ne ſonge guères à rentrer en lui-même, qu'après avoir épuiſé les objets étrangers.

Syſtèmes de la liberté et de la néceſſité.

LXXII. Deux hypothèſes ont toujours été, & ſeront toujours. Dans l'une, l'homme n'a reçu du Créateur que la raiſon & la volonté. C'eſt à lui à décider de l'uſage qu'il en fera, & à régler ſes actions à ſon gré. Dans l'autre, il ne peut agir que ſuivant les loix pré-établies de la Divinité, dont il n'eſt que l'inſtrument. Le ſentiment le trompe, & lorſqu'il croit ſuivre ſa volonté, il ne ſuit en effet que celle de ſon maître. Ces dernières idées ont

Digitized by Google

pu naître dans l'eſprit d'un peuple à peine ſorti de l'enfance. Peu fait aux reſſorts compliqués de la machine, les grandes vertus, les crimes atroces, les inventions utiles de ce petit nombre d'ames ſingulières, qui ne doivent rien à leur ſiècle, lui parurent ſurpaſſer les forces humaines. Il vit partout des dieux agiſſans, qui inſpiroient le vice ou la vertu aux foibles mortels, incapables de ſe ſouſtraire à leurs volontés [114]. Ce n'eſt pas la prudence qui inſpire à Pandare le deſſein de rompre la trève, & de décocher un trait au cœur de Ménélas. C'eſt Minerve qui le pouſſe à cet attentat [115]. La malheureuſe Phèdre n'eſt point coupable. Venus, outrée des mépris d'Hyppolite, allume dans le cœur de cette reine une flamme inceſtueuſe, qui la précipite au crime & à la mort [116]. Un dieu ſe chargea de chaque événement de la vie, de chaque paſſion de l'ame, & de chaque ordre de la ſociété.

Les anciens ſuivoient le dernier.

LXXIII. Mais ces dieux de l'homme, ces paſſions & ces facultés généraliſées & perſonifiées de cette manière, n'avoient qu'une exiſtence métaphyſique & trop peu ſenſible pour les hommes. Il falloit les fondre avec les dieux de la nature, & c'eſt ici que l'allégorie imagina mille rapports fantaſques, car l'eſprit veut au moins une apparence de vérité. Il étoit naturel que le dieu de la mer le fut des matelots, L'expreſſion figurée de cet œil qui voit tout, de ces rayons qui percent les airs, pouvoit aiſement faire du ſoleil, un habile prophète, & un archer adroit. Mais pourquoi la planète Vénus eſt-elle mère des amours? Pourquoi s'éleve-t-elle

Union des deux eſpèces de dieux.

Digitized by Google

de l'écume des flots? Laiſſons ces énigmes aux devins. Auſſi-tôt que les departements des dieux de la nature humaine furent établis, ils durent enlever tout le culte des hommes. Ils parloient au cœur & aux paſſions, au lieu que les dieux phyſiques, qui n'avoient point acquis d'attributs moraux, rentrèrent inſenſiblement dans le mépris & dans l'oubli. Auſſi n'eſt-ce que dans l'antiquité la plus reculée que je vois fumer les autels de Saturne [117].

Les dieux ont des paſſions humaines.

LXXIV. Les dieux s'intéreſſent donc dans les affaires humaines. Il ne ſe paſſe rien dont ils ne ſoient les auteurs. Mais ſont-ils les auteurs du crime? Cette conſéquence nous effraye: un payen n'héſitoit point à l'admettre, & ne pouvoit en effet héſiter. Les dieux inſpiroient ſouvent des deſſeins vicieux. Pour les ſuggérer, il falloit les vouloir, & même les aimer. Il ne leur reſtoit pas la reſſource d'un petit mal permis dans le meilleur des mondes poſſibles [118]. Ce mal n'étoit pas ſeulement permis, il étoit autoriſé, & d'ailleurs les différentes divinités, bornées à leurs départemens particuliers, étoient très indifférentes à un bien général qu'elles ne connoiſſoient point. Chacune ſuivoit ſon caractère, & n'inſpiroit que les paſſions qu'elle reſſentoit. Le dieu de la guerre étoit fier, brutal, & ſanguinaire; la déeſſe de la prudence, ſage, retenue, peu ſincère; la mère des amours, aimable, voluptueuſe, emportée dans ſes caprices; la ruſe & la ſoupleſſe convenoient au dieu des marchands, & les cris des malheureux flattoient l'oreille du tyran ſoupçonneux

Digitized by Google

ſoupçonneux de morts, du noir monarque des enfers.

LXXV. Un dieu père des hommes l'eſt de tous également. Il ne connoit ni la haine, ni la faveur. Mais les divinités partiales doivent avoir des favoris. Ne diſtingueront-elles pas ceux dont le goût eſt conforme au leur? Mars ne peut qu'aimer ces Thraces dont la guerre eſt l'unique occupation [139], & ces Scythes dont la boiſſon la plus délicieuſe eſt le ſang de leurs ennemis [140]. Les mœurs d'un habitant de Cypre [141] ou de Corinthe, lieux où tout reſpiroit le luxe & la molleſſe, devoient plaire à la déeſſe des amours. La reconnoiſſance ſe joignoit au goût. Des ſentimens de préférence étoient dus à des peuples, dont les mœurs n'étoient qu'un culte détourné de leurs dieux tutélaires. Le culte même qu'on leur rendoit ſe rapportoit toujours à leur caractère. Ces victimes humaines qui expiroient ſur l'autel de Mars [142], ces mille courtiſanes qui ſe dévouoient au temple de Venus [143], toutes ces femmes diſtinguées de Babylone, qui lui immoloient leur pudeur [144], ne pouvoient qu'attirer à ces divers peuples, la faveur la plus deſtinguée de leurs protecteurs. Mais comme les intérêts des nations ne ſont pas moins oppoſés que leurs mœurs, il falloit que les dieux adoptaſſent les querelles de leurs adorateurs. "Quoi! voir avec "patience que cette ville qui m'éleve cent temples "ſuccombe ſous le fer d'un conquérant? Ah! plu- "tôt!...." C'eſt ainſi que chez les Grecs, une guerre parmi les hommes en allumoit une parmi les dieux. Troye bouleverſa le ciel. Le Scamandre

Ils ont des préférences.

Digitized by Google

Leurs querelles.

vit briller l'égide de Minerve, il fut témoin de l'effet des flèches ſorties du carquois d'Apollon, il ſentit le redoutable trident de Neptune, qui ſoulevoit la terre ſur ſes fondemens. Quelquefois les arrêts inévitables du deſtin rétabliſſoient la paix [145]. Mais le plus ſouvent les divers dieux convenoient mutuellement de s'abandonner réciproquement leurs ennemis [146]; car ſur l'Olympe, comme ſur la terre, la haine a toujours été plus puiſſante que l'amitié.

Ils ont la figure humaine.

LXXVI. Un culte épuré eût été peu aſſorti à de telles divinités. Les peuples veulent des objets ſenſibles; une figure qui décore leurs temples, & fixe leurs idées. Il falloit aſſurément la plus belle de toutes les figures. Mais qu'elle eſt cette figure? Demandez le aux hommes, c'eſt ſans doute la leur. Peut-être un taureau repondroit-il un peu différemment [147]. La ſculpture ſe perfectionne pour ſervir à la dévotion, & les temples ſe rempliſſent de ſtatues de vieillards, de jeunes gens, de femmes, & d'enfans, ſuivant les attributs différens de chacun des dieux.

Ils éprouvent les plaiſirs et les maux corporels.

LXXVII. La beauté n'eſt peut-être fondée que ſur l'uſage. La figure humaine n'eſt belle que parce-qu'elle ſe rapporte ſi bien aux uſages aux quels elle eſt deſtinée. La figure divine eſt la même; il faut que ſes uſages le ſoient auſſi, & même ſes défauts. Delà cette génération groſſière des dieux, qui ne compoſent plus qu'une famille à la manière des hommes; delà leurs fêtes de nectar & d'ambroiſie, & la nourriture qu'ils reçoivent dans les ſacrifices [148]. De là encore leur ſommeil [149], & leurs douleurs [150]. Des dieux, devenus des hommes très puiſſans, de-

Digitized by Google

voient ſouvent viſiter la terre, habiter dans les temples, ſe plaire aux amuſemens de l'homme, aſſiſter à la chaſſe, à la danſe, & quelquefois devenir ſenſibles aux charmes d'une mortelle & donner naiſſance à une race de héros.

Evénemens généraux.

LXXVIII. Dans ces grands événemens, où, du jeu d'un grand nombre d'acteurs, dont les vues, la ſituation & le caractère diffèrent, il nait une unité d'action, ou plutôt d'effet; c'eſt peut-être dans les ſeules cauſes générales qu'il faut chercher la leur.

Mélange de cauſes dans les événemens particuliers.

LXXIX. Dans les événemens plus particuliers, le procédé de la nature eſt très différent de celui des philoſophes. Chez elle il y a peu d'effets aſſez ſimples, pour ne devoir leur origine qu'à une ſeule cauſe; au lieu que nos ſages s'attachent d'ordinaire à une cauſe, non ſeulement univerſelle, mais unique. Evitons cet écueil; pour peu qu'une action paroiſſe compliquée, admettons y les cauſes générales, ſans rejeter le deſſein & le haſard. Sylla ſe démet du pouvoir ſouverain. Céſar le perd avec la vie: cependant leurs attentats avoient été précédés par leurs conquêtes: avant de devenir les plus puiſſans des Romains, ils en étoient les plus renommés. Auguſte les ſuit de près. Tyran ſanguinaire [111], ſoupçonné de lâcheté, le plus grand des crimes dans un chef de parti [112], il parvient au trône, & fait oublier aux républicains qu'ils euſſent jamais été libres. La diſpoſition de ces républicains diminue ma ſurpriſe. Egalement incapables de liberté ſous Sylla & ſous Auguſte, ils ignoroient cette vérité ſous celui-là: des guerres civiles & deux proſcriptions plus cruelles que la guerre, leur avoient appris,

Elévation d'Auguſte.

Digitized by Google

du temps de celui-ci, que la république, affaiſſée ſous le poids de ſa grandeur & de ſa corruption, ne pouvoit ſubſiſter ſans maître. D'ailleurs Sylla, chef de la nobleſſe, combattoit à la tête de ces fiers patriciens, qui vouloient bien l'armer du glaive du deſpotiſme pour les venger de leurs ennemis & des ſiens, mais non laiſſer entre ſes mains le pouvoir de les détruire eux-mêmes. Ils avoient vaincu, non pour lui mais avec lui: la harangue de Lépide [111], & la conduite de Pompée [112] font aſſez ſentir que Sylla aima mieux deſcendre du trône qu'en tomber. Mais Auguſte, à l'exemple de Céſar [113], ne ſe ſervit que de ces hardis aventuriers, Agrippa, Mecene, Pollion, dont la fortune attachée à la ſienne s'évanouiſſoit dans une ariſtocratie de nobles, diviſés entr'eux, mais unis pour accabler tout homme nouveau.

Ses cauſes.

LXXX. Des circonſtances heureuſes, les débauches d'Antoine, la foibleſſe de Lépide, la crédulité de Cicéron, travaillèrent de Concert pour lui avec cette diſpoſition générale: mais il faut avouer auſſi que, s'il ne fit pas naître ces circonſtances, il les employa en grand politique. La variété de mes objets, que ne me permet-elle de faire connoître ce gouvernement rafiné, ces chaînes qu'on portoit ſans les ſentir, ce prince confondu parmi les citoyens, ce ſénat reſpecté par ſon maître [114]! Choiſiſſons-en un trait.

Auguſte, maître des revenus de l'empire & des richeſſes du monde, diſtingua toujours ſon patrimoine de particulier du tréſor public. Il fit ainſi paroître à peu de frais ſa modération, qui laiſſoit

Digitized by Google

à ſes heritiers des biens inférieurs à ceux de pluſieurs de ſes ſujets [157], & ſon amour de la patrie, qui avoit abandonné au ſervice de l'état, deux patrimoines entiers & une ſomme immenſe provenue des legs de ſes amis défunts [158].

LXXXI. Une pénétration ordinaire ſuffit pour ſentir lorſqu'une action eſt à la fois cauſe & effet. Dans le monde moral il y en a beaucoup qui le ſont; ou plutôt, il y en a très-peu qui ne tiennent plus ou moins de la nature de l'une & de l'autre. Même action cauſe et effet

La corruption de tous les ordres des Romains vint de l'étendue de leur empire, & produiſit la grandeur de la république [159].

Mais il faut un jugement peu commun, lorſque deux choſes exiſtent toujours enſemble, & paroiſſent intimement liées, pour diſcerner qu'elles ne ſe doivent point leur origine l'une à l'autre.

LXXXII. Les ſciences, dit-on, naiſſent du luxe: un peuple éclairé ſera toujurs vicieux. Je ne le crois pas. Les ſciences ne ſont point les filles du luxe; mais l'une & l'autre naiſſent de l'induſtrie. Les arts ébauchés ſatisfont aux premiers beſoins de l'homme. Perfectionnés, ils lui en trouvent de nouveaux, depuis le bouclier de Minerve de Vitellius [160] juſqu'aux entretiens philoſophiques de Cicéron. Mais à meſure que le luxe corrompt les mœurs, les ſciences les adouciſſent; ſemblables aux prières dans Homere, qui parcourent toujours la terre à la ſuite de l'injuſtice, pour adoucir les fureurs de cette cruelle divinité [161]. Les ſciences ne viennent pas du luxe.

Voilà quelques réflexions qui m'ont paru ſolides ſur les différens uſages des Belles-Lettres. Heureux Concluſion.

Digitized by Google

ſi je pouvois en inſpirer le goût! J'aurois trop bonne opinion de moi-même, ſi je ne ſentois pas les défauts de cet eſſai; j'en aurois une trop mauvaiſe, ſi je n'eſpérois pas que dans un age moins précoce & avec des connoiſſances plus étendues je pourrai me voir plus en état d'y ſuppléer. On pourra dire que ces réflexions ſont vraies mais uſées, ou qu'elles ſont nouvelles mais paradoxes. Quel auteur aime les critiques? Cependant la première me déplairoit le moins. L'avantage de l'art m'eſt plus cher que la gloire de l'artiſte.

Digitized by Google

CRITICAL OBSERVATIONS

ON THE

DESIGN

OF THE

SIXTH BOOK OF THE ÆNEID.

THE allegorical interpretation which the Biſhop of Glouceſter has given of the ſixth book of the Æneid, ſeems to have been very favorably received by the Public. Many writers, both at home and abroad, have mentioned it with approbation, or at leaſt with eſteem; and I have more than once heard it alledged, in the converſation of ſcholars, as an ingenious improvement on the plain and obvious ſenſe of Virgil. As ſuch, it is not undeſerving of the notice of a candid critic; nor can the inquiry be void of entertainment, whilſt Virgil is our conſtant theme. Whatever may be the fortune of the chaſe, we are ſure it will lead us through pleaſant proſpects and a fine country.

That I may eſcape the imputation as well as the danger of miſrepreſenting his lordſhip's hypotheſis, I ſhall expoſe it in his own words. "The purpoſe of "this diſcourſe is to ſhow that Æneas's adventure to "the INFERNAL SHADES, is no other than a figurative "deſcription of his INITIATION INTO THE MYSTERIES;

Digitized by Google

"and particularly a very exact one of the SPECTACLES "of the ELEUSINIAN[1]." This general notion is supported with singular ingenuity, dreſſed up with an eaſy yet pompous diſplay of learning, and delivered in a ſtyle much fitter for the Hierophant of Eleuſis, than for a modern critic, who is obſerving a remote object through the medium of a glimmering and doubtful light:

Ibant obſcuri, ſolâ ſub nocte, per umbram.

His lordſhip naturally enough purſues two different methods, which unite, as he apprehends, in the ſame concluſion. From general principles peculiar to himſelf, he infers the propriety and even neceſſity of ſuch a deſcription of the myſteries; and from a compariſon of particular circumſtances, he labors to prove that Virgil has actually introduced it into the Æneid. Each of theſe methods ſhall be conſidered ſeparately.

As the learned Prelate's opinions branch themſelves out into luxuriant ſyſtems, it is not eaſy to reſume them in a few words. I ſhall, however, attempt to give a ſhort idea of thoſe general principles, which occupy, I know not how, ſo great a ſhare of the *Divine Legation of Moſes demonſtrated.*

"The whole ſyſtem of Paganiſm, of which the "myſteries were an eſſential part, was inſtituted by "the ancient lawgivers for the ſupport and benefit of "ſociety. The myſteries themſelves were a ſchool of "morality and religion, in which the vanity of Po-"lytheiſm[2], and the unity of the Firſt Cauſe, were "revealed to the initiated. Virgil, who intended his "immortal poem for a republic in action, as thoſe of

Digitized by Google

" Plato and Tully were in precept, could not avoid
" diſplaying this firſt and nobleſt art of government.
" His perfect lawgiver muſt be initiated, as the
" ancient founders of ſtates had been before him; and
" as Auguſtus himſelf was many ages afterwards."

What a crowd of natural reflections muſt occur to an unbiaſſed mind! Was the civil magiſtrate the mover of the whole machine; the ſole contriver, or at leaſt the ſole ſupport of religion? Were ancient laws ALWAYS deſigned for the benefit of the people, and NEVER for the private intereſt of the lawgiver? Could the firſt fathers of rude ſocieties inſtruct their new-made ſubjects in philoſophy as well as in agriculture? Did they all agree, in Britain as in Egypt, in Perſia as in Greece, to found theſe ſecret ſchools on the ſame common principle; which ſubſiſted nearly eighteen hundred years at Eleuſis [1] in its primæval purity? Can theſe things be? Yes, replies the learned Prelate, they are: " Egypt was the myſterious mother
" of Religion and Policy; and the arts of Egypt were
" diffuſed with her colonies over the ancient world.
" Inachus carried the myſteries into Greece, Zo-
" roaſter into Perſia [2], &c. &c." — I retire from ſo wide a field, in which it would be eaſy for me to loſe both myſelf and my adverſary. The ANCIENT WORLD, EIGHTEEN CENTURIES, and FOUR HUNDRED AUTHORS GENUINE AND APOCRYPHAL [3], would, under tolerable management, furniſh ſome volumes of controverſy; and ſince I have peruſed the two thouſand and fourteen pages of the unfiniſhed *Legation*, I have leſs inclination than ever to ſpin out volumes of laborious trifles.

Digitized by Google

I ſhall, however, venture to point out a fact, not very agreeable to the favorite notion, that Paganiſm was entirely the religion of the magiſtrate. The oracles were not leſs ancient, nor leſs venerable than the myſteries. Every difficulty, religious or civil, was ſubmitted to the deciſion of thoſe infallible tribunals. During ſeveral ages no war could be undertaken, no colony founded, without the ſanction of the Delphic oracle; the firſt and moſt celebrated among ſeveral hundred others [6]. Here then we might expect to perceive the directing hand of the magiſtrate. Yet when we ſtudy their hiſtory with attention, inſtead of the alliance between church and ſtate, we can diſcover only the ancient alliance between the avarice of the prieſt and the credulity of the people.

For my own part, I am very apt to conſider the myſteries in the ſame light as the oracles. An intimate connexion ſubſiſted between them [7]: Both were preceded and accompanied with faſts, ſacrifices, and luſtrations; with myſtic ſights and preternatural ſounds: But the moſt eſſential preparation for the ASPIRANT, was a general confeſſion of his paſt life, which was exacted of him by the prieſt. In return for this implicit confidence, the Hierophant conferred on the initiated a ſacred character; and promiſed them a peculiar place of happineſs in the Eliſian fields, whilſt the ſouls of the profane (however virtuous they had been) were wallowing in the mire [8]. Nor did the prieſts of the myſteries neglect to recommend to the brethren a ſpirit of friendſhip, and the love of virtue; ſo pleaſing even to the moſt corrupt minds, and ſo requiſite to render any ſociety reſpectable in its own

Digitized by Google

eyes. Of all theſe religious ſocieties, that of Eleuſis was the moſt illuſtrious. From being peculiar to the inhabitants of Attica, it became at laſt common to the whole Pagan world. Indeed, I ſhould ſuſpect that it was much indebted to the genius of the Athenian writers, who beſtowed fame and dignity on whatever had the leaſt connexion with their country; nor am I ſurpriſed that Cicero and Atticus, who were both initiated, ſhould expreſs themſelves with enthuſiaſm, when they ſpeak of the ſacred rites of their beloved Athens.

But our curioſity is yet unſatisfied; we would preſs forwards into the ſanctuary; and are eager to learn WHAT was the SECRET which was revealed to the initiated, and to them alone. Many of the profane, poſſeſſed of leiſure and ingenuity, have tried to gueſs, what has been ſo religiouſly concealed. The SECRET of each is curious and philoſophical; for as ſoon as we attempt this inquiry, the honor of the myſteries becomes our own [9]. I too could frame an hypotheſis, as plauſible perhaps, and as uncertain as any of theirs, did I not feel myſelf checked by the apprehenſion of diſcovering what never exiſted [10]. I admire the diſcretion of the initiated; but the beſt ſecurity for diſcretion is, the vanity of concealing that we have nothing to reveal.

The examples of great men, when they cannot ſerve as models, may ſerve as warnings to us. I ſhould be very ſorry to have diſcovered, that an ATHEISTICAL HISTORY [11] was uſed in the celebration of the myſteries, to prove the unity of the Firſt Cauſe, and that an ANCIENT HYMN [12] was ſung, for the edification

Digitized by Google

of the devout Athenians, which was moſt probably a MODERN FORGERY of ſome Jewiſh or Chriſtian Impoſter. Had I delivered THESE TWO DISCOVERIES, with an air of confidence and triumph, I ſhould be ſtill more mortified.

After all, as I am not apt to give the name of Demonſtration to what is mere conjecture, his lordſhip may take advantage of my ſcepticiſm, and ſtill affirm, that his favorite myſteries were ſchools of theiſm, inſtituted by the lawgiver. Yet unleſs Æneas is the lawgiver of Virgil's republic, he has no more buſineſs with the myſteries of Athens, than with the laws of Sparta. We will, therefore, reflect a moment on the true nature and plan of the Æneid.

An epic fable muſt be important as well as intereſting: great actions, great virtues, and great diſtreſſes, are the peculiar province of heroic poetry. This rule ſeems to have been dictated by nature and experience, and is very different from thoſe chains in which genius has been bound by artificial criticiſm. The importance I ſpeak of, is not indeed always dependant on the rank or names of the perſonages. Columbus, exploring a new world with three ſloops and ninety ſailors, is a hero worthy of the epic muſe; yet our imagination would be much more ſtrongly affected by the image of a virtuous prince ſaved from the ruins of his country, and conducting his faithful followers through unknown ſeas and through hoſtile lands. Such is the hero of the Æneid. But his peculiar ſituation ſuggeſted other beauties to the poet, who had an opportunity of adorning his ſubject with whatever was moſt pleaſing in Grecian fable, or moſt

Digitized by Google

illuſtrious in Roman hiſtory. Æneas had fought under the walls of Ilium; and conducted to the banks of the Tyber a colony from which Rome claimed her origin.

The character of the hero is expreſſed by one of his friends in a few words; and, though drawn by a friend, does not ſeem to be flattered:

Rex erat Æneas nobis; quo juſtior alter
Nec pietate fuit, nec bello major & armis".

Theſe three virtues, of JUSTICE, of PIETY, of VALOR, are finely ſupported throughout the poem".

1. I ſhall here mention one inſtance of the hero's juſtice, which has been leſs noticed than its ſingularity ſeems to deſerve.

After Evander had entertained his gueſts, with a ſublime ſimplicity, he lamented, that his age and want of power made him a very uſeleſs ally. However, he points out auxiliaries, and a cauſe worthy of a hero. The Etruſcans, tired out with the repeated tyrannies of Mezentius, had driven that monarch from his throne, and reduced him to implore the protection of Turnus. Unſatisfied with freedom, the Etruſcans called loudly for revenge; and, in the Poet's opinion, revenge was juſtice.

Ergo omnis furiis *ſurrexit Etruria* juſtis:
Regem *ad* ſuplicium *præſenti Marte repoſcunt*".

Æneas, with the approbation of gods and men, accepts the command of theſe brave rebels, and puniſhes the tyrant with the death he ſo well deſerved. The conduct of Æneas and the Etruſcans may, in

Digitized by Google

point of juſtice, ſeem doubtful to many; the ſentiments of the Poet cannot appear equivocal to any one. Milton himſelf, I mean the Milton of the commonwealth, could not have aſſerted with more energy the daring pretenſions of the people, to puniſh as well as to reſiſt a tyrant. Such opinions, publiſhed by a writer whom we are taught to conſider as the creature of Auguſtus, have a right to ſurpriſe us; yet they are ſtrongly expreſſive of the temper of the times; the republic was ſubverted, but the minds of the Romans were ſtill republican.

2. Æneas's piety has been more generally confeſſed than admired. St. Evremond laughs at it, as unſuitable to his own temper. The Biſhop of Glouceſter defends it, as agreeable to his own ſyſtem of the lawgiver's religion. The French wit was too ſuperficial, the Engliſh ſcholar too profound, to attend to the plain narration of the Poet, and the peculiar circumſtances of ancient heroes. WE believe from faith and reaſon: THEY believed from the report of their ſenſes. Æneas had ſeen the Grecian divinities overturning the foundations of fated Troy. He was perſonally acquainted with his mother Venus, and with his perſecutor Juno. Mercury, who commanded him to leave Carthage, was as preſent to his eyes as Dido, who ſtrove to detain him. Such a knowledge of religion, founded on ſenſe and experience, muſt inſinuate itſelf into every inſtant of our lives, and determine every action. All this is, indeed, fiction; but it is fiction in which we chuſe to acquieſce, and which we juſtly conſider as the charm of poetry. If we allow, that Æneas lived in an intimate commerce with

Digitized by Google

ſuperior beings, we muſt likewiſe allow his love or his fear, his confidence or his gratitude towards thoſe beings, to diſplay themſelves on every proper occaſion. Far from thinking Æneas too pious, I am ſometimes ſurpriſed at his want of faith. Forgetful of the fates, which had ſo often clearly pointed out the deſtined ſhores of Latium, he deliberates, whether he ſhall not ſit down, quietly in the fields of Sicily. An apparition of his father is neceſſary to divert him from this impious and ungenerous deſign.

3. A hero's valor will not bear the rude breath of ſuſpicion; yet has the courage of Æneas ſuffered from an unguarded expreſſion of the Poet:

Extemplò Æneæ ſolvuntur frigore membra:
Ingemit [16].

On every other occaſion the Trojan chief is daring without raſhneſs, and prudent without timidity. In that dreadful night, when Troy was delivered up to her hoſtile gods, he performed every duty of a ſoldier, a patriot, and a ſon.

——*Moriamur, & in media arma ruamus.*
Una ſalus victis, nullam ſperare ſalutem [17].

Iliaci cineres, & flamma extrema meorum,
Teſtor, in occaſu veſtro, nec tela, nec ullas
Vitaviſſe vices Danaûm; &, ſi fata fuiſſent
Ut caderem, meruiſſe manu [18].

To quote other proofs of the ſame nature, would be to copy the ſix laſt books of the Æneid. I cannot,

Digitized by Google

however, forbear mentioning the calm and superior intrepidity of the hero, when, after the perfidy of the Rutuli, and his wound, he ruſhed again to the field, and reſtored victory by his preſence alone.

Ipſe neque averſos dignatur ſternere morti;
Nec pede congreſſos æquo, nec tela ferentes
Inſequitur: ſolum denſa in caligine Turnum
Veſtigat luſtrans, ſolum in certamina poſcit [19].

At length, indignant that his victim has eſcaped, his contempt gives way to fury:

Jam tandem invadit medios, & Marte ſecundo
Terribilis, ſævam nullo diſcrimine cædem
Suſcitat, irarumque omnes effundit habenas [20].

The heroic character of Æneas has been underſtood and admired by every attentive reader. But to diſcover the LAWGIVER in Æneas, and A SYSTEM OF POLITICS in the Æneid, required the CRITICAL TELESCOPE [21] of the great W——n. The naked eye of common ſenſe cannot reach ſo far. I revolve in my memory the harmonious ſenſe of Virgil: Virgil ſeems as ignorant as myſelf of his political character. I return to the leſs pleaſing pages of the *Legation*: ſo far from condeſcending to proofs, the Author of the *Legation* is even ſparing of conjectures.

"Many political inſtructions may be drawn from "the Æneid." And from what book which treats of MAN, and the adventures of human life, may they not be drawn? His lordſhip's chymiſtry (did his hypotheſis,

Digitized by Google

hypotheſis require it) would extract a SYSTEM OF POLICY from the ARABIAN NIGHTS ENTERTAINMENTS.

" A ſyſtem of Policy delivered in the example of " a great prince, muſt ſhow him in every public oc- " curence of life. Hence, Æneas was of neceſſity to " be found voyaging, with Ulyſſes, and fighting, with Achilles [22]."

There is another public occurrence, at leaſt as much in the character of a LAWGIVER, as either voyaging or fighting; I mean GIVING LAWS. Except in a ſingle line [23], Æneas never appears in that occupation. In Sicily, he compliments Aceſtes with the honor of giving laws to the colony, which he himſelf had founded:

Interea Æneas urbem deſignat aratro,
Sortiturque domos: hoc Ilium, & hæc loca Trojæ
Eſſe jubet. Gaudet regno Trojanus Aceſtes,
Indicitque forum, & patribus dat jura vocatis [24].

In the ſolemn treaty, which is to fix the fate of his poſterity, he diſclaims any deſign of innovating the laws of Latium. On the contrary, he only demands a hoſpitable ſeat for his gods and his Trojans; and profeſſes to leave the whole authority to king Latinus:

Non ego, nec Teucris Italos parere jubebo,
Nec mihi regna peto: paribus ſe legibusambæ
Invictæ gentes æterna in fœdera mittant.
Sacra deoſque dabo: ſocer arma Latinus habeto,
Imperium ſolemne ſocer: mihi mœnia Teucri
Conſtituent, urbique dabit Lavinia nomen [25].

Digitized by Google

" But, after all, is not the fable of the Æneid the " eſtabliſhment of an empire ?" Yes, in one ſenſe, I grant it is. Æneas had many external difficulties to ſtruggle with. When the Latins were defeated, Turnus ſlain, and Juno appeaſed, theſe difficulties were removed. The hero's labor was over, the lawgiver's commenced from that moment; and, as if Virgil had a deſign againſt the biſhop's ſyſtem, at that very moment the Æneid ends. Virgil, who corrected with judgment and felt with enthuſiaſm, thought perhaps, that the ſober arts of peace could never intereſt a reader, whoſe mind had been ſo long agitated with ſcenes of diſtreſs and ſlaughter. He might perhaps ſay, like the Sylla of Monteſquieu, " J'aime à remporter des victoires, à fonder " ou détruire des états, à faire des ligues, à punir un " uſurpateur; mais pour ces minces détails de gou- " vernement, où les génies mediocres ont tant d'a- " vantages, cette lente exécution des loix, cette diſ- " cipline d'une milice tranquille, mon ame ne ſçau- " roit s'en occuper [16]."

Had Virgil deſigned to compoſe a POLITICAL INSTITUTE, the example of Fenelon, his elegant imitator, may give us ſome notion of the manner in which he would have proceeded. The preceptor of the Duke of Burgundy profeſſedly deſigned to educate a prince for the happineſs of the people. Every incident in his pleaſing romance is ſubſervient to that great end. The goddeſs of Wiſdom, in a human ſhape, conducts her pupil through a varied ſeries of inſtructive adventures; and every adventure is a leſſon or a warning for Telemachus. The

Digitized by Google

pride of Seſoſtris, the tyranny of Pygmalion, the perfidy of Adraſtus, and the imprudence of Idomeneus, are diſplayed in their true light. The innocence of the inhabitants of Bœtica, the commerce of Tyre, and the wiſe laws of Crete and Salentum, inſtructed the prince of the various means by which a people may be made happy. From the Telemachus of Fenelon, I could paſs with pleaſure to the Cyropædia of Xenophon. But I ſhould be led too far from my ſubject, were I to attempt to lay open the true nature and deſign of that philoſophical hiſtory. We muſt return from Fenelon and Xenophon to the Biſhop of Glouceſter.

His lordſhip props the legiſlative character of Æneas with an additional ſupport: "Auguſtus, who was "ſhadowed in the perſon of Æneas, was initiated "into the Eleuſinian myſteries [17]. *Ergo*, *&c.*" This doctrine of types and ſhadows, though true in general, has on this, as well as on graver occaſions, produced a great abuſe of reaſon, or at leaſt of reaſoning. To confine myſelf to Virgil, I ſhall only ſay, that he was too judicious to compliment the Emperor, at the expenſe of good ſenſe and probability. Every age has its manners; and the poet muſt ſuit his hero to the age, and not the age to his hero. It is eaſy to give inſtances of this truth, Marc Antony, when defeated and beſieged in Alexandria, challenged his competitor to decide their quarrel by a ſingle combat. This was rejected by Auguſtus with contempt and deriſion, as the laſt effort of a deſperate man [18]; and the world applauded the prudence of Auguſtus,

Digitized by Google

who preferred the part of a general to that of a gladiator. The temper and good ſenſe of Virgil muſt have made him view things in the ſame light; yet, when Virgil introduces Æneas in ſimilar circumſtances, he gives him a quite different conduct. The hero wiſhes to ſpare the innocent people, provokes Turnus to a ſingle combat, and, even after the perfidy and laſt defeat of the Rutuli, is ſtill ready to riſk his perſon and victory, againſt the unhappy life and deſperate fortunes of his rival. The laws of honor are different in different ages; and a behaviour which in Auguſtus was decent, would have covered Æneas with infamy.

We may apply this obſervation to the very caſe of the Eleuſinian myſteries. Auguſtus was initiated into them, at a time when Eleuſis was become the COMMON TEMPLE OF THE UNIVERSE. The Trojan hero could not, with the ſmalleſt propriety, ſet him that example; as the Trojan hero lived in an age when thoſe rites were confined to the natives of Greece, and even of Attica [*].

I have not wandered through the ſcientific maze in which the Biſhop of Glouceſter has concealed his firſt and general argument. It appears (when reſumed) to amount to this irrefragable demonſtration, "THAT IF THE MYSTERIES WERE INSTITUTED BY "LEGISLATORS, (which they probably were not,) "ÆNEAS (who was no legiſlator) MUST OF "COURSE BE INITIATED INTO THEM BY THE POET."

And here I ſhall mention a collateral reaſon aſſigned by his lordſhip, which might engage Virgil to introduce a deſcription of the myſteries: the

Digitized by Google

PRACTICE OF OTHER POETS. This proof is so exceedingly brittle, that I fear to handle it; and shall report it faithfully in the words of our ingenious critic [1]:

"Had the old poem under the name of Orpheus "been now extant, it would perhaps have shown "us, that no more was meant than Orpheus's initia- "tion; and that the hint of this Sixth Book was "taken from thence."

As nothing now remains of that old poem, except the title, it is not altogether so easy to guess what it would or would not have shown us.

"But farther, it was customary for the poets of "the Augustan age to exercise themselves on the sub- "ject of the mysteries, as appears from Cicero, who "desires Atticus, then at Athens, and initiated, "to send to Chilius, a poet of eminence, an ac- "count of the Eleusinian mysteries; in order, as "it should seem, to insert them in some poem he "was then writing."

The Eleusinian mysteries are not mentioned in the original passage. Cicero using the obscure brevity of familiar letters, desires that Atticus would send their friend Chilius, ΕΥΜΟΛΠΙΔΩΝ ΠΑΤΡΙΑ [2], which may signify twenty different things, relative either to the worship of Ceres in particular, or to the Athenian institutions in general; but which can hardly be applied to the Eleusinian mysteries [3].

"Thus it appears that both the ancient and mo- "dern poets afforded Virgil a pattern for this fa- "mous episode,"

How does this appear? From an old poem, of

Digitized by Google

whoſe contents the critic is totally ignorant, and from an obſcure paſſage, the meaning of which he has moſt probably miſtaken.

Inſtead of conjecturing what Virgil might or ought to do, it would ſeem far more natural to examine what he has done. The Biſhop of Glouceſter attempts to prove; that the deſcent to hell is properly an initiation; ſince the Sixth Book of the Æneid really contains the ſecret doctrine as well as the ceremonies of the Eleuſinian myſteries.

What was this SECRET DOCTRINE? As I profeſs my ignorance, we muſt conſult the oracle. "The "ſecret doctrine of the myſteries revealed to the "initiated, that JUPITER . . . AND THE WHOLE "RABBLE OF LICENTIOUS DEITIES, WERE ONLY "DEAD MORTALS"." Is any thing like this laid open in the Sixth Book of Virgil? Not the remoteſt hint of it can be diſcovered throughout the whole book; and thus, to uſe his Lordſhip's own words, SOMETHING (I had almoſt written EVERY THING) is ſtill wanting "to complete the IDENTIFICATION"."

Notwithſtanding this diſappointment, which is cautiouſly concealed from the reader, the learned Biſhop ſtill courſes round the Elyſian Fields in queſt of a ſecret. Once he is ſo lucky as to find Æneas talking with the poet Muſæus, whom tradition has reckoned among the founders of the Eleuſinian myſteries. The critic liſtens to their converſation; but, alas! Æneas is only inquiring, in what part of the garden he may find his father's ſhade; to which Muſæus returns a very polite anſwer. Anchiſes himſelf is our laſt hope. As that venerable ſhade

Digitized by Google

explains to his ſon ſome myſterious doctrines, concerning the univerſal mind and the tranſmigration of ſouls, his lordſhip is pleaſed to aſſure us, that theſe are THE HIDDEN DOCTRINES OF PERFECTION revealed only to the initiated. Let us for a moment lay aſide hypotheſis, and read Virgil.

It is obſervable, that the three great poets of Rome were all addicted to the Epicurean philoſophy; a ſyſtem, however, the leaſt ſuited to a poet; ſince it baniſhes all the genial and active powers of nature, to ſubſtitute in their room a dreary void, blind atoms, and indolent gods. A deſcription of the infernal ſhades was incompatible with the ideas of a philoſopher whoſe diſciples boaſted, that he had reſcued the captive world from the tyranny of religion, and the fear of a future ſtate. Theſe ideas Virgil was obliged to reject: but he does ſtill more; he abandons not only the CHANCE of Epicurus, but even theſe gods, whom he ſo nobly employs in the reſt of his poem, that he may offer to the reader's imagination a far more ſpecious and ſplendid ſet of ideas:

Principio cœlum, ac terras, campoſque liquentes,
Lucentemque globum lunæ, Titaniaque aſtra
Spiritus intus alit, totamque infuſa per artus
Mens agitat molem, & magno ſe corpore miſcet ".

The more we examine theſe lines, the more we ſhall feel the ſublime poetry of them. But they have likewiſe an air of philoſophy, and even of religion, which goes off on a nearer approach. The mind which is INFUSED " into the ſeveral parts of matter,

Digitized by Google

and which MINGLES ITSELF with the mighty maſs, ſcarcely retains any property of a ſpiritual ſubſtance; and bears too near an affinity to the principles, which the impious Spinoza revived rather than invented.

I am not inſenſible, that we ſhould be ſlow to ſuſpect, and ſtill ſlower to condemn. The poverty of human language, and the obſcurity of human ideas, make it difficult to ſpeak worthily of THE GREAT FIRST CAUSE. Our moſt religious poets, in ſtriving to expreſs the preſence and energy of the Deity, in every part of the univerſe, deviate unwarily into images, which are ſcarcely diſtinguiſhed from materialiſm. Thus our Ethic Poet:

> *All are but parts of one ſtupendous whole,*
> *Whoſe body nature is, and God the ſoul*";"

and ſeveral paſſages of Thomſon require a like favorable conſtruction. But theſe writers deſerve that favor, by the ſublime manner in which they celebrate the great Father of the Univerſe, and by thoſe effuſions of love and gratitude, which are inconſiſtent with the materialiſt's ſyſtem. Virgil has no ſuch claim to our indulgence. THE MIND of the UNIVERSE is rather a metaphyſical than a theological being. His intellectual qualities are faintly diſtinguiſhed from the powers of matter, and his moral attributes, the ſource of all religious worſhip, form no part of Virgil's creed.

Yet is this creed approved " by our orthodox prelate, as free from any mixture of Spinoziſm. I congratulate his lordſhip on his indulgent and mode-

Digitized by Google

rate temper. His brethren (I mean thoſe of former times) had much ſharper eyes for ſpying out a latent hereſy. Yet I cannot eaſily perſuade myſelf, that Virgil's notions were ever the creed of a religious ſociety, like that of the myſteries. Luckily, indeed, I have no occaſion to perſuade myſelf of it; unleſs I ſhould prefer his lordſhip's mere authority to the voice of antiquity, which aſſures me, that this ſyſtem was either invented or imported into Greece by Pythagoras; from the writings of whoſe diſciples Virgil might ſo very naturally borrow it.

Anchiſes then proceeds to inform his ſon, that the ſouls both of men and of animals were of celeſtial origin, and (as I underſtand him) parts of the univerſal mind; but that by their union with earthly bodies they contracted ſuch impurities as even death could not purge away. Many expiations, continues the venerable ſhade, are requiſite, before the ſoul, reſtored to its original ſimplicity, is capable of a place in Elyſium. The far greater part are obliged to reviſit the upper world, in other characters and in other bodies; and thus, by gradual ſteps, to reaſcend towards their firſt perfection.

This moral tranſmigration was undoubtedly taught in the myſteries. As the Biſhop aſſerts this from the beſt authority, we are ſurpriſed at a ſort of diffidence, unuſual to his lordſhip, when he advances things from his own intuitive knowledge. In one place, this tranſmigration is part of the hidden doctrine of perfection [*]; in another, it is one of thoſe principles which were promiſcuouſly communicated to all [*]. The truth ſeems to be, that his lordſhip was afraid

to rank among the ſecrets of the myſteries, what was profeſſed and believed by ſo many nations and philoſophers. The pre-exiſtence of the human ſoul is a very natural idea; and from that idea ſpeculations and fables of its ſucceſſive revolution through various bodies will ariſe. From Japan to Egypt, the tranſmigration has been part of the popular and religious creed[11]. Pythagoras[12] and Plato[13] have endeavoured to demonſtrate the truth of it, by facts, as well as by arguments.

Of all theſe viſions (which ſhould have been confined to the poets) none is more pleaſing and ſublime, than that which Virgil has invented. Æneas ſees before him his poſterity, the heroes of ancient Rome, a long ſeries of airy forms

Demanding life, impatient for the ſkies.

and prepared to aſſume, with their new bodies, the little paſſions and tranſient glories of their deſtined lives.

Having[14] thus revealed the ſecret doctrine of the myſteries, the learned Prelate examines the ceremonies. With the aſſiſtance of Meurſius[15], he pours out a torrent of erudition to convince us, that the ſcenes through which Æneas paſſed in his deſcent to the ſhades, were the ſame as were repreſented to the aſpirants in the celebration of the Eleuſinian myſteries. From thence his lordſhip draws his great concluſion, that the deſcent is no more than an emblem of the hero's initiation.

A ſtaunch polemic will feed a diſpute, by dwelling

Digitized by Google

on every acceſſary circumſtance, whilſt a candid critic will confine himſelf to the more eſſential points of it. I ſhall, therefore, readily allow, what I believe may in general be true, that the myſteries exhibited a theatrical repreſentation of all that was believed or imagined of the lower world; that the aſpirant was conducted through the mimic ſcenes of Erebus, Tartarus, and Elyſium; and that a warm enthuſiaſt, in deſcribing theſe awful ſpectacles, might expreſs himſelf as if he had actually viſited the infernal regions [*]. All this I can allow, and yet allow nothing to the Biſhop of Glouceſter's hypotheſis. It is not ſurpriſing that the COPY was like the ORIGINAL; but it ſtill remains undetermined, WHETHER VIRGIL INTENDED TO DESCRIBE THE ORIGINAL OR THE COPY.

Lear and Garrick, when on the ſtage, are the ſame; nor is it poſſible to diſtinguiſh the player from the monarch. In the green-room, or after the repreſentation, we eaſily perceive, what the warmth of fancy and the juſtneſs of imitation had concealed from us. In the ſame manner it is from extrinſical circumſtances, that we may expect the diſcovery of Virgil's allegory. Every one of thoſe circumſtances perſuades me, that Virgil deſcribed a real, not a mimic world, and that the ſcene lay in the infernal ſhades, and not in the temple of Ceres.

The ſingularity of the Cumœan ſhores muſt be preſent to every traveller who has once ſeen them. To a ſuperſtitious mind, the thin cruſt, vaſt cavities, ſulphureous ſteams, poiſonous exhalations, and fiery torrents, may ſeem to trace out the narrow confine of the two worlds. The lake Avernus was the chief

Digitized by Google

object of religious horror; the black woods which ſurrounded it, when Virgil firſt came to Naples, were perfectly ſuited to feed the ſuperſtition of the people [17]. It was generally believed, that this deadly flood was the entrance of hell [18]; and an oracle was once eſtabliſhed on its banks, which pretended, by magic rites, to call up the departed ſpirits [19]. Æneas, who revolved a more daring enterpriſe, addreſſes himſelf to the prieſteſs of thoſe dark regions. Their converſation may perhaps inform us, whether an initiation, or a deſcent to the ſhades, was the object of this enterpriſe. She endeavours to deter the hero, by ſetting before him all the dangers of his raſh undertaking:

> — *Facilis deſcenſus Averni:*
> *Noctes atque dies patet atri janua Ditis;*
> *Sed revocare gradum, ſuperaſque evadere ad auras,*
> *Hoc opus, hic labor eſt* [20].

Theſe particulars are abſolutely irreconcileable with the idea of initiation, but perfectly agreeable to that of a real deſcent. That every ſtep, and every inſtant, may lead us to the grave is a melancholy truth. The myſteries were only open at ſtated times, a few days at moſt in the courſe of the year. The mimic deſcent of the myſteries was laborious and dangerous, the return to light eaſy and certain. In real death, this order is inverted:

> — *Pauci, quos æquus amavit*
> *Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,*
> *Diis geniti, potuere* [21].

Digitized by Google

Theſe heroes, as we learn from the ſpeech of Æneas, were Hercules, Orpheus, Caſtor and Pollux, Theſeus, and Pirithous. Of all theſe, antiquity believed, that before their death they had ſeen the habitations of the dead; nor, indeed, will any of the circumſtances tally with a ſuppoſed initiation. The adventure of Eurydice, the alternate life of the brothers, and the forcible intruſion of Alcides, Theſeus, and Pirithous, would mock the endeavours of the moſt ſubtle critic, who ſhould try to melt them down into his favorite myſteries. The exploits of Hercules, who triumphed over the king of terrors,

Tartareum ille manu cuſtodem in vincla petivit,
Ipſius à ſolio regis traxitque trementem [11];

was a wild imagination of the Greeks [12]. But it was the duty of ancient poets to adopt and embelliſh theſe popular traditions; and it is the intereſt of every man of taſte, to acquieſce in THEIR POETICAL FICTIONS.

After this, we may leave ingenious men to ſearch out what, or whether any thing gave riſe to thoſe idle ſtories. Diodorus Siculus repreſents Pluto as a kind of undertaker, who made great improvements in the uſeful art of funerals [13]. Some have ſought for the poetic hell in the mines of Epirus [14], and others in the myſteries of Egypt. As this laſt notion was publiſhed in French [15], ſix years before it was invented in Engliſh [16], the learned author of the *D. L.* has been ſeverely treated by ſome ungenerous adverſaries [17]. Appearances, it muſt be confeſſed, wear a very ſuſpicious aſpect: but what are appearances, when

Digitized by Google

weighed againſt his lordſhip's declaration, "That "this is a point of honor in which he is particularly "delicate; and that he may venture to boaſt, that "he believes no author was ever more averſe to take "to himſelf what belonged to another"." Beſides, he has enriched this myſterious diſcovery with many collateral arguments, which would for ever have eſcaped all inferior critics. In the caſe of Hercules, for inſtance, he demonſtrates, that the initiation and the deſcent to the ſhades were the ſame thing; becauſe an ancient has affirmed that they were different[x]; and that Alcides was initiated at Eleuſis, before he ſet out for Tænarus, in order to deſcend to the infernal regions.

There is, however, a ſingle circumſtance, in the narration of Virgil, which has juſtly ſurpriſed critics, unacquainted with any but the obvious ſenſe of the poet; I mean the IVORY GATE. The Biſhop of Glouceſter ſeizes this, as the ſecret mark of allegory, and becomes eloquent in the exultation of triumph[y]. I could, however, repreſent to him, that in a work which was deprived of the author's laſt reviſion, Virgil might too haſtily employ what Homer had invented, and at laſt unwarily ſlide into an Epicurean idea[z]. Let this be as it may, an obſcure expreſſion is a weak baſis for an elaborate ſyſtem; and whatever his lordſhip may chuſe to do, I had much rather reproach my favorite poet with want of care in one line, than with want of taſte throughout a whole book[a].

Virgil has borrowed, as uſual, from Homer his epiſode of the infernal ſhades, and, as uſual, has

Digitized by Google

infinitely improved what the Grecian had invented. If, among a profuſion of beauties, I durſt venture to point out the moſt ſtriking beauties of the Sixth Book, I ſhould perhaps obſerve, 1. That after accompanying the hero through the ſilent realms of night and chaos, we ſee with aſtoniſhment and pleaſure a new creation burſting upon us; 2. That we examine, with a delight which ſprings from the love of virtue, the juſt empire of Minos; in which the apparent irregularities of the preſent ſyſtem are corrected; and where the patriot who died for his country is happy, and the tyrant who oppreſſed it is miſerable. 3. As we intereſt ourſelves in the hero's fortunes, we ſhare his feelings: the melancholy Palinurus, the wretched Deiphobus, the indignant Dido; the Grecian kings who tremble at his preſence, and the venerable Anchiſes who embraces his pious ſon, and diſplays to his ſight the future glories of his race; all theſe objects affect us with a variety of pleaſing ſenſations.

Let us for a moment obey the mandate of our great critic, and conſider theſe awful ſcenes as a mimic ſhow, exhibited in the temple of Ceres, by the contrivance of the prieſt, or, if he pleaſes, of the legiſlator. Whatever was animated (I appeal to every reader of taſte), whatever was terrible, or whatever was pathetic, evaporates into lifeleſs allegory:

— tenuem ſine viribus umbram.
Dat inania verba,
Dat ſine mente ſonum, greſſuſque effingit euntis.

Digitized by Google

The end of philoſophy is truth; the end of poetry is pleaſure. I willingly adopt any interpretation which adds new beauties to the original; I aſſiſt in perſuading myſelf, that it is juſt; and could almoſt ſhow the ſame indulgence to the critic's as to the poet's fiction. But ſhould a grave doctor lay out fourſcore pages in explaining away the ſenſe and ſpirit of Virgil, I ſhould have every inducement to believe, that Virgil's ſoul was very different from the doctor's.

I have almoſt exhauſted my own, and probably my reader's patience, whilſt I have obſequiouſly waited on his lordſhip, through the ſeveral ſtages of an intricate hypotheſis. He muſt now permit me to alledge two very ſimple reaſons, which perſuade me, that Virgil has not revealed the ſecret of the Eleuſinian myſteries; the firſt is HIS IGNORANCE, and the ſecond HIS DISCRETION.

1. As his lordſhip has not made the ſmalleſt attempt to prove that Virgil was himſelf initiated, it is plain that he ſuppoſed it, as a thing of courſe. Had he any right to ſuppoſe it? By no means: that ceremony might naturally enough finiſh the education of a young Athenian; but a barbarian, a Roman; would moſt probably paſs through life without directing his devotion to the foreign rites of Eleuſis.

The philoſophical ſentiments of Virgil were ſtill more unlikely to inſpire him with that kind of devotion. It is well known that he was a determined Epicurean[*]; and a very natural antipathy ſubſiſted between the Epicureans and the managers of the Myſteries.

Digitized by Google

myſteries. The celebration opened with a ſolemn excommunication of thoſe Atheiſtical philoſophers, who were commanded to retire, and to leave that holy place for pious believers "; the zeal of the people was ready to enforce this admonition. I will not deny, that curioſity might ſometimes tempt an Epicurean to pry into theſe ſecret rites; and that gratitude, fear, or other motives, might engage the Athenians to admit ſo irreligious an aſpirant. Atticus was initiated at Eleuſis; but Atticus was the friend and benefactor of Athens ". Theſe extraordinary exceptions may be proved, but muſt not be ſuppoſed.

Nay, more; I am ſtrongly inclined to think that Virgil was never out of Italy till the laſt year of his life. I am ſenſible, that it is not eaſy to prove a negative propoſition, more eſpecially when the materials of our knowledge are ſo very few and ſo very defective "; and yet by glancing our eye over the ſeveral periods of Virgil's life, we may perhaps attain a ſort of probability which ought to have ſome weight, ſince nothing can be thrown into the oppoſite ſcale.

Although Virgil's father was hardly of a lower rank than Horace's, yet the peculiar character of the latter afforded his ſon a much ſuperior education: Virgil did not enjoy the ſame opportunities of obſerving mankind on the great theatre of Rome, or of purſuing philoſophy, in her favorite ſhades of the academy.

Adjecêre bonæ paulò plus artis Athenæ:
Scilicet ut poſſem curvo dignoſcere rectum,
Atque inter ſilvas academi quærere verum ".

Digitized by Google

The ſphere of Virgil's education did not extend beyond Mantua, Cremona, Milan, and Naples [69].

After the accidents of civil war had introduced Virgil to the knowledge of the great, he paſſed a few years at Rome, in a ſtate of dependance, the JUVENUM NOBILIUM CLIENS [70]. It was during that time that he compoſed his Eclogues, the haſty productions of a muſe capable of far greater things [71].

By the liberality of Auguſtus and his courtiers, Virgil ſoon became poſſeſſed of an affluent fortune [72]. He compoſed the Georgics and the Æneid in his elegant villas of Campania and Sicily; and ſeldom quitted thoſe pleaſing retreats even to come to Rome [73].

After he had finiſhed the Æneid, he reſolved on a journey into Greece and Aſia, to employ three years in reviſing and perfecting that poem, and to devote the remainder of his life to the ſtudy of philoſophy [74]. He was at Athens, with Auguſtus, in the ſummer of A V C 735; and whilſt Auguſtus was at Athens, the Eleuſinian myſteries were celebrated [75]. It is not impoſſible, that Virgil might then be initiated, as well as the Indian philoſopher [76]; but the Æneid could receive no improvement from his newly acquired knowledge. He was taken ill at Megara. The journey increaſed his diſorder, and he expired at Brunduſium, the twenty-ſecond of September of the ſame year 735 [77].

Should it then appear probable, that Virgil had no opportunity of learning the SECRET of the myſteries, it will be ſomething more than probable, that he has not revealed what he never knew.

Digitized by Google

His Lordſhip will perhaps tell me, that Virgil might be initiated into the Eleuſinian myſteries without making a journey to Athens: ſince thoſe myſteries had been brought to Rome long before [20]. Here indeed I ſhould be apt to ſuſpect ſome miſtake, or, at leaſt, a want of preciſion in his Lordſhip's ideas; as Salmaſius [21] and Caſaubon [22], men tolerably verſed in antiquity, aſſure me, that indeed ſome Grecian ceremonies of Ceres had been practiſed at Rome from the earlieſt ages; but that the myſteries of Eleuſis were never introduced into that capital, either by the emperor Hadrian, or by any other: and I am the more induced to believe, that theſe rites were not imported in Virgil's time, as the accurate Suetonius ſpeaks of an unſucceſsful attempt for that purpoſe, made by the emperor Claudius, above threeſcore years after Virgil's death [23].

II. None but the initiated COULD reveal the ſecret of the myſteries; and THE INITIATED COULD NOT REVEAL IT, WITHOUT VIOLATING THE LAWS, AS WELL OF HONOR AS OF RELIGION. I ſincerely acquit the Biſhop of Glouceſter of any deſign; yet ſo unfortunate is his ſyſtem, that it repreſents a moſt virtuous and elegant poet, as equally devoid of taſte, and of common honeſty.

His Lordſhip acknowledges, that the initiated were bound to ſecrecy by the moſt ſolemn obligations [24]; that Virgil was conſcious of the imputed impiety of his deſign; that at Athens he never durſt have ventured on it; that even at Rome ſuch a diſcovery was eſteemed not only IMPIOUS but INFA-

MOUS: and yet his Lordſhip maintains, that after the compliment of a formal apology,

Sit mihi fas, audita loqui [11].

Virgil lays open the whole SECRET of the myſteries under the thin veil of an allegory, which could deceive none but the moſt careleſs readers [12].

An apology! an allegory! Such artifices might perhaps have ſaved him from the ſentence of the Areopagus, had ſome zealous or intereſted prieſt denounced him to that court, as guilty of publiſhing A BLASPHEMOUS POEM. But the laws of honor are more rigid, and yet more liberal than thoſe of civil tribunals. Senſe, not words, is conſidered, and guilt is aggravated, not protected, by artful evaſions. Virgil would ſtill have incurred the ſevere cenſure of a contemporary, who was himſelf a man of very little religion.

Vetabo, qui Cereris ſacrum
Vulgarit arcanæ, ſub iiſdem
Sit trabibus, fragilemque mecum
Solvat phaſelum [13].

Nor can I eaſily perſuade myſelf, that the ingenious mind of Virgil could have deſerved this excommunication.

Theſe lines belong to an ode of Horace, which has every merit, except that of order. That death in our country's cauſe is pleaſant and honorable; that virtue does not depend on the caprice of a

Digitized by Google

popular election; and that the myſteries of Ceres ought not to be diſcloſed, are ideas which have no apparent connexion. The beautiful diſorder of lyric poetry, is the uſual apology made by profeſſed critics on theſe occaſions:

Son ſtyle impetueux, ſouvent marche au haſard;
Chez elle, un beau déſordre eſt un effet de l'art ";

An inſufficient apology for the few, who dare judge from their own feelings. I ſhall not deny, that the irregular notes of an untutored muſe have ſometimes delighted me. We can very ſeldom be diſpleaſed with the unconſtrained workings of nature. But the liberty of an outlaw is very different from that of a ſavage. It is a mighty diſagreeable ſight, to obſerve a lyric writer of taſte and reflexion ſtriving to forget the laws of compoſition, disjointing the order of his ideas, and working himſelf up into artificial madneſs.

Ut cum ratione inſaniat.

I had once ſucceeded (as I thought) in removing this defect, by the help of an hypotheſis which connected the ſeveral parts of Horace's ode with each other. My ideas appeared (I mean to myſelf) moſt ingeniouſly conceived. I read the ode once more, and burnt my hypotheſis. But to return to our principal ſubject.

The date of this ode may be of uſe to us; and the date may be fixed with tolerable certainty, from the mention of the PARTHIANS, who are deſcribed

Digitized by Google

as the enemies againſt whom a brave youth ſhould ſignalize his valor.

Parthos *feroces*
Vexet eques metuendus haſtâ, &c.

Thoſe wo are uſed to the LABORED HAPPINESS of all Horace's expreſſions [17] will readily allow, that if the Parthians are mentioned rather than the Britons or Cantabrians, the Gauls or the Dalmatians, it could be only at a time when the PARTHIAN WAR engaged the public attention. This reflexion confines us between the years of Rome 729 and 735. Of theſe ſix years, that of 734 has a ſuperior claim to the compoſition of the ode.

Julius Cæſar was prevented by death from revenging the defeat of Craſſus [18]. This glorious taſk, unſucceſsfully attempted by Marc Antony [19], ſeemed to be reſerved for the prudence and felicity of Auguſtus; who became ſole maſter of the Roman world in the year 724; but it was not till the year 729, that, having changed the civil adminiſtration and pacified the Weſtern provinces, he had leiſure to turn his views towards the Eaſt. From that time, Horace; in compliance with the public wiſh, began to animate both prince and people to revenge the manes of Craſſus [20]. The cautious policy of Auguſtus, ſtill averſe to war, was at length rouſed in the year 734, by ſome diſturbances in Armenia. He paſſed over into Aſia, and ſent the young Tiberius with an army beyond the Euphrates. Every appearance promiſed a glorious war. But the Parthian monarch,

Digitized by Google

Phrahates, alarmed at the approach of the Roman legions, and diffident of the fidelity of his ſubjects, diverted the ſtorm, by a timely and humble ſubmiſſion:

—— *Jus, imperiumque Phrahates*
Cæſaris accepit genibus minor[91].

Cæſar returned in triumph to Rome, with the Parthian hoſtages, and the Roman enſigns, which had been taken from Craſſus.

Theſe buſy ſcenes, which engage the attention of contemporaries, are far leſs intereſting to poſterity, than the ſilent labors, or even amuſements of a man of genius.

—— *Cæſar dum magnus ad altum*
Fulminat Euphraten bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque adfecta Olympo.
Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, ſtudiis florentem ignobilis oti.

Whilſt Cæſar humbled the Parthians, Virgil was compoſing the Æneid. It is well known, that this noble poem occupied the author, without being able to ſatisfy him, during the twelve laſt years of his life, from the year 723 to the year 735[92]. The public expectation was ſoon raiſed, and the modeſt Virgil was ſometimes obliged to gratify the impatient curioſity of his friends. Soon after the death of young Marcellus[93], he recited the ſecond, fourth, and SIXTH books of the Æneid, in the preſence of

Digitized by Google

Auguſtus and Octavia [11]. He even ſometimes read parts of his work to more numerous companies; with a deſire of obtaining their judgment, rather than their applauſe. In this manner, Propertius ſeems to have heard the SHIELD OF ÆNEAS, and from that ſpecimen he ventures to foretel the approaching birth of a poem, which will ſurpaſs the Iliad.

Actia Virgilium cuſtodis litora Phœbi,
Cæſaris & ſortes dicere poſſe rates.
Qui nunc Æneæ Trojani ſuſcitat arma,
Jactaque Lavinis mœnia litoribus.
Cedite Romani ſcriptores, cedite Graii,
Neſcio quid majus naſcitur Iliade [12].

As a friend and as a critic, Horace was entitled to all Virgil's confidence, and was probably acquainted with the whole progreſs of the Æneid, from the firſt rude ſketch, which Virgil drew up in proſe, to that harmonious poetry, which the author alone thought unworthy of poſterity.

To reſume my idea, which depended on this long deduction of circumſtances; when Horace compoſed the ſecond ode of his third book, the Æneid, and particularly the ſixth book, were already known to the public. The deteſtation of the wretch who reveals the myſteries of Ceres, though expreſſed in general terms, muſt be applied by all Rome to the author of the ſixth book of the Æneid. Can we ſeriouſly ſuppoſe, THAT HORACE WOULD HAVE BRANDED WITH SUCH WANTON INFAMY, ONE OF THE

Digitized by Google

MEN IN THE WORLD WHOM HE LOVED AND HONORED THE MOST"?

Nothing remains to ſay, except that Horace was himſelf ignorant of his friend's allegorical meaning, which the Biſhop of Glouceſter has ſince revealed to the world. It may be ſo; yet, for my own part, I ſhould be very well ſatisfied with underſtanding Virgil no better than Horace did.

It is perhaps ſome ſuch fooliſh fondneſs for antiquity, which inclines me to doubt, whether the BISHOP OF GLOUCESTER has really united the ſevere ſenſe of ARISTOTLE with the ſublime imagination of LONGINUS. Yet a judicious critic (who is now, I believe, ARCHDEACON OF GLOUCESTER) aſſures the public, that his patron's mere amuſements have done much more than the joint labors of the two Grecians. I ſhall conclude theſe Obſervations with a remarkable paſſage from the Archdeacon's Dedication": "It was not enough, in YOUR ENLARGED "VIEW OF THINGS, to reſtore either of theſe models "(ARISTOTLE or LONGINUS) to their original ſplen- "dor. They were both to be revived; or rather "A NEW ORIGINAL PLAN OF CRITICISM to be ſtruck "out, WHICH SHOULD UNITE THE VIRTUES OF EACH OF "THEM. This experiment was made on the two "greateſt of our own poets, (Shakſpeare and Pope,) "and by reflecting all the LIGHTS OF THE IMAGINATION "ON THE SEVEREST REASON, every thing was effected "which the warmeſt admirer of ancient art could "promiſe himſelf from ſuch a union. BUT YOU WENT "FARTHER: by joining to theſe powers A PERFECT "INSIGHT INTO HUMAN NATURE; and ſo ennobling

Digitized by Google

"the exercise of literary, by the justest moral cen-
"sure, YOU HAVE NOW AT LENGTH ADVANCED CRI-
"TICISM TO ITS FULL GLORY."

POSTSCRIPT.

I was not ignorant, that several years since, the Rev. Dr. Jortin had favored the Public with a DISSERTATION ON THE STATE OF THE DEAD, AS DESCRIBED BY HOMER AND VIRGIL": but the book is now grown so scarce, that I was not able to procure a sight of it till after these papers had been already sent to the press. I found Dr. Jortin's performance, as I expected, moderate, learned, and critical. Among a variety of ingenious observations, there are two or three which are very closely connected with my present subject.

I had passed over in silence one argument of the Bishop of Glocester, or rather of Scarron and the Bishop of Glocester; since the former found the remark, and the latter furnished the inference.

Discite justitiam moniti, & non temnere divos,

cries the unfortunate Phlegyas. In the midst of his torments, he preaches justice and piety, like Ixion in Pindar. A very useful piece of advice, says the French buffoon, for those who were already damned to all eternity:

Digitized by Google

Cette ſentence eſt bonne & belle;
Mais en enfer, de quoi ſert-elle?

From this judicious piece of criticiſm his lordſhip argues, that Phlegyas was preaching not to the dead, but to the living; and that Virgil is only deſcribing the mimic Tartarus, which was exhibited at Eleuſis for the inſtruction of the initiated.

I ſhall tranſcribe one or two of the reaſons, which Dr. Jortin condeſcends to oppoſe to Scarron's criticiſm.

"To preach to the damned, ſays he, is labor "in vain. And what if it is? It might be part of "his puniſhment, to exhort himſelf and others, "when exhortations were too late. This admo- "nition, as far as it relates to himſelf and his com- "panions in miſery, is to be looked upon not ſo "much as an admonition to mend, but as a bitter "ſarcaſm, and reproaching of paſt iniquities.

"It is labor in vain. But in the poetical ſyſtem, "it ſeems to have been the occupation of the damned "to labor in vain, to catch at meat and drink "that fled from them, &c.

"His inſtruction, like that of Ixion in Pindar, "might be for the uſe of the living. You will ſay, "*how can that be?* Surely nothing is more eaſy and "intelligible. The muſes hear him — The muſes "reveal it to the poet, and the inſpired poet reveals "it to mankind. And ſo much for Phlegyas and "Monſieur Scarron."

It is prettily obſerved by Dr. Jortin, "That Vir- "gil, after having ſhone out with full ſplendor

Digitized by Google

"through the ſixth book, ſets at laſt in a cloud." The IVORY GATE puzzles every commentator, and grieves every lover of Virgil: yet it affords no advantages to the Biſhop of Glouceſter. The objection preſſes as hard on the notion of an initiation, as on that of a real deſcent to the ſhades. "The troubleſome concluſion ſtill remains as it was; and "from the manner in which the hero is diſmiſſed "after the ceremonies, we learn, that in thoſe "initiations, the machinery, and the whole ſhow, "was (in the Poet's opinion) a repreſentation of "things, which had no truth or reality.

"*Altera candenti perfecta nitens elephanto:*
"*Sed* FALSA *ad cœlum mittunt* INSOMNIA *manes.*

"Dreams in general may be called *vain* and *de*"*ceitful*, *ſomnia vana*, or *ſomnia falſa*, if you will, "as they are oppoſed to the *real* objects which "preſent themſelves to us when we are awake. But "when *falſe* dreams are oppoſed to *true* ones, there "the epithet *falſa* has another meaning. True dreams "repreſent what is real, and ſhow what is true; "falſe dreams repreſent things which are not, or "which are not true. Thus Homer and Virgil, "and many other poets, and indeed the nature of "the thing, diſtinguiſh them."

Dr. Jortin, though with reluctance, acquieſces in the common opinion, that by ſix unlucky lines, Virgil is deſtroying the beautiful ſyſtem, which it has coſt him eight hundred to raiſe. He explains too this prepoſterous conduct, by the uſual expe-

Digitized by Google

dient of the Poet's epicureiſm. I only differ from him in attributing to haſte and indiſcretion, what he conſiders as the reſult of deſign.

Another reaſon, both new and ingenious, is aſſigned by Dr. Jortin, for Virgil explaining away his hero's deſcent into an idle dream. "All communication "with the dead, the infernal powers, &c. belonged "to the art magic, and magic was held in abomi-"nation by the Romans." Yet if it was held in ABOMINATION, it was ſuppoſed to be real. A writer would not have made his court to James the Firſt, by repreſenting the ſtories of witchcraft as the phantoms of an over-heated imagination.

Whilſt I am writing, a ſudden thought occurs to me, which, rude and imperfect as it is, I ſhall venture to throw out to the public. It is this. After Virgil, in imitation of Homer, had deſcribed the two gates of ſleep, the horn, and the ivory, he again takes up the firſt in a different ſenſe:

—— QUA VERIS FACILIS DATUR EXITUS UMBRIS.

The TRUE SHADES, VERÆ UMBRÆ, were thoſe airy forms which were continually ſent to animate new bodies, ſuch light and almoſt immaterial natures as could without difficulty paſs through a thin tranſparent ſubſtance. In this new ſenſe, Æneas and the Sybill, who were ſtill encumbered with a load of fleſh, could not pretend to the prerogative of TRUE SHADES. In their paſſage over the Styx, they had almoſt ſunk Charon's boat.

—— *Gemuit ſub pondere cymba*
Sutilis, & multam accepit rimoſa paludem.

Digitized by Google

Some other expedient was requiſite for their return; and ſince the horn gate would not afford them an eaſy diſmiſſion, the other paſſage, which was adorned with poliſhed ivory, was the only one that remained either for them, or for the Poet.

By this explanation, we ſave Virgil's judgment and religion, though I muſt own, at the expenſe of an uncommon harſhneſs and ambiguity of expreſſion. Let it only be remembered, that thoſe, who in deſperate caſes conjecture with modeſty, have a right to be heard with indulgence.

Digitized by Google

A

DISSERTATION

ON THE SUBJECT OF

L'HOMME AU MASQUE DE FER.

THE myſterious hiſtory of the famous French priſoner, known by the apellation of *l'Homme au Maſque de Fer*, is related by M. Voltaire, in the *Siècle de Louis XIV.*, and in the *Queſtions ſur l'Encyclopédie.* That writer, the moſt ſceptical and lively of his age, never attempts either to conteſt the truth, or to reveal the ſecret of that wonderful affair. *Je ne connois point de fait ni plus extraordinaire ni mieux conſtaté* is the juſt concluſion of his firſt account. In his ſubſequent additions, he refutes with force and contempt the idle ſuppoſitions that this unknown priſoner was the Duc de Beaufort, the Count de Vermandois, or the Duke of Monmouth. At length, breaking off abruptly, he throws out a dark intimation, *qu'il en ſait peut-être plus que le Père Griſet, & qu'il n'en dira pas d'avantage.*

If we are diſpoſed to exerciſe our curioſity and conjectures upon this hiſtorical anecdote, we muſt ſteadily remember, that no hypotheſis can deſerve the leaſt credit, unleſs it correſponds with and explains the following circumſtances:

1. The priſoner who paſſed his melancholy life in the iſles de St. Marguerite and the Baſtile was called

Digitized by Google

Marchiali. As the name was moſt aſſuredly fictitious, this circumſtance ſeems, and indeed is, of ſmall importance. However, in caſe an Italian was either the author of his birth, or the guardian of his infancy, a name drawn from that language would moſt naturally preſent itſelf.

2. Marchiali was buried ſecretly and by night, in the pariſh church of St. Paul's, on the third day of March in the year 1703, as is proved by the journal of the Père Grifet, who was intruſted with the very delicate employment of confeſſor to the Baſtille. A few days before his death, the unknown priſoner told his phyſician that he believed himſelf about ſixty years of age. If he reckoned with preciſion, he was born in the ſpring of the year 1643, about the time of the death of Louis the Thirteenth. But the dreary hours of a priſon move ſlowly, and the infirmities of age are haſtened by grief and ſolitude. Marchiali could ſpeak only from conjecture, nor is it unlikely that he might be ſomewhat younger than he ſuppoſed himſelf.

3. He was conducted to the Iſles de St. Marguerite on the coaſt of Provence, ſome months after the death of Cardinal Mazarin; that is to ſay, about the end of the year 1661, or the beginning of 1662. This is the firſt among the few events of his life. M. de Voltaire mentions, in one place, a previous confinement at Pignerol; but without being perfectly clear, or even conſiſtent, on that head.

4. Marchiali, whoever he was, had never acted any diſtinguiſhed part on the public theatre of the world. The ſudden abſence of ſuch a perſon, in

Digitized by Google

any part of Europe, would infallibly have occaſioned much wonder and inquiry, ſome traces of which muſt have reached our knowledge. But in this inſtance, uſing the ampleſt latitude of time, we cannot even diſcover any one important *death*, that leaves the minuteſt opening for our moſt licentious ſuſpicions.

5. An illuſtrious birth was therefore the only advantage by which the priſoner could be diſtinguiſhed; and his birth muſt indeed have been illuſtrious, ſince, when Monſieur de Louvois made him a viſit, he ſpoke to him ſtanding, and *avec une conſidération qui tenoit du reſpect.* We muſt aſcend very high ere we can attain a rank which that proud and powerful miniſter of the French monarchy could think it his duty to *reſpect.*

6. The moſt extraordinary precautions were employed, not only to ſecure, but to conceal, this myſterious captive; and his guards were ordered to kill him, if he made the leaſt attempt to diſcover himſelf. That order, as well as the ſilver plate which he threw out of the priſon window, after writing ſomething upon it, and which fell into the hands of an illiterate fiſherman, ſufficiently prove that he was acquainted with his own name and condition. The maſk, which he never was permitted to lay aſide, ſhows the apprehenſion of the diſcovery of ſome very ſtriking reſemblance.

7. Priſoners of ſuch alarming importance are ſeldom ſuffered to live. Of all precautions, the dagger or the bowl are undoubtedly the ſureſt. Nothing but the moſt powerful motives, or, indeed, the

Digitized by Google

tendereſt ties, could have ſtopped the monarch's hand, and induced him rather to riſk a diſcovery, than to ſpill the blood of this unfortunate man. He was lodged in the beſt apartment of the Baſtille, his table was ſerved in the moſt delicate manner, he was allowed to play on the guitar, and ſupplied with the fineſt laces and linen, of which he was paſſionately fond. Every kind attention was ſtudiouſly practiſed, that could in any wiſe alleviate the irkſomeneſs of his perpetual impriſonment.

8. When Monſieur de Chamillard, in the year 1721, was on his deathbed, his ſon-in-law, the Maréchal de la Feuillade, begged, on his knees, that he would diſcloſe to him that myſterious tranſaction. The dying miniſter refuſed to gratify this unſeaſonable curioſity. "It was the ſecret of the ſtate, (he "ſaid,) and he had taken an oath never to divulge it." The priſoner had then been dead eighteen years, and Louis the Fourteenth almoſt ſix. It muſt have been a ſecret of no common magnitude that could ſtill affect the peace and welfare of future generations.

Before we proceed to a probable ſolution of theſe ſtrange circumſtances, let us try to connect them with ſome facts of a more public and general nature.

1. The doubtful birth of Louis XIV. often occurs, in converſation, as the ſubject of hiſtorical ſcepticiſm. The firſt grounds of the ſuſpicion are obvious. He was born after a ſterile union of twenty-three years between Louis the Thirteenth and Anne of Auſtria. But as ſuch an event, however unfrequent, is neither deſtitute of poſſibility, nor even of example, the ſcandalous rumor would long ſince have died away

Digitized by Google

in oblivion, had it not derived additional ſtrength from the character and ſituation of the royal pair.

2. Though Louis XIII. wanted not either parts or courage, his character was degraded by a coldneſs and debility, both of mind and body, which had little affinity with his heroic father. Had his indifference towards the ſex been confined to the queen, it might have been conſidered as the mere effect of perſonal diſlike; but his *chaſte* amours with his female favorites betrayed to the laughing court, that the king was leſs than a man.

3. Without reviving all the obſolete ſcandal of the *fronde*, we may reſpectfully inſinuate that Anne of Auſtria's reputation of chaſtity was never ſo firmly eſtabliſhed as that of her huſband. To the coquetry of France, the queen united the warm paſſions of a Spaniard. Her friends acknowledge thas ſhe was gay, indiſcreet, vain of her charms, and ſtrongly addicted at leaſt to romantic gallantry. It is well known that ſhe permitted ſome diſtinguiſhed favorites to entertain her with ſoft tales of her beauty and their love; and thus removed the diſtant ceremony, which is perhaps the ſureſt defence of royal virtue. Anne of Auſtria paſſed twenty-eight years with a huſband, alike incapable of gratifying her tender or her ſenſual inclinations. At the age of forty-three, ſhe was left an independent widow, miſtreſs of herſelf, and of the kingdom.

4. The civil wars which raged during the minority of Louis XIV. aroſe from the blind and unaccountable attachment of the queen to Cardinal Mazarin, whom ſhe obſtinately ſupported againſt

Digitized by Google

the univerſal clamor of the French nation. The Auſtrian pride, perhaps, and the uſeful merit of the miniſter, might determine the queen to brave an inſolent oppoſition; but a connexion, formed by policy, might very eaſily terminate in love. The neceſſity of buſineſs would engage that princeſs in many a ſecret and midnight conference with an Italian of an agreeable perſon, vigorous conſtitution, looſe morals, and artful addreſs. The amazing anecdote hinted at in the honeſt memoirs of La Porte, ſufficiently proves that Mazarin was capable of employing every expedient to inſinuate himſelf into *every part* of the royal family.

5. If Anne of Auſtria yielded to ſuch opportunities, and to ſo artful a lover; if ſhe became a mother after her huſband's death, her weakneſs, and the conſequences of it, would have been carefully ſcreened from the eye of curious malignity. When Louis XIV. ſucceeded to the poſſeſſion of the kingdom, and of the fatal ſecret, he was deeply intereſted in the guard of his own, and of his mother's honor. Had her frailty been revealed to the world, the living proof would have awakened and confirmed all the latent ſuſpicions, diffuſed a ſpirit of diſtruſt and diviſion among the people, and ſhaken the hereditary claim of the monarch. If the ſtrong graſp of Louis XIV. retained the French ſceptre, the doubt and the danger were entailed on future ages. In ſome feeble, or infant reign, an ambitious Condé might embrace the fair pretence to aſſert the right to his genuine branch, and to exclude from the ſucceſſion the ſpurious poſterity of Louis XIII.

Digitized by Google

In a word, the child of Anne of Auſtria and of Cardinal Mazarin would have been at once the brother and the moſt dangerous enemy of his ſovereign. The humanity of Louis XIV. might have declined a brother's murder; but pride, policy, and even patriotiſm, muſt have compelled that prince to hide his face and his exiſtence with an iron maſk and the walls of the Baſtille.

It is ſcarcely neceſſary to add, that I ſuppoſe the unfortunate Marchiali to have been that child. If the ſeveral facts which I have drawn together blend themſelves, without conſtraint, into a conſiſtent and natural ſyſtem, it is ſurely no weak argument in favor of the truth, or at leaſt of the probability of my opinion.

May 27th, 1774.

Digitized by Google

MÉMOIRE JUSTIFICATIF

Pour ſervir de RÉPONSE à l'EXPOSÉ des MOTIFS de la Conduite du Roi de FRANCE relativement à l'ANGLETERRE.

L'AMBITION d'une puiſſance, toujours ennemie du répos public, a obligé enfin le roi de la Grande Bretagne à employer dans une guerre juſte & légitime ces forces que Dieu & ſon peuple lui ont confiées. — C'eſt en vain que la France eſſaye de juſtifier ou plutôt de déguiſer ſa politique aux yeux de l'Europe par ſon dernier manifeſte, que l'orgueil & l'artifice ſemblent avoir dicté, mais qui ne peut ſe concilier avec la vérité des faits & les droits des nations. L'équité, la modération, l'amour de la paix, qui ont toujours réglé les démarches du roi, l'engagent maintenant à ſoumettre ſa conduite & celle de ſes ennemis au jugement du tribunal libre & reſpectable, qui prononce ſans crainte & ſans flatterie l'arrêt de l'Europe, du ſiècle préſent & de la poſtérité. Ce tribunal, compoſé des hommes éclairés & déſintéreſſés de toutes les nations, ne s'arrête jamais aux profeſſions, & c'eſt par les actions des princes qu'il doit juger des motifs de leurs procédés & des ſentiments de leurs cœurs.

Lorſque le roi monta ſur le trône, il jouiſſoit du ſuccès de ſes armes dans les quatre parties du monde. Sa modération rétablit la tranquillité publique, dans le même inſtant qu'il ſoutenoit avec fermeté la gloire

Digitized by Google

de sa couronne, & qu'il procuroit à ses sujets les avantages les plus solides. L'expérience lui avoit fait connoître combien les fruits de la victoire même sont tristes & amers; combien les guerres heureuses ou malheureuses épuisent les peuples sans agrandir les princes. Ses actions prouvoient à l'univers, qu'il sentoit tout le prix de la paix, & il étoit au moins à présumer que la raison qui l'avoit éclairé sur les malheurs inévitables de la guerre, & la dangereuse vanité des conquêtes, lui inspireroit la résolution sincère & inébranlable de maintenir la tranquillité publique, dont il étoit lui-même l'auteur & le garant. Ces principes ont servi de base à la conduite invariable de sa majesté pendant les quinze années qui ont suivi la paix conclue à Paris en 1763: époque heureuse de repos & de félicité, dont la mémoire sera long-temps conservée par le souvenir & peut-être par les regrets des nations de l'Europe. — Les instructions du roi à tous ses ministres portoient l'empreinte de son caractère & de ses maximes. Il leur recommandoit comme le plus important de leurs devoirs d'écouter avec une attention scrupuleuse les plaintes & les représentations des puissances, ses alliés ou ses voisins, de prévenir, dans leur origine, tous les sujets de querelle qui pourroient aigrir ou aliéner les esprits, de détourner le fléau de la guerre par tous les expédiens compatibles avec la dignité du souverain d'une nation respectable, & d'inspirer à tous les peuples une juste confiance dans le système politique d'une cour qui détestoit la guerre sans la craindre, qui n'employoit pour ses moyens que la raison & la bonne foi, & qui n'avoit pour objet que la tranquillité générale. Au milieu

Digitized by Google

de cette tranquillité les premières étincelles de la discorde s'allumèrent en Amérique. Les intrigues d'un petit nombre de chefs audacieux & criminels, qui abusèrent de la simplicité crédule de leurs compatriotes, séduisirent insensiblement la plus grande partie des colonies Angloises à lever l'étendard de la révolte contre la mère patrie, à qui elles étoient redévables de leur existence & de leur bonheur. La cour de Versailles oublia sans peine la foi des traités, les dévoirs des alliés, & les droits des souverains, pour essayer de profiter des circonstances qui paroissoient favorables à ses desseins ambitieux. Elle ne rougit point d'avilir sa dignité par les liaisons secrètes qu'elle forma avec des sujets rebelles, & après avoir épuisé toutes les ressources honteuses de la perfidie & de la dissimulation, elle osa avouer à la face de l'Europe, indignée de sa conduite, le traité solemnel que les ministres du roi très-Chrétien avoient signé avec les agens ténébreux des colonies Angloises, qui ne fondoient leur indépendance prétendue que sur la hardiesse de leur révolte. La déclaration offensante que le Marquis de Noailles fut chargé de faire à la cour de Londres, le 13 Mars de l'année dernière, autorisa sa majesté à repousser par les armes l'insulte inouie qu'on venoit d'offrir à l'honneur de sa couronne; & le roi n'oublia pas dans cette occasion importante ce qu'il devoit à ses sujets & à lui-même. Le même esprit de fausseté & d'ambition regnoit toujours dans les conseils de la France. L'Espagne, qui s'est repentie plus d'une fois d'avoir négligé ses vrais intérêts pour servir aveuglement les projets destructeurs de la branche ainée de la maison de

Digitized by Google

Bourbon, fut engagée à changer le rôle de médiateur pour celui d'ennemi de la Grande Bretagne. Les calamités de la guerre ſe ſont multipliées; mais la cour de Verſailles ne doit pas juſqu'à préſent ſe vanter du ſuccès de ſes opérations militaires; & l'Europe ſait apprécier ces victoires navales, qui n'exiſtent que dans les Gazettes & dans les manifeſtes des vainqueurs prétendus.

Puiſque la guerre & la paix impoſent aux nations des dévoirs entièrement différens & même oppoſés, il eſt indiſpenſable de diſtinguer ces deux états dans le raiſonnement auſſi bien que dans la conduite; mais dans le dernier manifeſte que la France vient de publier ces deux états ſont perpétuellement confondus. Elle prétend juſtifier ſa conduite en faiſant valoir tour-à-tour & preſqu'au même inſtant, ces droits qu'il n'eſt permis qu'à un ennemi de reclamer, & ces maximes qui règlent les obligations & les procédés de l'amitié nationale. L'addreſſe de la cour de Verſailles à brouiller ſans ceſſe deux ſuppoſitions qui n'ont rien de commun, eſt la conſéquence naturelle d'une politique fauſſe & inſidieuſe, incapable de ſoutenir la lumière du grand jour. Les ſentimens & les démarches du roi, qui n'ont point à redouter l'examen le plus ſévère, l'invitent au contraire à diſtinguer clairement ce que ſes ennemis ont confondu avec tant d'artifice. Il n'appartient qu'à la juſtice de parler ſans crainte le langage de la raiſon & de la vérité.

La pleine juſtification de ſa majeſté & la condamnation indélébile de la France, ſe reduit donc à la preuve de deux propoſitions ſimples & preſqu'évidentes; premièrement, Qu'une paix profonde, permanente,

Digitized by Google

& de la part de l'Angleterre ſincère & véritable, ſubſiſtoit entre les deux nations, lorſque la France forma des liaiſons d'abord ſécrètes, & enſuite publiques & avouées, avec les colonies révoltées de l'Amérique: ſecondement, Que ſuivant les maximes les mieux reconnues du droit des gens, & ſelon la teneur même des traités actuellement ſubſiſtans entre les deux couronnes, ces liaiſons pouvoient être regardées comme une infraction de la paix, & que l'aveu public de ces liaiſons équivaloit à une déclaration de guerre de la part du roi très Chrétien. C'eſt peut-être la première fois qu'une nation reſpectable ait eu beſoin de prouver deux vérités auſſi inconteſtables, & la juſtice de la cauſe du roi eſt déjà reconnue par tous les hommes qui jugent ſans intérêt & ſans prévention.

« Lorſque la Providence appella le roi au trône la « France jouiſſoit de la paix la plus profonde." Telles ſont les expreſſions du dernier manifeſte de la cour de Verſailles, qui reconnoit ſans peine les aſſurances ſolemnelles d'une amitié ſincère & des diſpoſitions les plus pacifiques qu'elle reçut dans cette occaſion de la part de ſa majeſté Britannique, & qui furent ſouvent renouvellées par l'entremiſe des ambaſſadeurs aux deux cours, pendant quatre ans juſqu'au moment fatal & déciſif de la déclaration du marquis de Noailles. Il s'agit donc de prouver que dans ces temps heureux de la tranquillité générale, l'Angleterre cachoit une guerre ſécrète ſous les apparences de la paix, & que ſes procédés injuſtes & arbitraires étoient portés au point de légitimer du côté de la France les démarches les plus fortes, & qui ne ſeroient permiſes qu'à un ennemi declaré. Pour remplir cet objet il faudroit

Digitized by Google

porter devant le tribunal de l'Europe des griefs clairement articulés & ſolidement établis. Ce grand tribunal exigeroit des preuves formelles & peut-être reitérées de l'injure & de la plainte, le refus d'une ſatisfaction convenable, & la proteſtation de la partie ſouffrante qu'elle ſe tenoit hautement offenſée par ce refus, & qu'elle ſe regardoit déſormais comme affranchie des devoirs de l'amitié & du lien des traités. Les nations qui reſpectent la ſainteté des ſermens & les avantages de la paix, ſont les moins promptes à ſaiſir les occaſions qui ſemblent les diſpenſer d'une obligation ſacrée & ſolemnelle, & ce n'eſt qu'en tremblant quelles oſent renoncer à l'amitié des puiſſances dont elles ont long temps eſſuyé l'injuſtice & les inſultes.

Mais la cour de Verſailles a ignoré ou a mépriſé ces principes ſages & ſalutaires, & au lieu de poſer les fondemens d'une guerre juſte & légitime, elle ſe contente de ſemer dans toutes les pages de ſon manifeſte des plaintes vagues & générales, exprimées dans un ſtyle de métaphore & d'exagération. Elle remonte plus de ſoixante ans pour accuſer le peu de ſoin de l'Angleterre à ratifier quelques réglemens de commerce, quelques articles du traité d'Utrecht. Elle ſe permet de reprocher aux miniſtres du roi d'employer le langage de la hauteur & de l'ambition, ſans s'abaiſſer juſqu'au devoir de prouver des imputations auſſi peu vraiſemblables qu'elles ſont odieuſes. Les ſuppoſitions gratuites de la mauvaiſe foi & de l'ambition de la cour de Londres ſont confuſément entaſſées, comme ſi l'on craignoit de s'y arrêter. L'on inſinue d'une manière très obſcure les inſultes prétendues qu'ont

Digitized by Google

eſſuyés le commerce, le pavillon & même le territoire François, " & on laiſſe échapper enfin l'aveu des en-
" gagemens que le roi très Chrétien avoit déjà formés
" avec l'Eſpagne, pour venger leurs griefs reſpectifs
" & pour mettre un terme à l'empire tyrannique que
" l'Angleterre a uſurpé & prétend conſerver ſur
" toutes les mers."

Il eſt difficile de combattre des fantomes, ou de repondre d'une manière nette & préciſe au langage de la déclamation. La juſte confiance du roi déſireroit ſans doute de ſe livrer à l'examen le plus approfondi de ces plaintes vagues, de ces griefs prétendus, ſur leſquels la cour de Verſailles a ſi prudemment évité de s'expliquer avec la clarté & le détail qui pourroient ſeuls appuyer ſes raiſons & faire excuſer ſes procédés. Pendant une paix de quinze ans les intérêts de deux nations puiſſantes & peut-être jalouſes, qui ſe touchent par tant d'endroits différens dans l'ancien & dans le nouveau monde, fourniſſent inévitablement des ſujets de plainte & de diſcuſſion, que la modération réciproque ſauroit toujours aſſoupir, mais qui ne ſont que trop facilement aigris & empoiſonnés par la haine réelle & les ſoupçons affectés d'un ennemi ſécret & ambitieux: & les malheurs de l'Amerique étoient très propres à multiplier les eſpérances, les prétextes & les prétentions injuſtes de la France. Cependant telle a été la conduite toujours uniforme & toujours pacifique du roi & de ſes miniſtres, qu'elle a ſouvent reduit ſes ennemis au ſilence, & s'il eſt permis d'appercevoir le vrai ſens de ces accuſations vagues & équivoques, dont l'obſcurité étudiée décele les traits de la honte & de l'artifice, s'il eſt permis de démêler des objets qui

Digitized by Google

n'ont point d'exiſtence, on peut aſſurer avec la hardieſſe de la vérité qu'il eſt pluſieurs de ces griefs prétendus qui ſont annoncés pour la première fois dans une déclaration de guerre, ſans avoir jamais été propoſés à la cour de Londres dans le temps qu'elle auroit pu les écouter avec l'attention ſérieuſe & favorable de l'amitié. A l'égard des plaintes que l'ambaſſadeur de ſa majeſté très Chrétienne communiquoit de temps en temps aux miniſtres du roi, il ſeroit aiſé de donner ou plutôt de renouveller les réponſes ſatisfaiſantes qui prouvèrent aux yeux de la France elle-même la modération du roi, ſon amour de la juſtice, & la ſincérité de ſes diſpoſitions à conſerver la tranquillité générale de l'Europe. Ces repréſentations, dont la cour de Verſailles pourroit ſe diſpenſer de rappeler le ſouvenir, étoient rarement marquées au coin de la raiſon & de la vérité, & il ſe trouvoit le plus ſouvent que les perſonnes en Europe, en Amérique, ou ſur les mers, deſquelles elle tenoit ſon intelligence ſuſpecte & malfondée, n'avoient pas craint d'abuſer de ſa confiance, pour mieux ſervir ſes intentions ſécrètes. Si les faits que la France faiſoit valoir comme le ſujet de ſes plaintes étoient appuyés quelque fois ſur une baſe moins fragile, les miniſtres du roi les éclairciſſoient ſur le champ par la juſtification la plus nette & la plus entière des motifs & des droits de leur ſouverain, qui pouvoit ſans bleſſer le repos public punir la contrebande qui ſe faiſoit ſur ſes côtes, & à qui les loix des nations accordoient le droit légitime d'arrêter tous les vaiſſeaux qui portoient des armes & des munitions de guerre à ſes ennemis ou à ſes ſujets rebelles. Les tribunaux étoient toujours ouverts aux particuliers de

Digitized by Google

toutes les nations, & il faut bien peu connoître la constitution Britannique pour supposer que la puissance royale eut été capable de les exclure des moyens d'appel. Dans le théâtre vaste & éloigné des opérations d'une guerre navale, la vigilance la plus active, l'autorité la plus ferme sont incapables de découvrir ou de réprimer tons les désordres; mais toutes les fois que la cour de Versailles a pu établir des torts réels que ses sujets avoient éprouvés sans la connoissance ou l'approbation du roi, sa majesté a donné les ordres les plus prompts & les plus efficaces pour arrêter les abus qui blessoient sa dignité, autant que les intérêts de ses voisins, qui avoient été envéloppés dans les malheurs de la guerre. L'objet & l'importance de cette guerre suffiroient pour démontrer à l'Europe les principes qui ont du régler les démarches politiques de l'Angleterre. Dans le temps qu'elle employoit ses forces pour ramener à leur dévoir les colonies révoltées de l'Amérique, est-il vraisemblable qu'elle eût choisi ce moment pour irriter par l'injustice ou l'insolence de ses procédés les puissances les plus respectables de l'Europe?—L'équité a toujours prescrit les sentimens & la conduite du roi, mais dans cette occasion importante sa prudence même est le garant de sa sincérité & de sa modération.

Mais pour établir clairement le système pacifique qui subsistoit entre les deux nations, il ne faudroit qu'en appeler au témoignage même de la cour de Versailles. A l'époque où elle ne rougit pas de placer toutes ces infractions prétendues de la tranquillité publique, qui auroient engagé " un prince moins " avare du sang de ses sujets, à user sans hésiter de

Digitized by Google

« repréſailles, & à repouſſer l'inſulte par la force de ſes « armes," les miniſtres du roi très Chrétien parloient le langage de la confiance & de l'amitié. Au lieu d'annoncer les deſſeins de la vengeance avec ce ton de hauteur qui épargne du moins à l'injuſtice les reproches de perfidie & de diſſimulation, la cour de Verſailles cachoit la conduite la plus inſidieuſe ſous les profeſſions les plus ſéduiſantes; mais ces profeſſions mêmes ſervent aujourd'hui à démentir ſes déclarations, & à rappeler les ſentiments qui auroient du faire la règle de ſa conduite. — Si la cour de Verſailles ne veut pas s'accuſer de la diſſimulation la moins digne de ſa grandeur, elle ſera forcée de convenir que juſqu'au moment qu'elle dicta au marquis de Noailles la déclaration qui a été reçue comme le ſignal de la guerre, elle ne connoiſſoit pas des ſujets de plainte aſſez réels ou aſſez importans pour l'autoriſer à violer les obligations de la paix, & la foi de traités qu'elle avoit jurés à la face de Dieu & de l'univers, & à ſe diſpenſer de l'amitié nationale dont elle avoit réitéré juſqu'au dernier inſtant les aſſurances les plus vives & les plus ſolemnelles.

Lorſqu'un adverſaire eſt incapable de juſtifier ſa violence dans l'opinion publique, ou même à ſes propres yeux, par les injures qu'il prétend avoir eſſuyées, il a recours au danger chimérique auquel ſa patience auroit pu l'expoſer; & à la place des faits ſolides dont il eſt dépourvu, il eſſaye de ſubſtituer un vain tableau qui n'exiſte que dans ſon imagination, ou peut-être dans ſon cœur. — Les miniſtres du roi très Chrétien qui paroiſſent avoir ſenti la foibleſſe des moyens qu'ils ont été réduits à employer, font encore des efforts

Digitized by Google

impuiſſants pour ajouter à ces moyens l'appui des ſoupçons les plus odieux, & les plus étranges, " La " cour de Londres faiſoit dans ſes ports des préparatifs & des armemens qui ne pouvoient avoir " l'Amérique pour objet: leur but étoit par conſéquent trop déterminé pour que le roi pût s'y méprendre, & dès lors il devint un dévoir rigoureux " de faire des diſpoſitions capables de prévenir les " mauvais deſſeins de ſon ennemi, &c. Dans cet état " des choſes le roi ſentit qu'il n'y avoit pas un moment " à perdre." Tel eſt le langage de la France: nous allons faire entendre celui de la vérité.

Pendant les diſputes qui s'allumoient entre la Grande Bretagne & ſes colonies, la cour de Verſailles s'étoit appliquée avec l'ardeur la plus vive & la plus opiniâtre à l'augmentation de ſa marine. Le roi ne prétend pas regner en tyran ſur toutes les mers, mais il ſait que les forces maritimes ont fait dans tous les ſiècles la ſureté & la gloire de ſes états; & qu'elles ont ſouvent contribué à protéger la liberté de l'Europe contre la puiſſance ambitieuſe qui a ſi longtemps travaillé à l'aſſervir.

Le ſentiment de ſa dignité & la juſte connoiſſance de ſes dévoirs & de ſes intérêts engageoient ſa majeſté à veiller d'un œil attentif ſur les démarches de la France, dont la politique dangereuſe, ſans motif & ſans ennemi, précipitoit dans tous ſes ports la conſtruction & l'armement des vaiſſeaux, & qui détournoit une partie conſidérable de ſes revenus, pour ſubvenir aux frais de ces préparatifs militaires, dont il étoit impoſſible d'annoncer la néceſſité ou l'objet. — Dans cette conjoncture le roi n'a pu ſe diſpenſer de ſuivre

les

Digitized by Google

les conseils de sa prudence, & l'exemple de ses voisins; l'augmentation successive de leur marine a servi de règle à la sienne; & sans blesser les égards qu'elle devoit aux puissances amies, sa majesté a publiquement déclaré à son parlement assemblé, qu'il convenoit dans la situation actuelle des affaires, que la défense de l'Angleterre se trouvât dans un état respectable. Les forces navales qu'elle fortifioit avec tant de soin n'étoient destinées qu'à maintenir la tranquillité générale de l'Europe, & pendant que le témoignage de sa conscience disposoit le roi à ajouter foi aux professions de la cour de Versailles, il se préparoit à ne point craindre les desseins perfides de son ambition. — Elle ose maintenant supposer qu'au lieu de se borner aux droits d'une défense légitime, le roi s'étoit livré à l'espérance des conquêtes, & que la "Réconciliation " de la Grande Bretagne avec ses colonies annonçoit " de sa part un projet formé de les rallier à sa cou- " ronne pour les armer contre la France." Puisque la cour de Versailles ne peut excuser ses démarches qu'à la faveur d'une supposition destituée de vérité & de vraisemblance, le roi est en droit de la sommer à la face de l'Europe, de montrer la preuve d'une assertion aussi odieuse qu'elle est hazardée, & de développer ces opérations publiques, ou ces intrigues secrètes qui puissent autoriser les soupçons de la France, que la Grande Bretagne après un combat long & pénible n'a offert la paix à ses sujets que dans le dessein d'entreprendre une guerre nouvelle contre une puissance respectable avec laquelle elle conservoit tous les dehors de l'amitié.

Digitized by Google

Après avoir fidellement exposé les motifs frivoles & les griefs prétendus de la France, on rappelle, avec une assurance justifiée par la raison & par les faits, cette première proposition si simple & si importante, qu'un état de paix subsistoit entre les deux nations, & que la France étoit liée par toutes les obligations de l'amitié & des traités envers le roi, qui n'avoit jamais manqué à ses engagemens légitimes.

Le premier article du traité, signé à Paris le 10 Fevrir 1763, entre leurs majestés Britannique, très Chrétienne, Catholique, & très Fidelle, confirme de la manière la plus précise & la plus solemnelle les obligations, que le droit naturel impose à toutes les nations, qui se reconnoissent mutuellement pour amies, mais ces obligations sont détaillées & stipulées dans ce traité par des expressions aussi vives qu'elles sont justes. — Après avoir renfermé dans une formule générale tous les états & tous les sujets des hautes parties contractantes, elles annoncent leur résolution non-seulement à ne jamais permettre des hostilités quelconques par terre ou par mer, mais encore à se procurer réciproquement dans toute occasion tout ce qui pourroit contribuer à leur gloire, intérêts, ou avantages mutuels, sans donner aucun secours ou protection directement ou indirectement à ceux pui voudroient porter quelque préjudice à l'une ou à l'autre des hautes parties contractantes. — Tel fut l'engagement sacré que la France contracta avec la Grande Bretagne, & on ne sauroit se dissimuler qu'une semblable promesse doit s'appliquer avec plus de force encore & d'énergie aux rebelles domestiques qu'aux ennemis étrangers des deux couronnes. — La révolte

Digitized by Google

des Américains a mis à l'épreuve la fidélité de la cour de Verſailles, & malgré les exemples fréquens que l'Europe a déjà vu de ſon peu de reſpect pour la foi des traités, ſa conduite dans ces circonſtances a étonné & indigné toutes les nations, qui ne ſont pas aveuglément dévouées aux intérêts & même aux caprices de ſon ambition. Si la France s'étoit propoſée de remplir ſes devoirs, il lui étoit impoſſible de les méconnoître; l'eſprit auſſi bien que la lettre du traité de Paris lui impoſoit l'obligation de fermer ſes ports aux vaiſſeaux des Américains, d'interdire à ſes ſujets tout commerce avec ce peuple rebelle, & de ne point accorder ſon ſecours ni ſa protection aux ennemis domeſtiques d'une couronne à laquelle elle avoit juré une amitié ſincère & inviolable. Mais l'expérience avoit trop bien éclairé le roi ſur le ſyſtème politique de ſes anciens adverſaires pour lui faire eſpérer qu'ils ſe conformeroient exactement aux principes juſtes & raiſonnables qui aſſurent la tranquillité générale.

Auſſitôt que les colonies révoltées eurent conſommé leurs attentats criminels, par la déclaration ouverte de leur indépendance prétendue, elles ſongèrent à former des liaiſons ſecretes avec les puiſſances les moins favorables aux intérêts de la mère patrie, & à tirer de l'Europe les ſecours militaires, ſans leſquels il leur auroit été impoſſible de ſoutenir la guerre qu'elles avoient entrepriſe. Leurs agens eſſayèrent de pénétrer & de ſe fixer dans les différens états de l'Europe; mais ce ne fut qu'en France qu'ils trouvèrent un aſyle, des eſpérances & des ſecours. Il ne convient pas à la dignité du roi de vouloir rechercher l'époque où la nature de la correſpondence qu'ils eurent

Digitized by Google

l'addreſſe de lier avec les miniſtres de la cour de Verſailles, & dont on vit bientôt les effets publics dans la liberté générale, ou plutôt dans la licence effrénée d'un commerce illégitime. On ſait aſſez que la vigilance des loix ne peut pas toujours prévenir la contrebande habile, qui ſe réproduit ſous mille formes différentes, & à qui l'avidité du gain fait braver tous les dangers, & éluder toutes les précautions; mais la conduite des négocians François, qui faiſoient paſſer en Amérique non-ſeulement les marchandiſes utiles ou néceſſaires, mais encore le ſalpêtre, la poudre à canon, les munitions de guerre, les armes, l'artillerie, annonçoit hautement qu'ils étoient aſſurés non-ſeulement de l'impunité, mais de la protection même & de la faveur des miniſtres de la cour de Verſailles.

On ne tentoit point une entrepriſe auſſi vaine & auſſi difficile que celle de cacher aux yeux de la Grande Bretagne & de l'Europe entière les démarches d'une compagnie de commerce, qui s'étoit aſſociée pour fournir aux Américains tout ce qui pouvoit nourrir & entretenir le feu de la révolte. Le public inſtruit nommoit le chef de l'entrepriſe dont la maiſon étoit établie à Paris: ſes correſpondans à Dunkerque, à Nantes, à Bordeaux étoient également connus. Les magazins immenſes qu'ils formoient & qu'ils rénouveloient tous les jours furent chargés ſucceſſivement ſur les vaiſſeaux qu'ils conſtruiſoient ou qu'ils achetoient. & dont on eſſayoit à peine de diſſimuler l'objet & la deſtination. Ces vaiſſeaux prenoient ordinairement de fauſſes lettres de mer pour les îles Françoiſes de l'Amérique, mais le marchandiſes dont leurs cargaiſons étoient compoſées ſuffiſoient avant le moment

Digitized by Google

de leur départ pour laiſſer entrevoir la fraude & l'artifice: ces ſoupçons étoient bientôt confirmés par la direction du cours de ces vaiſſeaux; & au bout de quelques ſemaines l'on apprenoit ſans ſurpriſe qu'ils étoient tombés entre les mains des officiers du roi qui croiſoient dans les mers de l'Amérique, & qui les arrêtoient à la vue même des côtes des colonies révoltées. Cette vigilance n'étoit que trop bien juſtifiée par la conduite de ceux qui eurent la fortune ou l'adreſſe de s'y dérober; puiſqu'ils n'abordèrent en Amérique que pour livrer aux rébelles les armes & les munitions de guerre dont ils étoient chargés pour leur ſervice. — Les indices de ces faits, qui ne pouvoient être conſidérés que comme une infraction manifeſte de la foi des traités, ſe multiplioient toujours, & la diligence de l'ambaſſadeur du roi à communiquer à la cour de Verſailles ſes plaintes & ſes preuves, ne lui laiſſoit pas même la reſſource honteuſe & humiliante de paroître ignorer ce qui ſe paſſoit & ſe répétoit continuellement au cœur de ſes états. Il indiquoit les noms, le nombre & la qualité des vaiſſeaux, que les agents du commerce de l'Amérique faiſoient équiper dans le ports de la France, pour porter aux rébelles des armes, des munitions de guerre, & même des officiers François qu'on avoit engagés dans le ſervice des colonies révoltées. Les dates, les lieux, les perſonnes, étoient toujours déſignées avec une préciſion qui offroit aux miniſtres de ſa majeſté très Chretienne les plus grandes facilités pour s'aſſurer de la vérité de ces rapports, & pour arrêter, pendant qu'il en étoit temps, le progrès de ces armemens illicites. — Parmi une foule d'exemples qui accuſent le peu d'attention de la

Digitized by Google

cour de Verſailles à remplir les conditions de la paix, ou plutôt ſon attention conſtante & ſoutenue à nourrir la diſcorde & la guerre, il eſt impoſſible de tout dire, & il eſt très difficile de choiſir les objets les plus frappans Les neuf gros vaiſſeaux équipés & fretés par le Sieur de Beaumarchais & ſes aſſociés, au mois de Janvier de l'an 1777, ne ſont point confondus avec le vaiſſeau l'Amphitrite, qui porta vers le même temps une grande quantité de munitions de guerre, & trente officiers François, qui paſſèrent impunément au ſervice des rébelles. Chaque mois & preſque tous les jours fourniſſoient de nouveaux ſujets de plainte; & une courte notice du mémoire que le vicomte de Stormont, ambaſſadeur du roi, communiqua au comte de Vergennes au mois de Novembre de la même année, donnera une idée juſte, mais très imparfaite, de l'eſpèce des torts que la Grande Bretagne avoit ſi ſouvent eſſuyés. "Il y a à Rochefort un vaiſſeau "ſoixante pièces de canon, & à l'Orient un vaiſſeau " des Indes percé pour ſoixante canons. Ces deux " vaiſſeaux ſont deſtinés pour l'uſage des rébelles. " Ils ſeront chargés de différentes marchandiſes, & " frétés par Meſſieurs Chaumont, Holken, & Saba- " tier. — Le vaiſſeau l'Heureux eſt parti de Mar- " ſeilles, ſous un autre nom, le vingt-ſix de Septem- " bre. Il va en droiture à la Nouvelle Hampſhire, " quoiqu'il prétend aller aux îles. On y a permis " l'embarquement de trois mille fuſils, & de deux " mille cinq cents livres de ſouffre, marchandiſe auſſi " néceſſaire aux Américains qu'elle eſt inutile dans " les îles. Ce vaiſſeau eſt commandé par M. Lundi, " officier François, officier de diſtinction, ci-devant

Digitized by Google

" lieutenant de M. de Bougainville. — L'Hippopo-
" tame, appartenant au Sieur Beaumarchais, doit
" avoir à ſon bord quatorze mille fuſils, & beaucoup
" de munitions de guerre, pour l'uſage des rébelles —
" Il y a environ cinquante vaiſſeaux François, qui ſe
" préparent à partir pour l'Amérique Septentrionale,
" chargés de munitions de guerre & de différentes
" marchàndiſes pour l'uſage des rébelles. Ils partiront
" de Nantes, de l'Orient, de St. Malo, du Havre,
" de Bordeaux, de Bayonne, & de différens autres
" ports. Voici les noms de quelques uns des
" principaux intéreſſés: M. Chaumont, M. Mention,
" & ſes aſſociés, &c. &c."

Dans un royaume où la volonté du prince ne trouve point d'obſtacle, des ſecours ſi conſidérables, ſi publics, ſi long temps ſoutenus, ſi néceſſaires enfin à l'entretien de la guerre en Amérique, annonçoient aſſez clairement les intentions ſécrètes des miniſtres du roi très Chrétien. Mais il portèrent bien plus loin l'oubli & le mépris des engagemens les plus ſolemnels, & ce ne fut point ſans leur permiſſion qu'une guerre ſourde & dangereuſe ſortoit des ports de la France, ſous le maſque trompeur de la paix, & le pavillon prétendu des colonies Américaines. L'accueil favorable, que leurs agents trouvèrent auprès des miniſtres de la cour de Verſailles, les encouragea bientôt à former & à exécuter le projet audacieux d'établir une place d'armes dans le pays qui leur avoit ſervi d'aſyle. Ils avoient apporté, ou ils ſçurent fabriquer, des lettres de marque au nom du Congrès Américain, qui a eu la hardieſſe d'uſurper tous les droits de la ſouveraineté. Les aſſociés, dont les vuës intéreſſées ſe prêtoient ſans

Digitized by Google

peine à tous leurs deſſeins, firent équiper des vaiſſeaux qu'ils avoient conſtruits ou achetés. On les arma pour aller en courſe dans les mers de l'Europe, & même ſur les côtes de la Grande Bretagne. Pour ſauver les apparences, les capitaines de ces corſaires arboroient le pavillon prétendu de l'Amérique; mais leurs équipages étoient toujours compoſés d'un grand nombre de François, qu'on enrôloit avec impunité ſous les yeux même des gouverneurs, & des officiers des provinces maritimes. Un eſſaim nombreux de ces corſaires, animé par l'eſprit de rapine, ſortoit des ports de la France, & après avoir couru les mers Britanniques, ils rentroient, ou ils ſe réfugioient dans ces mêmes ports. Ils y ramenoient leurs priſes, & à la faveur de l'artifice groſſier & foible, qu'on daignoit quelquefois employer, la vente de ces priſes ſe faiſoit aſſez publiquement, & aſſez commodément ſous les yeux des officiers royaux, toujours diſpoſés à protéger le commerce de ces négocians qui violoient les loix, pour ſe conformer aux intentions du miniſtère François. Les corſaires s'enrichiſſoient des dépouilles des ſujets du roi, & après avoir profité d'une liberté entière de réparer leurs pertes, de pourvoir à leurs beſoins, & de ſe procurer toutes les munitions de guerre, la poudre, les canons, les agrêts qui pouvoient ſervir à de nouvelles enterpriſes, ils reſortoient librement des mêmes ports, pour ſe remettre en mer & en courſe. L'hiſtore du corſaire le *Repriſal* peut ſe citer parmi une foule d'exemples, qui montrent au jour la conduite injuſte mais à peine artificieuſe de la cour de Verſailles. Ce vaiſſeau, qui avoit amené en Europe le Sieur Franklin, agent des colonies révoltées, fut reçu avec ſes deux priſes qu'il

Digitized by Google

avoit faites en route; il reſta dans le port de Nantes auſſi long temps qu'il convenoit à ſes vues, ſe rémit deux fois en mer pour piller les ſujets du roi, & ſe rétira tranquillement à l'Orient avec de nouvelles priſes qu'il venoit de faire. Malgré les repréſentations les plus fortes de l'ambaſſadeur du roi & les aſſurances les plus ſolemnelles des miniſtres François, on permit au capitaine de ce corſaire de demeurer à l'Orient tout le temps dont il avoit beſoin pour radouber ſon vaiſſeau, de ſe pourvoir de cinquante barriques de poudre à canon, & de recevoir ſur ſon bord tous les matelots François qui vouloient bien s'engager avec lui. Muni de ces renforts, le *Repriſal* ſortit pour la troiſième fois des ports de ſes nouveaux alliés, & forma bientôt une petite eſcadre de pirates, par la jonction concertée du *Lexington* & du *Dolphin*, deux armateurs, dont le premier avoit déjà conduit plus d'une priſe à la rivière de Bordeaux, & dont le ſecond, armé à Nantes, & monté par un équipage entièrement François, n'avoit rien d'Américain que le nom & ſon commandant. — Ces trois vaiſſeaux, qui jouiſſoient ſi publiquement de la protection de la cour de Verſailles, s'emparèrent en très peu de temps de quinze navires Anglois, dont la plus part furent ramenés & ſécrètement vendus dans les ports de France. — De pareils faits, qu'il ſeroit aiſé de multiplier, tiennent lieu de raiſonnemens & de reproches, & l'on peut ſe diſpenſer de réclamer dans cette occaſion la foi des traités; & il n'eſt point néceſſaire de démontrer qu'une puiſſance alliée, ou même neutre, ne peut jamais permettre la guerre ſans violer la paix — Les principes du droit des gens refuſeroient ſans doute à l'ambaſſadeur de la couronne la plus

Digitized by Google

reſpectable ce privilege d'armer des corſaires, que la cour de Verſailles accordoit ſourdement aux agents des rébelles dans le ſein de la France. Dans ſes îles la tranquillité publique fut violée d'une manière encore plus audacieuſe, & malgré le changement du gouverneur, les ports de la Martinique ſervoient toujours d'aſyle aux corſaires qui couroient les mers ſous un pavillon Américain, mais avec un équipage François. Le Sieur Bingham, agent des rébelles, qui jouiſſoit de la faveur & de la confiance des deux gouverneurs ſucceſſifs de la Martinique, dirigeoit l'armement des corſaires, & la vente publique de leurs priſes. Deux vaiſſeaux marchands, le *Lancaſhire Hero*, & l'*Iriſh Gimblet*, qui devinrent la proie du *Revenge*, aſſurent que ſur cent-vingt-cinq hommes d'équipage il n'y avoit que deux Américains, & que le propriétaire, qui l'étoit en même temps de onze autres corſaires, ſe reconnoiſſoit pour habitant de la Martinique, où il étoit reſpecté comme le favori & l'agent ſecret du gouverneur lui même.

Au milieu de tous ces actes d'hoſtilité, qu'il eſt impoſſible de qualifier d'un autre nom, la cour de Verſailles continuoit toujours de parler le langage de la paix & de l'amitié, & ſes miniſtres épuiſèrent toutes les reſſources de l'artifice & de la diſſimulation pour aſſoupir les juſtes plaintes de la Grande Bretagne, pour tromper ſes ſoupçons & pour arrêter les effets de ſon reſſentiment. Depuis la première époque des troubles de l'Amérique juſqu'au moment de la déclaration de guerre par le marquis de Noailles, les miniſtres du roi très Chrétien ne ceſſoient de renouveller les proteſtations les plus fortes & les plus expreſſes de

Digitized by Google

leurs dispositions pacifiques ; & si la conduite ordinaire de la cour de Versailles étoit propre à inspirer une juste défiance, le cœur de sa majesté lui fournissoit des motifs puissans pour croire que la France avoit enfin adopté un système de modération & de paix, qui perpétueroit le bonheur solide & réciproque des deux nations. Les ministres de la cour de Versailles tâchèrent d'excuser l'arrivée & le séjour des agents des rébelles, par l'assurance la plus forte qu'ils ne trouveroient en France qu'un simple asyle sans distinction & sans encouragement.

La liberté du commerce & l'avidité du gain servirent quelquefois de prétexte pour couvrir les entreprises illégitimes des sujets François, & dans le moment qu'on alléguoit vainement l'impuissance des loix, pour prévenir des abus que des états voisins savoient si bien réprimer, on condamna, avec toutes les apparences de la sincérité, le transport des armes & des munitions de guerre, qui se permettoit impunément, pour le service des rébelles. Aux premières représentations de l'ambassadeur du roi, au sujet des corsaires qui s'armoient sous le pavillon de l'Amérique, mais dans les ports de France, les ministres de sa majesté très Chrétienne répondirent par des expressions de surprise & d'indignation, & par la déclaration positive, qu'on ne souffriroit jamais des entreprises aussi contraires à la foi des traités & à la tranquillité publique. La suite des événements, dont on a déjà vu un petit nombre, montra bientôt l'inconstance ou plutôt la fausseté de la cour de Versailles; & l'Ambassadeur du roi fut chargé de mettre devant les yeux des ministres François les conséquences sérieuses mais

Digitized by Google

inévitables de leur politique. Il remplit ſa commiſſion avec tous les égards qui ſont dûs à une puiſſance reſpectable, dont on déſireroit de conſerver l'amitié, mais avec la fermeté digne d'un ſouverain, & d'une nation, peu accoutumés à faire ou à ſupporter des injuſtices. La cour de Verſailles fut ſommée de s'expliquer, ſans délai & ſans détour, ſur ſa conduite & ſur ſes intentions, & le roi lui propoſa l'alternative de la paix ou de la guerre. — Elle choiſit la paix, mais ce ne fut que pour bleſſer ſes ennemis d'une manière ſûre & ſecrète, ſans avoir rien à craindre de leur juſtice. Elle condamna ſévèrement ces ſecours & ces armemens, que les principes du droit public ne lui permettoient pas de juſtifier. Elle déclara à l'ambaſſadeur du roi, qu'elle étoit réſolue a faire ſortir ſur le champ les corſaires Américains de tous les ports de France, pour n'y jamais rentrer, & qu'on prendroit déſormais les précautions les plus rigoureuſes pour arrêter la vente des priſes qu'ils auroient faites ſur les ſujets de la Grande Bretagne. Les ordres qui furent donnés pour cet effet étonnèrent les partiſans des rébelles, & ſemblèrent arrêter le progrès du mal : mais les ſujets de plainte renaiſſoient tous les jours, & la manière dont ces ordres furent d'abord éludés, violés enſuite, & enfin tout-à-fait oubliés par les négocians, les corſaires, & même par les officiers royaux, n'étoit point excuſée par les proteſtations d'amitié dont la cour de Verſailles accompagna ces infractions de la paix, juſqu'à ce moment qu'elle annonça, par ſon ambaſſadeur à Londres, le traité d'alliance qu'elle venoit de ſigner avec les agens des colonies révoltées de l'Amérique.

Si un ennemi étranger, reconnu parmi les puiſſances

Digitized by Google

de l'Europe, avoit fait la conquête des états du roi dans l'Amérique, & que la France eût confirmé, par un traité ſolemnel, un acte de violence qui dépouilloit, au milieu d'une paix profonde, le voiſin reſpectable dont elle ſe diſoit l'amie & l'alliée, l'Europe entière ſe ſeroit ſoulevée contre l'injuſtice d'un procédé qui violoit ſans pudeur tout ce qu'il y a de plus ſaint parmi les hommes. La première découverte, la poſſeſſion non interrompue de deux cens ans & le conſentement de toutes les nations, auroient ſuffi pour conſtater les droits de la Grande Bretagne aux terres de l'Amérique Septentrionale, & ſa ſouveraineté ſur le peuple qui y avoit formé des établiſſemens avec la permiſſion & ſous le gouvernement des prédéceſſeurs du roi. Si ce peuple même a oſé ſecouer le joug de l'autorité ou plutôt des loix, s'il a uſurpé les provinces & les prérogatives de ſon ſouverain, & s'il a recherché l'alliance des étrangers pour appuyer ſon indépendance prétendue; ces étrangers ne peuvent accepter ſon alliance, ratifier ſes uſurpations, & reconnoître ſon indépendance, ſans ſuppoſer que la révolte a des droits plus étendus que ceux de la guerre, & ſans accorder aux ſujets rébelles un titre légitime aux conquêtes qu'ils n'avoient pu faire qu'au mépris de la juſtice & des loix. Les ennemis ſecrets de la paix, de la Grande Bretagne & peut-être de la France même, eurent cependant l'adreſſe criminelle de perſuader à ſa majeſté très Chrétienne qu'elle pouvoit, ſans violer la foi des traités, déclarer publiquement qu'elle recevoit au nombre de ſes alliés les ſujets révoltés d'un roi, ſon voiſin & ſon allié. Les proſeſſions d'amitié, dont on accompagna cette déclaration que le marquis de

Digitized by Google

Noailles fut chargé de faire à la cour de Londres, ne ſervoient qu'à aggraver l'injure par l'inſulte, & il étoit réſervé pour la France de ſe vanter de ſes diſpoſitions pacifiques dans l'inſtant même que ſon ambition lui inſpira d'exécuter & d'avouer un acte de perfidie ſans exemple dans l'hiſtoire des nations. " Cependant, " (tel eſt le langage que la cour de Verſailles oſe " encore ſe permettre,) Cependant ce ſeroit s'abuſer " de croire que c'eſt la reconnoiſſance que le roi a fait " de l'indépendance des treize états unis de l'Amérique Septentrionale qui a irrité le roi d'Angleterre: " ce prince n'ignore pas ſans doute tous les exemples " de ce genre que fourniſſent les annales Britanniques " & même ſon propre regne." — Jamais ces exemples prétendus n'ont exiſté.— Jamais le roi n'a reconnu l'indépendance d'un peuple qui avoit ſecoué le joug de ſon prince légitime; & il eſt triſte, ſans doute, que les miniſtres de ſa majeſté très Chrétienne aient ſurpris la religion de leur ſouverain pour couvrir d'un nom auſſi reſpectable des aſſertions ſans fondement & ſans vraiſemblance, qui ſont démenties par le ſouvenir de l'Europe entière.

Au commencement des diſputes qui s'élevoient entre la Grande Bretagne & ſes colonies, la cour de Verſailles déclara qu'elle ne prétendoit point être juge de la querelle; & ſon ignorance des principes de la conſtitution Britannique, auſſi bien que des privileges & des obligations des colonies, auroit dû l'engager à perſiſter toujours dans une déclaration auſſi ſage & modeſte. Elle ſe ſeroit épargné la honte de tranſcrire les manifeſtes du Congrès Américain, & de prononcer aujourd'hui, " Que les procédés de la cour de

Digitized by Google

" Londres forcèrent ſes anciennes colonies de recourir " à la voie des armes pour maintenir leurs droits, " leurs privileges & leur liberté." Ces vains prétextes ont déjà été réfutés de la manière la plus convaincante, & les droits de la Grande Bretagne ſur ce peuple révolté, ſes bienfaits & ſa longue patience, ont été déjà prouvés par la raiſon & par les faits. Il ſuffit ici de remarquer, que la France ne peut ſe prévaloir de l'injuſtice qu'elle reproche à la cour de Londres ſans introduire dans la juriſprudence de l'Europe des maximes auſſi nouvelles qu'elles ſeroient fauſſes & dangereuſes; ſans ſuppoſer que les diſputes qui s'élevent au ſein d'un état indépendant & ſouverain ſont ſoumiſes à la juriſdiction d'un prince étranger, & que ce prince peut évoquer à ſon tribunal ſes alliés & leurs ſujets révoltés, pour juſtifier la conduite du peuple qui s'eſt affranchi des devoirs de l'obéiſſance légitime. Les miniſtres du roi très Chrétien s'appercevront peut-être un jour que l'ambition les a fait oublier les intérêts & les droits de tous les ſouverains. L'approbation que la cour de Verſailles vient de donner à la révolte des colonies Angloiſes ne lui permettroit pas de blâmer le ſoulevement de ſes propres ſujets dans le nouveau monde ou de ceux de l'Eſpagne, qui auroient des motifs bien plus puiſſans pour ſuivre le même exemple, s'ils n'en étoient point détournés par la vue des calamités dans leſquelles ces malheureuſes colonies ſe ſont précipitées.

Mais la France elle-même paroit ſentir la foibleſſe, le danger & l'indécence de ces prétentions, & ſe rélâchant dans la déclaration du marquis de Noailles, auſſi bien que dans le dernier manifeſte, ſur le droit de

Digitized by Google

l'indépendance, elle ſe contente de ſoutenir que ces colonies révoltées jouiſſoient dans le fait cette indépendance qu'elles s'étoient donnée; que l'Angleterre même l'avoit en quelque ſorte reconnue elle-même en laiſſant ſubſiſter des actes qui tiennent à la ſouveraineté, & qu'ainſi la France, ſans violer la paix, pouvoit conclure un traité d'amitié & de commerce avec les états unis de l'Amérique Septentrionale. — Voici de quelle manière la Grande Bretagne avoit reconnu cette indépendance également imaginaire dans le droit & dans le fait. Deux ans ne s'étoient pas encore paſſés depuis le jour que les rébelles avoient déclaré leur réſolution criminelle de ſecouer le joug de la mère-patrie, & ce terme avoit été rempli par les événemens d'une guerre ſanglante & opiniâtre. Les ſuccès avoient été balancés, mais l'armée du roi, qui occupoit les plus importantes des villes maritimes, continuoit toujours de menacer les provinces intérieures; le pavillon Anglois regnoit ſur toutes les mers de l'Amérique; & le rétabliſſement de ſa dépendance légitime étoit poſé comme la condition indiſpenſable de la paix que la Grande Bretagne offroit à des ſujets révoltés, dont elle reſpectoit les droits, les intérêts & même les préjugés. La cour de Verſailles qui annonce avec tant " de franchiſe & de ſimplicité " le traité ſigné avec ces prétendus états de l'Amérique, qu'elle trouvoit dans une ſituation indépendante, avoit ſeule contribué par ſes ſecours clandeſtins à nourrir le feu de la révolte, & ce fut la crainte de la paix qui engagea la France à ſe ſervir du bruit de cette alliance comme du moyen le plus efficace pour enflammer les eſprits des peuples qui commençoient déjà à ouvrir les yeux

ſur

Digitized by Google

ſur les ſuites malheureuſes de la révolte, la tyrannie de leurs nouveaux chefs & les diſpoſitions paternelles de leur ſouverain légitime.

Dans ces circonſtances il eſt impoſſible de nier ſans inſulter trop groſſiérement à la raiſon & à la vérité, que la déclaration du marquis de Noailles du 13 Mars de l'année dernière ne dût être reçue comme une véritable déclaration de guerre de la part du roi très Chrétien; & les aſſurances "qu'il "avoit pris des meſures éventuelles avec les états unis "de l'Amérique, pour ſoutenir la liberté d'un "commerce," qui avoit tant de fois excité les plaintes légitimes de la Grande Bretagne, autoriſoient le roi à conſidérer dès ce moment la France au nombre de ſes ennemis. La cour de Verſailles ne peut pas s'empêcher de reconnoître que le roi d'Angleterre après avoir rappellé "ſon ambaſſadeur, denonça à "ſon parlement la démarche de ſa majeſté comme un "acte d'hoſtilité, comme une aggreſſion formelle & "préméditée." Telle fut, il eſt vrai, la déclaration que l'honneur & la juſtice exigèrent du roi, & qu'il communiqua ſans délai à tous ſes miniſtres dans les différentes cours de l'Europe, pour juſtifier d'avance les effets d'un reſſentiment légitime. Dès lors il eſt aſſez inutile de rechercher les ordres qui furent envoyés aux Indes Orientales, de marquer le jour précis auquel les flottes d'Angleterre ou de France ſortirent de leurs ports reſpectifs, ou d'examiner les circonſtances du combat avec la *Belle Poule*, & de la priſe des deux frégates qui furent effectivement enlevées à la vue même des côtes de la France. Dès lors le reproche qu'on ſe permet de faire au roi,

Digitized by Google

d'avoir ſi long temps ſuſpendu la déclaration formelle de la guerre, s'évanouit de lui même. Ces déclarations ne ſont que des moyens dont les nations ſont réciproquement convenues pour éviter la trahiſon & la ſurpriſe; mais les cérémonies qui annoncent ce changement terrible de la paix à la guerre, les hérauts, les proclamations, les manifeſtes, ne ſont jamais néceſſaires, & ne ſont pas toujours les mêmes. La déclaration du marquis de Noailles fut le ſignal de l'infraction publique de la paix: le roi proclama ſur le champ à toutes les nations qu'il acceptoit la guerre que la France lui offroit; les démarches ultérieures de ſa majeſté étoient du reſſort de ſa prudence plutôt que de ſa juſtice, & l'Europe peut juger maintenant ſi la cour de Londres manquoit de "moyens pour juſtifier une déclaration de guerre, "& ſi elle n'oſoit pas accuſer publiquement la France "d'être l'aggreſſeur."

Puiſque l'alliance de la France avec les colonies révoltées de l'Amérique avoit été une infraction manifeſte de la paix & le motif légitime de la guerre, la cour de Verſailles devoit naturellement s'attendre qu'à la première propoſition d'un accommodement entre les deux couronnes, le Roi exigeroit de ſa part qu'on lui accordât une juſte ſatisfaction ſur un objet auſſi important, & que la France rénonçât à ces liaiſons qui avoient forcé ſa majeſté à prendre les armes. La ſurpriſe affectée que les miniſtres du roi très Chrétien font paroître aujourdhui de la fermeté de la cour de Londres eſt aſſez conforme à l'orgueil qui leur dicta des conditions de paix que les plus grands ſuccès auroient à peine juſtifiées; & la propo-

Digitized by Google

ſition qu'ils hazardèrent pour engager le roi à retirer ſes troupes de l'Amérique, & à reconnoître l'indépendance de ſes ſujets révoltés, ne pouvoit qu'exciter l'étonnement & l'indignation de ſa majeſté. Le peu d'ouverture que la cour de Verſailles trouva à une eſpérance auſſi vaine, l'obligea bientôt à ſe replier d'une autre manière; elle a propoſé, par l'entremiſe de la cour de Madrid, un projet d'accommodement moins offenſant peut-être dans la forme, mais auſſi peu admiſſible par le fond. Le roi Catholique, avec le conſentement de la France, communiqua aux miniſtres du roi la propoſition d'une trève à longues années, ou bien d'une ſuſpenſion générale & indéfinie de toutes hoſtilités, pendant laquelle les colonies révoltées, les prétendus états unis de l'Amérique Septentrionale, ſeroient traités comme indépendans de fait. La réflexion la plus ſimple ſuffit pour découvrir l'artifice de ce projet inſidieux, & pour juſtifier aux yeux de l'Europe le refus du roi. Entre les ſouverains qui ſe reconnoiſſent mais qui ſe combattent, les trèves à longues années, les ſuſpenſions d'hoſtilités ſont des moyens doux & ſalutaires pour applanir les difficultés qui s'oppoſent à l'entière concluſion d'une paix qu'on renvoye ſans diſgrace & ſans danger à un moment plus favorable. Mais dans la querelle domeſtique de la Grande Bretagne & ſes colonies, la ſouveraineté même, l'indépendance de droit ou de fait, eſt l'objet de la diſpute; & la dignité du roi ne lui permettoit point d'accepter ces propoſitions qui accordoient dès l'entrée de la négociation tout ce qui pouvoit contenter l'ambition des Américains re-

Digitized by Google

belles, pendant qu'elles exigèrent de ſa majeſté que ſans aucune ſtipulation en ſa faveur, elle ſe deſiſtât pendant un terme long ou indéfini des prétentions les plus légitimes. La cour de Verſailles daignoit, il eſt vrai, conſentir que celle de Londres traitât avec le Congrès ſoit directement, ſoit par l'entremiſe du roi d'Eſpagne. Sa majeſté aſſurément ne s'abbaiſſera point juſqu'à ſe plaindre de cet orgueil, qui ſemble lui accorder comme une grace la permiſſion de traiter directement avec ſes ſujets rebelles. Mais ſi les Américains eux mêmes ne ſont pas aveuglés par la paſſion & la prévention, ils verront clairement dans le procédé de la France que leurs nouveaux alliés deviendroient bientôt leurs tyrans; & que cette indépendance prétendue, achetée par tant de malheurs & tant de ſang, ſeroit ſoumiſe à la volonté deſpotique d'une cour étrangère.

Si la France pouvoit vérifier cet empreſſement qu'elle attribue à la cour de Londres à rechercher la médiation de l'Eſpagne, un pareil empreſſement ſerviroit à prouver la juſte confiance du roi dans la bonté de ſa cauſe, & ſon eſtime pour une nation généreuſe qui a toujours mépriſé la fraude & la perfidie. Mais la cour de Londres eſt forcée à convenir que la médiation lui fut offerte par les miniſtres du roi Catholique, & qu'elle n'a d'autre mérite que celui d'avoir fait paroître dans toutes les occaſions une inclination vive & ſincère de délivrer ſes ſujets & même ſes ennemis du fléau de la guerre. La conduite de la cour de Madrid pendant cette négociation fit bientôt connoître au roi qu'un médiateur qui oublioit ſes intérêts les plus chers pour ſe livrer à

Digitized by Google

l'ambition & au reſſentiment d'une puiſſance étrangère, ſeroit incapable de propoſer un accommodement ſûr ou honorable. L'expérience confirma ſes ſoupçons: le projet injuſte & inadmiſſible qu'on vient d'expoſer fut le ſeul fruit de la médiation. Et à l'inſtant même que les miniſtres du roi Catholique offroient avec les profeſſions les plus déſintéreſſées ſa capitale, ſes bons offices, ſa garantie pour faciliter la concluſion du traité, ils laiſſèrent entrevoir dans le fond de l'obſcurité, de nouveaux ſujets de diſcuſſion qui regardoient particulièrement l'Eſpagne, mais ſur leſquels ils refuſèrent toujours de s'expliquer. Le refus de ſa majeſté d'accéder à l'*ultimatum* de la cour de Madrid fut accompagné de tous les ménagemens & de tous les égards convenables; & à moins que cette cour ne s'arrogeât le droit de dicter les conditions de paix à un voiſin indépendant & reſpectable, il ne ſe paſſa rien dans cette conjoncture qui dût altérer l'harmonie des deux couronnes. Mais les démarches offenſives de l'Eſpagne, qu'elle n'a jamais pu revêtir des plus foibles apparences de l'équité, montrèrent bientôt que ſa réſolution étoit dejà priſe, & que cette réſolution lui avoit été inſpirée par le miniſtère François, qui n'avoit retardé la déclaration de la cour de Madrid que dans l'eſpérance de porter ſous le maſque de l'amitié un coup mortel à l'honneur & aux intérêts de la Grande Bretagne.

Tels ſont les ennemis injuſtes & ambitieux qui ont mépriſé la foi des traités pour violer la tranquillité publique, & contre leſquels le roi defend maintenant les droits de ſa couronne & de ſon peuple. L'événe-

Digitized by Google

ment eſt encore dans la main du Tout puiſſant; mais ſa majeſté, qui ſe confie avec une aſſurance ferme mais humble dans la protection Divine, ſe perſuade que ſes vœux de l'Europe appuyeront la juſtice de ſa cauſe, & applaudiront au ſuccès de ſes armes, qui n'ont point d'autre objet que de rétablir le repos des nations ſur une baſe ſolide & inébranlable.

END OF THE FOURTH VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google